



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CHIFFRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

PAR A. MOUTON-ROUSSEAU



PARIS,

chez M. V. FAY, Libraire, rue du
Froid-Ferron, n. 19,

1824.

ne s'agit pas de
rentier, mais
certus,

monome,

A

et tout à fait

monseigneur, et

LEANDRE

et pour mon gouver

ra la dupe sûrement

(*parole de Valère.*)

qui vient.

NÉANT

Avec lui je

(J)

SCÈNE V

ALÈRE, LEANDRE

LEANDRE, à part

gret, et son aspect me

fait que d'être un peu

;))

monseigneur ? J'en suis sûr

vouloit m'enlever ma

ous avez encor la hardie

seins sur le giron

l'Europe est devenu

ide pour prix de

as droits, mes se

cousin, je vous

ir d'être en train

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
MÉLODRAMES.

I.

=====

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

=====

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES
JOUÉS A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N^o 14.
1825.

The Andrew B. Hammond
Memorial Book Fund



Stanford University Libra

ESSAI

SUR LE MÉLODRAME.

ON a beaucoup déclamé contre le mélodrame. Ce genre, disent de prétendus connaisseurs, est subversif du bon goût ; il tend à perdre l'art théâtral ; il faut le proscrire, l'anéantir. Voilà bien le langage de l'aveugle fanatisme ! Essayons de prouver que ce genre est dans la nature, et que le fameux vers de Boileau ,

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable ,
peut trouver à bon droit ici son entière application. En effet quel est le but du mélodrame, et quels en sont les spectateurs ? Voilà les deux principales questions qu'il faut se faire. Il en est d'autres que nous établirons par la suite, et auxquelles nous répondrons le plus péremptoirement possible. Prouvons d'abord la vérité de l'adage :

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. ,

Que doit-on offrir au théâtre, pour toucher et occuper d'une manière utile et agréable une

population immense qui a besoin de suspendre ses travaux pénibles pour se distraire agréablement, se dissiper, et se retrouver ensuite plus apte à continuer de remplir la destination à laquelle l'a appelée la Providence? Croit-on que cette multitude qui n'est pas ce qu'on appelle *lettrée*, mais qui a de l'ame et du bon sens, n'a pas besoin de goûter le plaisir si noble et si national d'un spectacle qui lui trace des faits héroïques à admirer, des vertus à imiter, des événemens enfin qui l'intéressent et nourrissent en elle les vrais sentimens, seuls soutiens d'une vie trop souvent mêlée de peines? Le genre élevé de la tragédie ou de la haute comédie ne peut nullement lui convenir; le genre lyrique encore moins; toutes les finesses de nos opéras comiques, même nos ballets d'action, ne trouveraient chez le peuple ni yeux ni oreilles propres à les comprendre. Il faut donc que ce même peuple, pour qui le spectacle est devenu un besoin de première nécessité, en ait un approprié à son goût, à ses faibles lumières, à son état habituel de voir et de penser. La lecture des faits merveilleux, des aventures singulières, des traits de courage et de vertu, l'intéresse: à plus forte raison un spectacle à machines, à incendies, à brigands, à hauts faits d'armes,

à projets ambitieux déjoués, à tyrans punis, etc., feront sur lui une vive impression, et lui donneront des jouissances d'autant plus piquantes qu'elles lui auront moins coûté; car c'est un grand point ici-bas, pour le commun des hommes, de s'amuser ou d'être intéressés à peu de frais. Le mélodrame donc, étant un genre de spectacle comme un autre, quand il est bien dirigé, quand la saine morale est sa boussole, surtout quand rien ne s'y passe qui ne soit à la portée de l'intelligence de la classe ouvrière et manufacturière, ne peut qu'être utile, politique même, et contribuer de plus à maintenir cette même classe dans le bonchemin des qualités morales, si nécessaires au repos de chaque famille et de la société entière.

Laissons crier tant qu'ils voudront de prétendus beaux esprits sans profondeur, contre le mélodrame. Pourront-ils nier l'attrait que la multitude y trouve, et oseront-ils assurer de sang-froid qu'il perd le goût, et que la décadence théâtrale en peut devenir la suite? Seraient-ils assez aveugles pour ne pas voir que le genre du mélodrame n'a rien de commun avec le beau idéal de la tragédie en vers, de la haute comédie, de l'opéra comique ou sérieux, et du grand opéra? Il n'y a ici aucun

envahissement à craindre ; les lignes de démarcation sont bien prononcées. Que nos premiers théâtres s'appliquent sans relâche à n'accueillir que de bonnes pièces ; qu'une émulation salubre , dont on a déjà senti les heureux effets , encourage les auteurs que d'interminables délais n'effraient plus ; ils seront sûrs alors d'avoir toujours bon nombre de spectateurs , et jamais le mélodrame , dont le modeste empire est fixé sur nos boulevards , ne donnera la moindre inquiétude aux deux nobles muses de la scène française. Le champ du théâtre est immense ; son domaine est illimité , chacune de ses parties a ses admirateurs particuliers. De bonnes pièces et de bons acteurs , voilà de quoi entretenir sa riche culture.

Mais d'autres considérations importantes militent en faveur du mélodrame , de son maintien sur la scène des boulevards , et même de son encouragement , tant à Paris que dans les grandes villes de la France. Le théâtre étranger fourmille de pièces qui ont un certain mérite. Si nos auteurs accrédités n'ont pas assez de patience ou de talent pour faire passer leurs beautés sur nos grands théâtres , au moins d'autres auteurs qui annoncent des dispositions , qui d'ailleurs savent distinguer

L'or qui parfois brille dans le lumier, pourront, comme la chose est déjà arrivée, adapter avec adresse et discernement à la scène loraine des sujets qui ne sont nullement à dédaigner. Nous jouirons par là des bonnes idées et des tableaux intéressans tracés par les muses germanique, russe, hollandaise, chinoise même, s'il le faut, etc. Le mélodrame peut faire fructueusement ces métamorphoses, ou plutôt opérer cette utile importation ; il a prouvé par ses succès, jusqu'à ce jour, que son genre est utilement populaire. Si vraiment le théâtre est autant une école d'instruction et de morale qu'un divertissement honnête et digne de tout peuple civilisé, qui, mieux que le mélodrame, peut parler raison et sentiment à cette multitude à qui il faut des tableaux en action à la portée de son intelligence ? Plus elle se montre avide de sensations, plus il faut en bien diriger la marche, et contribuer, à son insu, à lui conserver sa vie active et morale, si nécessaire, comme nous l'avons déjà dit, au bonheur des familles. C'est surtout dans le mélodrame, genre un peu trop dédaigné, qu'on peut conserver le vrai langage de la nature. Il est susceptible d'un grand développement : les détails dans lesquels il peut entrer sont liés à une action forte qui intéresse l'au-

diteur. Ses tableaux sont , en général , toujours vrais; tout ce qui s'y passe est l'image de la vie; et si un roman simple et bien conduit satisfait un lecteur droit et sensible, à plus forte raison ce même lecteur éprouvera-t-il une vraie jouissance, étant, pour ainsi dire, témoin lui-même d'actions et de mouvemens dictés par des passions dont il est tous les jours lui-même le héros. Le peuple, en général, a un gros bon sens qui ne l'égare pas. On peut en juger aux représentations *gratis*. Excepté les phrases à prétention, un esprit alambiqué et des usages de haute société, il saisit très-bien la marche d'une pièce qui n'a rien que de naturel, et où le cours de la vie ordinaire est fidèlement observé. Tel est le genre du mélodrame, dont la proscription serait une barbarie et une injustice, j'ajoute même une très-grande faute politique. L'arbre qui donne de bons fruits ne doit rien craindre de la cognée. Ne soyons donc jamais assez ennemis du bon sens, surtout de l'honnête industrie, pour détruire, sous prétexte de prétendu bon goût, une source aussi féconde, qui donne à nos auteurs subalternes un moyen d'exercice et d'étude, au peuple une moisson abondante de plaisirs décens et de délassemens indispensables à ses pénibles travaux.

Nous ne pouvons mieux couronner ces réflexions que par l'opinion raisonnable et très-spirituelle d'un de nos bons auteurs vivans, dont l'ame et la plume furent toujours guidées par le goût et l'amour d'être utile. Ses raisonnemens sont convaincans, et on ne peut se refuser à l'évidence prouvée par lui des avantages d'un genre qui ne mérite pas la défaveur qu'on semble vouloir jeter sur lui.

Voici l'extrait d'une brochure que publia à ce sujet M. Guilbert de Pixérécourt en 1818.

« Condamner en masse, dit notre auteur, est toujours une injustice. Sans doute on fait de mauvais mélodrames, et de très-mauvais, comme on fait de mauvaises pièces dans tous les genres, et de mauvais livres; mais parce que tout ce que l'on compose n'est pas bon, s'ensuit-il que l'on doive briser les presses et ne plus écrire? Que m'importe qu'une œuvre dramatique soit intitulée comédie, drame lyrique ou mélodrame, si je n'y trouve rien de contraire à la morale? De quel droit prétendrait-on m'imposer l'obligation de ne m'amuser que de telle ou telle chose, souvent fort ennuyeuse? Si j'aime à être ému, attendri, si je suis flatté de voir des décorations bien peintes, des costumes exacts et frais, des ballets agréables et bien dessinés, réunis à une

action à peu près raisonnable, écrite dans un style naturel, exécutée, avec ses accessoires, par des acteurs et danseurs qui font tous leurs efforts pour me plaire, et tout cela moyennant un prix médiocre qui me permet de procurer de tems en tems ce plaisir à ma famille; de quel droit voudrait-on me contraindre à payer fort cher la fastidieuse représentation de nos chefs-d'œuvre, que je préfère lire et admirer au coin de mon feu ou dans une promenade solitaire, à les voir souvent dénaturer par les doubles et les triples des théâtres royaux?

» On a pu dire que le mélodrame est une confusion de genres qui offre une innovation monstrueuse. Cette prétendue monstruosité existe depuis si long-tems, que, pour en donner la date précise, il faudrait remonter au déluge. On joue réellement le mélodrame depuis plus de trois mille ans, et je le prouve.

» Ce que l'on appelait *Jeux scéniques* chez les Grecs et chez les Romains était un composé de déclamation, de chant, de danse, de pantomime et de combats. Eschyle, inventeur de la tragédie grecque, connaissait parfaitement, selon ce qu'en dit Quintilien, la partie matérielle du théâtre, les décorations, les costumes et les machines.

» Depuis le moment où l'on a imaginé les représentations théâtrales, jusque aujourd'hui, la masse des spectateurs a toujours cherché ce qui lui promettait des impressions fortes et variées.

» On crie à la décadence, au mauvais goût ! mais en 1721, le 21 septembre, Legrand fit représenter, sur le Théâtre-Français, *Cartouche, ou les Voleurs*, comédie en trois actes avec divertissement, et l'impatience du public pour voir cet ouvrage fut si grande, à la première représentation, qu'il voulut à peine entendre réciter quarante vers d'*Ésope à la cour*, et demanda à grands cris la pièce nouvelle.

» Lachaussée, surnommé le père du drame, débuta en 1737. Ses ouvrages furent généralement goûtés, et procurèrent aux comédiens des recettes abondantes. Son exemple, que des esprits chagrins appelleront contagieux, eut d'innombrables imitateurs. Pendant soixante ans, c'est-à-dire jusqu'en 1800, on vit le genre sentimental s'accréditer et réussir sur nos théâtres indistinctement. Laharpe, Marmontel, Diderot, Mercier, Anseaume, Goldoni, Sedaine, Beaumarchais, Darnaud, Fenouillot de Falbaire, Dubuisson, Durosoy, Desforges, Monvel, Dejaure, Marsollier, obtinrent presque tous des succès prodigieux.

C'est au drame lyrique ou mélodrame (car un mélodrame n'est autre chose qu'un drame lyrique dont la musique est exécutée par l'orchestre au lieu d'être chantée) que les Italiens ont dû les jours de leur prospérité. Qu'est-ce en effet que *Richard Cœur-de-Lion*, *le Déserteur*, *le Comte Albert*, *Raoul de Créqui*, *Aucassin et Nicolette*, *la Caverne*, *Roméo et Juliette*, *Lodoïska*, *Camille*, *Sargines*, *Montano et Stéphanie*, *Ariodant*, *la Tour de Neustadt*, *le Château de Montenero*, *les Deux Journées*, *Beniousky*, *Zoraim et Zulnare*, etc., etc., sinon des mélodrames qui ont fourni à nos meilleurs compositeurs le moyen de produire d'excellentes partitions?

» On ne peut refuser au mélodrame cette justice, que c'est lui qui nous retrace le mieux et le plus souvent les sujets nationaux, genre de spectacle qui doit être représenté partout. Il offre à la classe de la nation qui en a le plus besoin de beaux modèles, des actes d'héroïsme, des traits de bravoure et de fidélité. On l'instruit par là à devenir meilleure en lui montrant même dans ses plaisirs de nobles traits peints dans nos annales.

» Tout, en Europe, tend au progrès des lumières; l'instruction se propage et s'accélère surtout au moyen de l'enseignement mutuel.

Le mélodrame sera toujours un moyen d'instruction pour le peuple, parce qu'au moins ce genre est à sa portée. On dira peut-être qu'il fait un tort réel aux grands théâtres, en leur enlevant un grand nombre de spectateurs; c'est une erreur manifeste. Disons plutôt que le mélodrame bien traité oblige les théâtres à déployer plus de zèle et d'activité. Qu'ils donnent de bons ouvrages, et le public leur prouvera son discernement. *La Pie voleuse* a-t-elle nui à *Joconde*, et le *Sacrifice d'Abraham* au *Rossignol*? Les succès réels obtenus sur les théâtres des boulevards ont-ils empêché la foule de se porter en même tems à *la Manie des grandeurs*, aux *Danaïdes*, à *l'Homme gris*, au *Petit-Dragon*, à *la Clochette*, etc.? Que les grands théâtres suivent l'exemple des petits; qu'ils donnent fréquemment des nouveautés; qu'ils fassent de constans efforts pour attirer le public, celui-ci répondra à leur appel. Le goût des spectacles est devenu général en France; c'est, pour ainsi dire, un besoin, et il y a suffisamment de curieux pour soutenir tous nos établissemens en ce genre.

» Depuis vingt ans, le drame, banni ou à peu près des grands théâtres, s'est réfugié aux boulevards. On y a représenté nombre de pièces que les journaux et l'opinion publique

ont placées sur la même ligne que plusieurs de celles que je viens de citer. Ce genre n'est donc pas si mauvais, puisqu'une bonne partie de la bonne compagnie est venue le chercher là, et je crois, soit dit entre nous, que son plus grand tort est d'avoir su plaire. Nous ne voulons pas par là justifier tous les mélodrames. Il y en a de répréhensibles ; mais j'avoue que beaucoup de leurs monstruosité m'ont paru des gentilleses en comparaison de *Gabrielle de Vergy*, d'*Atrée et Thyeste*, des *Danaïdes* et autres tragédies déclamées ou chantées, qui font partie du répertoire des grands théâtres. Les auteurs de mélodrames n'ont pas encore osé faire étouffer une personne sous des coussins, comme je l'ai vu au théâtre Favart, en 1786, dans un drame de Desforges, intitulé : *Novogorod sauvé*, ou sous un matelas, comme je l'ai vu dans *Othello*, en 1792. On a dit à qui voulait l'entendre que les mélodrames fourmillent d'in vraisemblances, que les règles de l'art y sont méconnues ou violées. Elles ne le sont pas plus que dans certains ouvrages dont on a parlé avec éloge. En général, les pièces remarquables en ce genre sont soumises à peu près aux trois unités. Celle de temps et de lieu surtout y est observée plus scrupuleusement que dans le *Déserteur*, *Richard*, *Sargines*, etc.

Soyons de bonne foi, si les auteurs étrangers n'avaient remarqué, dans certains mélodrames, un puissant intérêt, des formes dramatiques, de belles situations amenées avec art et un style convenable, ils n'auraient pas pris la peine de les traduire *littéralement*; et j'en pourrais désigner beaucoup auxquels on a fait cet honneur. Enfin, il me semble qu'au lieu de verser le ridicule sur les hommes de lettres qui ont adopté ce genre, on devrait au contraire leur savoir quelque gré de transporter sur notre scène l'élite des pièces allemandes et anglaises; ce qu'ils ne font toutefois qu'après les avoir améliorées en leur donnant une forme régulière.

» On a dit aussi que ce genre est destructif de la morale publique; rien n'est plus faux que cette assertion. C'est contre le *genre graveleux* qu'il faut crier : *Tolle*. Voilà un genre beaucoup plus funeste, et qui se glisse insensiblement partout, au point que, si l'on n'y prend garde, il finira par s'emparer exclusivement de la scène, et faire de notre théâtre une école de scandale.

» N'a-t-on pas dit aussi que le mélodrame fesait un tort inouï, incalculable, irréparable à l'art dramatique, non-seulement aujourd'hui, mais dans l'avenir; que la province est

totallement gangrenée; que ce genre *détestable* y est recherché, couru, applaudi, et que la comédie et la tragédie y sont totallement abandonnées! Une telle assertion est aussi fausse que les précédentes. Le mélodrame, joué le plus souvent par des acteurs médiocres, a besoin pour se soutenir à Paris de l'ensemble que donnent de fréquentes répétitions faites sous les yeux de l'auteur; il lui faut le luxe des décorations, des costumes et des ballets. Étayé même de ces brillans accessoires, il ne réussit pas toujours; on en voit à peine deux ou trois chaque année attirer la foule. Comment croire alors que, monté brusquement et presque à l'*impromptu*, mal répété, dépouillé de tous ses ornemens, il puisse obtenir en province cette vogue, ce dangereux ascendant, cette funeste influence qu'on lui suppose? Mais, au reste, nous avons une preuve certaine du contraire; car il est démontré, d'après le tableau des deux années (1815 et 1816), que, sur 22 à 23,000 pièces représentées dans l'année, on compte environ 700 mélodrames contre plus de 20,000 pièces des autres genres. Il suffit à cet égard de voir le relevé fait chez MM. les agens généraux des droits perçus sur les théâtres des départemens pour ces deux années-là, pour les

560 auteurs environ dont ils ont la procuration.

» Laissons donc crier des détracteurs aveugles et ignorans. Le public courra toujours aux mélodrames, parce que ce genre l'intéresse et est à la portée de la multitude, qui est toujours avide de sensations. Mais une puissante considération milite encore en faveur du maintien de ce genre de spectacle dans la capitale. On ne peut sans la plus horrible injustice contraindre d'honnêtes gens à faire banqueroute, ni mettre sur le pavé, sans aucun bon motif, huit à neuf cents familles qui n'ont peut-être pas d'autre moyen d'existence. Ce genre, d'un autre côté, ne peut être nullement préjudiciable à l'art, puisqu'il est de notoriété publique qu'à Paris l'affluence se porte aux grands théâtres toutes les fois qu'on y donne des nouveautés piquantes par l'intérêt, le style, le charme de la musique, de la danse ou des décorations ; qu'en province il est rarement représenté, par la raison surtout qu'il y est monté mesquinement et joué sans soin ; qu'on ne le voit paraître que de loin en loin, certains dimanches, par exemple, pour attirer la classe ouvrière, ou dans quelques représentations à bénéfice, que les comédiens ont le droit de composer de la manière qui leur sem-

ble la plus avantageuse ; un titre piquant les flatte ; un mélodrame est appris tant bien que mal en trois jours ; il tombe ; mais l'acteur a fait sa recette ; c'est tout ce qu'il voulait. Enfin, le mélodrame exerce une influence utile, puisque l'éternelle morale qu'on y recueille est la récompense des bonnes actions, et la punition des mauvaises. Quant à la *politique*, il mérite la bienveillance et la protection du gouvernement, puisqu'il concourt d'une manière efficace à l'instruction du peuple, qu'il propage et soutient l'esprit national, en retraçant, le plus souvent possible, les beaux faits d'armes et les actions héroïques puisés dans nos annales : la guerre qu'on lui déclare est donc souverainement injuste, sous quelque rapport qu'on l'envisage.

» On a cherché à effrayer le ministère et les auteurs tragiques sur les progrès et l'influence du mélodrame, en leur disant que les comédiens de province, jouant habituellement ce mauvais genre, étaient pour toujours frappés de nullité, et ne présentaient aucun espoir de recrutement à la Comédie-Française. On a opposé à ces assertions plus que mensongères, non pas des raisonnemens, on pourrait les combattre, mais des chiffres. Le tableau qu'on a sous les yeux des représentations

données en 1815, 1816 et 1817, prouve que d'année en année on joue moins le mélodrame; et s'il pouvait rester encore le moindre doute sur la fausseté de ces insinuations, il suffirait, pour les détruire, de penser aux voyages (trop fréquens pour les Parisiens) que les premiers acteurs du Théâtre-Français font dans les départemens. Comment pourraient-ils donner des représentations aussi nombreuses de nos meilleurs ouvrages, s'ils n'y trouvaient des acteurs en possession de chaque emploi, et sachant parfaitement ce que l'on appelle le grand répertoire? Nulle réplique à cela.

» On a dit qu'à défaut de moyens légaux on n'accorde plus maintenant de privilèges aux directeurs des départemens que sous la condition de ne pas jouer le mélodrame. C'est à coup sûr une calomnie. D'abord, on le représente trop rarement pour qu'une semblable précaution puisse être nécessaire; franchement cela n'en vaut pas la peine. Ensuite ce serait un acte illégal qui, je le crois, ne saurait être toléré, et encore moins autorisé par aucun de nos ministres. Un ouvrage dramatique *de quelque genre qu'il soit*, approuvé par S. E. le ministre de l'intérieur, d'après le rapport des censeurs, me semble

n'avoir plus à redouter que le public; il est jugé sous le rapport politique et moral. S'il est dangereux pour l'art, il ne doit pas plus être joué à Paris qu'en province. Mais lorsqu'il a subi ces différentes épreuves, supposer un prétexte spécieux pour mettre à sa circulation de secrètes entraves, ce serait attenter à la propriété, violer les lois, et il n'est pas permis de croire qu'on puisse redouter un pareil abus de la part des hommes distingués choisis par le monarque pour veiller à leur maintien et à leur exécution.

» Sans doute le gouvernement peut donner au mélodrame une direction convenable, et le renfermer dans de justes limites, s'il se montrait trop ambitieux; mais on ne pourrait le proscrire que par le seul droit de la force ou par des actes arbitraires; et le tems n'est plus, Dieu merci, où le citoyen paisible, l'honnête homme, pouvait redouter les abus du pouvoir; en un mot, comme dit l'inimitable Molière:

: Nous vivons sous un prince.... etc.

» Tout le monde sait par cœur cet éloge, qui est parti du cœur, et qui trouve aujourd'hui sa juste application. »

Qu'aurions-nous à ajouter au plaidoyer franc et éloquent que nous venons d'emprun-

ter par extrait à un auteur recommandable ? Rien. N'avons-nous pas tout dit sur la justice de maintenir, de tolérer, d'encourager même, s'il le faut, le genre du mélodrame, que l'expérience a placé, malgré ses détracteurs, au rang des moyens fructueux d'éclairer, en l'intéressant, un peuple industriel à qui il faut des spectacles ?



L'HOMME A TROIS VISAGES,

OU

LE PROSCRIT,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT DE PIXÉRECOURT;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 6 septembre 1801.**

PERSONNAGES.

ANDRÉ GRITTI, doge de Venise.

ROSEMONDE, sa fille, unie secrète-
ment à Vivaldi.

VIVALDI, époux de Rosemonde, |
de Venise depuis huit ans, et y re-
stant sous les noms d'Edgar et d'Abé

ALFIÉRI, sénateur, ami et confident
de Vivaldi.

CONTARINO, procureur de Saint-Marc.
LE COMTE ORSANO, sénateur, chef
des conjurés.

CALCAGNO, vieux banquier.

CANEVARO,
SPALATRO, } conjurés.
MICHIÉLI, }

UN OFFICIER VÉNITIEN.

UN CONJURÉ.

CONJURÉS.

SÉNATEURS.

SEIGNEURS VÉNITIENS.

DAMES VÉNITIENNES.

MASQUES.

MAURES.

GONDOLIERS.

SOLDATS.

La scène est à Venise, dans le palais du Doge
l'an 1537.

L'HOMME A TROIS VISAGES, MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grotte agréable et pittoresque , à l'extrémité des jardins du palais. Elle a deux issues , une au fond , qui est la principale , et qui laisse apercevoir une partie des jardins ; et l'autre à droite , qui est censée communiquer au dehors du palais par une porte dérobée. Il y a un siège en pierre.

SCÈNE I.

ALFIÉRI , tenant une lettre à la main. Il lit.

« Un inconnu , dont vous sûtes autrefois
» l'ami , a des secrets importants à vous com-
» muniquer. Trouvez-vous ce soir , à huit
» heures , dans la grotte solitaire située à l'ex-
» trémité des jardins du palais. Discretion ,
» amitié éternelle. » D'où peut me venir cet
avis mystérieux ?... Si c'était un piège ?... je
suis seul , sans défense... Sans défense ! eh !

4 L'HOMME A TROIS VISAGES.

que dis-je?... n'ai-je pas toujours avec moi le souvenir d'une vie irréprochable et de quelques bonnes actions... Ah ! c'est la plus sûre , la meilleure sauvegarde pour l'honnête homme. (*Huit heures sonnent.*) Me voilà exact au rendez-vous ; l'inconnu ne doit point tarder à paraître... On vient ; c'est lui sans doute,

SCÈNE II.

ALFIÉRI, VIVALDI, en costume militaire.

VIVALDI.

Le sénateur Alfieri me permettra-t-il d'embrasser mon vieil ami ?

ALFIÉRI.

Ne puis-je savoir auparavant ?...

VIVALDI.

Regardez-moi.

ALFIÉRI.

Vous m'êtes inconnu.

VIVALDI.

Si huit années d'exil et de malheurs ont pu changer mes traits au point de me rendre méconnaissable, au moins mon cœur est-il toujours le même ; je n'ai point oublié vos services , ni la constante amitié que vous avez témoignée à une famille infortunée.

ALFIÉRI.

Est-il possible ! vous seriez ?...

VIVALDI.

Je sens au battement de votre cœur que vous m'avez deviné... Oui, vertueux vieillard, je suis le fils du comte Vivaldi.

ALFIÉRI.

Chut ! malheureux !... avez-vous oublié qu'ici tout est espion ou délateur, que les murs mêmes sont les témoins indiscrets des actions, des paroles les plus innocentes ? (*Il va voir si personne n'écoute, puis il revient vers Vivaldi, et lui tend les bras.*) Maintenant, viens sur mon cœur ! (*Il l'embrasse.*) Le Ciel a donc enfin exaucé ma prière, et je ne mourrai pas sans avoir pressé sur mon sein le dernier rejeton de cette famille illustre et malheureuse ! (*Il lui tend les bras de nouveau.*) Encore !... (*Vivaldi y vole, et ils se tiennent long-tems et étroitement embrassés.*) Pourquoi faut-il que des momens aussi doux soient empoisonnés par la crainte de te perdre ! car tu n'ignores pas...

VIVALDI.

Je sais que ma tête est mise à prix, et que je paierais de mes jours ma témérité, si l'on découvrirait que je fusse à Venise.

6 L'HOMME A TROIS VISAGES.
ALFIÉRI.

Et quel motif peut t'avoir porté à cette démarche hardie ?

VIVALDI.
Le plus beau dont un homme puisse se glorifier, l'amour de mon pays.

ALFIÉRI.
Cependant il fut injuste envers toi.
VIVALDI, avec une profonde sensibilité.
Oui, mais il m'a vu naître.

ALFIÉRI.
Enfin, qu'espères-tu ?

VIVALDI.
Mourir dans vingt-quatre heures, ou faire annuler le décret injuste qui proscrivit mon malheureux père et moi, et nous ravit notre honneur.

ALFIÉRI.
Comment y parvenir ?

VIVALDI.
En sauvant l'État.

ALFIÉRI.
De quels dangers ?

VIVALDI.
Un abîme affreux est creusé sous vos pas.
Le comte Orsano, l'ennemi acharné de toute ma famille, ce monstre qui dénonga mou

père et le fit proscrire il y a huit ans, le comte Orsano est à la tête d'une conjuration formidable, qui ne tend à rien moins qu'à se défaire du Doge, et à frapper avec lui les trente sénateurs les plus recommandables par leurs talens et leurs vertus.

ALFIÉRI.

Tu me fais frémir!... Et cette conjuration, quand doit-elle éclater?

VIVALDI, mystérieusement.

Quand je voudrai.

ALFIÉRI.

Est-il possible?

VIVALDI.

Je suis un de ses chefs.

ALFIÉRI.

Oh! Ciel!

VIVALDI.

Prêtez-moi toute votre attention. Après qu'un décret barbare nous eut forcés de quitter Venise pour sauver notre tête, nous nous réfugiâmes en Sicile, où mon père ne tarda point à succomber à sa douleur. J'abandonnai des lieux où tout me rappelait la perte que je venais de faire, et, sous le nom d'Edgar, je fis offrir mes services à Charles-Quint; il les agréa. Je combattis sous ses ordres en France, en Italie, en Allemagne, en Afrique; Lodi, Crémone, Coron, Tunis, su-

rent les témoins de sa gloire et des mes exploits. J'étais à ses côtés quand il défit le fameux Barberousse, et je fus assez heureux pour m'en faire remarquer au point d'obtenir un des premiers grades de l'armée ; c'était là que tendaient tous mes vœux , toute mon ambition. Honoré de la confiance du monarque, je lui ouvris mon cœur, je lui appris mon véritable nom, les malheurs de ma famille, et lui fis connaître l'ardent désir que j'avais de venger mon père. Il approuva mes desseins et promit de me servir. L'occasion ne tarda point à se présenter. La république de Venise cherchait alors à opposer à ses ennemis un officier dont les talens et la réputation pussent garantir les succès ; Charles-Quint m'offrit au sénat pour commander les troupes que la république envoyait au secours du duc de Savoie, dont François I^{er} menaçait d'envahir les états. L'expédition ne fut pas heureuse ; mais je n'en trouvai pas moins l'occasion de me faire connaître, et bientôt , sous le nom d'Edgar , le sénat combla de bienfaits et d'honneurs un homme qu'il avait proscrit, et dont la tête pouvait tomber au premier soupçon de la vérité. Cependant le hasard, ou plutôt le Ciel, qui veillait à la conservation de l'État et à la mienne, fit tomber entre mes mains, il y a un mois, un agent du comte Orsano, chargé d'une lettre pour un fameux brigand nommé Abélino,

que son adresse inconcevable et son intrépidité ont fait surnommer à Florence *le grand bandit*. Le comte lui mandait que les conjurés n'attendaient plus que lui pour frapper le dernier coup, que tout était prêt, que le jour était fixé à l'anniversaire de la naissance de Rosemonde.

ALFIÉRI.

C'est demain.

VIVALDI.

Que c'était à lui qu'on réservait l'honneur de frapper le Doge, et qu'une récompense brillante serait le prix de ses services. Il lui envoyait en même tems un cachet qui devait servir à le faire reconnaître par les chefs de la conjuration. Je promis à ce malheureux de lui accorder sa grâce, à condition qu'il me livrerait Abélino. Il consentit à tout pour sauver ses jours. Je lui ordonnai de porter la lettre à Florence, de la remettre à Abélino, et de le ramener avec lui; je lui indiquai les chemins détournés par lesquels il devait le conduire pour arriver à Venise. Cette ruse eut tout le succès que j'en attendais; Abélino fut arrêté par mes soldats, et perdit la vie en se défendant. Certain que huit ans de malheurs, une blessure que j'ai reçue au front, et un changement total dans ma coiffure et mon habillement m'ont rendu méconnaissable à tous les yeux, je quitte l'armée; j'arrive hier soir à Venise, je me présente au Doge; il

m'accueille avec distinction, et me traite avec tous les égards qu'il doit à un général de la république ; je lui révèle le secret de la conspiration, je lui apprends qu'elle doit éclater cette nuit même, pendant la fête, ou demain au plus tard, et lui réponds sur ma vie de la déjouer, s'il s'abandonne à moi. Effrayé des périls qui l'environnent, il s'en remet à ma prudence et à ma valeur du soin de sauver l'État.

ALFIÉRI.

Comment pourras-tu remplir cet engagement terrible ?

VIVALDI.

Le voici : les conspirateurs doivent se réunir dans cette grotte pendant le repas qui précédera la fête ; je connais tous les détours et les issues secrètes de ce palais.

ALFIÉRI.

Eh bien !

VIVALDI.

Muni de la lettre d'Orsano et du cachet précieux qui doit faire reconnaître Abélino par les conjurés, je me présente à eux sous son nom et ses habits ; ils me confient leurs projets, je les déjoue ; le nom de leurs victimes, je les sauve ; et quand ils croient leurs mesures bien prises et leur succès assuré, je les livre tous au Doge.

ALFIÉRI.

Mais pourquoi, sans t'exposer à un péril presque inévitable, ne dénonces-tu pas seulement au sénat le comte Orsano comme chef de la conjuration.

VIVALDI.

En supposant que cette dénonciation fût accueillie, je ne détruirais qu'un conspirateur, et non la conspiration, puisque je ne pourrais fournir aucune preuve matérielle contre ceux qui en sont partie. Je sais seulement qu'il s'y trouve des membres de toutes les classes de l'État ; ce sont ces hommes que je veux voir et connaître tous, dont je veux captiver la confiance, pour les amener enfin à se démasquer eux-mêmes.

ALFIÉRI.

Généreux Vivaldi, ce projet sublime est bien digne du beau nom que tu portes.

VIVALDI.

Si je réussis, je délivre l'État, je venge mon père, je retrouve mon honneur et mon épouse, dont je fus séparé avant d'avoir connu le bonheur de la posséder.

ALFIÉRI.

Quelle est cette épouse dont tu me parles ? je ne la connais pas, j'ignorais même que tu fusses marié.

VIVALDI.

Il est vrai que cette union fut un mystère,

12 L'HOMME A TROIS VISAGES.

même pour vous, respectable ami ; mais aujourd'hui que vous me tenez lieu du père qu'on m'a enlevé, il ne doit plus y avoir dans ce cœur une pensée qui ne vous appartienne. Apprenez-le donc ce secret qui fait mon malheur ; un mariage clandestin m'unit depuis huit ans à la belle Rosemonde.

ALFIÉRI.

A la fille du Doge !

VIVALDI.

La voir, l'aimer, le lui dire, en être aimé, tout cela ne fut qu'un éclair ; éclair rapide , précurseur d'une horrible tempête ! La mère de Rosemonde vit notre amour et l'approuva. En effet, ma naissance, la fortune de mon père, la considération dont il jouissait, tout enfin me donnait droit de prétendre à sa main. Nous attendions qu'une circonstance favorable à mon avancement nous permit de déclarer notre amour au Doge, lorsque le comte Orsano fit lui-même des propositions de mariage, qui furent rejetées par Rosemonde. La jalousie a des yeux perçans : Orsano découvrit notre intelligence, et résolut de se défaire, à quelque prix que ce fût, d'un rival préféré. Il accusa mon père et moi de trahison contre l'État, supposa des preuves, et on nous condamna sans nous entendre.

ALFIÉRI.

Ah ! ce jour affreux est encore présent à ma mémoire.

VIVALDI.

Craignant que dans mon absence on ne contraignît Rosemonde à former un lien, je déclarai que je braverais la mort à Venise, mais que rien ne pourrait me décider à m'en éloigner. Émue par mon désespoir, par les larmes de sa fille, et certaine d'ailleurs de mon innocence, la mère de Rosemonde consentit à nous unir secrètement, à condition que je quitterais Venise sur-le-champ, pour n'y point revenir avant que notre arrêt de mort ne fût annulé. Trop heureux d'emporter la certitude que Rosemonde ne serait point à un autre, je consentis à tout. Nous fîmes mariés secrètement, et mon père m'enleva des marches de l'autel pour aller avec lui chercher loin de Venise un abri contre la rage de notre persécuteur.

ALFIERI.

Rosemonde est-elle instruite de ton retour?

VIVALDI.

Je n'ai pas cru devoir encore me faire reconnaître; j'ai craint que dans les transports de sa joie, un geste, un regard ne trahit un secret d'où dépend le salut de l'État et mon bonheur. Cependant je ne veux pas retarder plus long-tems le plaisir qu'elle aura en apprenant que son époux existe; ce billet l'en

14 L'HOMME A TROIS VISAGES.

instruit, et je compte sur vous pour le lui faire tenir ce soir, pendant la fête.

ALFIERI.

Elle l'aura... Ah! combien j'admire ton dévouement, tes vertus, et surtout ce courage héroïque qui te porte à braver une mort presque certaine pour sauver l'État et revoir ton épouse.

VIVALDI.

Je connais toute l'étendue des dangers qui m'environnent; je sais ce qu'il faut vaincre d'obstacles pour réussir; je sais que, sous le nom de Vivaldi, je ne puis échapper au décret qui proscriit ma tête; que, sous le nom d'Edgar, je suis en butte au poignard des conjurés; et qu'enfin, sous celui d'Abélino, je m'expose à une mort infamante... (*Avec enthousiasme.*) Mais qu'importe la mort à qui peut s'immortaliser... Si je succombe, j'emporte avec moi le souvenir d'une action glorieuse, un nom sans tache, les regrets de quelques amis, et l'estime de tous les gens de bien.

ALFIERI.

Le Ciel, mon cher Vivaldi, protégera cette grande entreprise; eh! comment pourrait-il ne pas le faire, lorsque le crime est si commun et les belles actions si rares?

VIVALDI.

Quelqu'un s'avance vers nous.

ALFIÉRI.

C'est le Doge, accompagné du procureur Contarino. Je te laisse avec eux, et vais remettre ce billet à la belle Rosemonde.

VIVALDI.

Adieu, respectable ami. (*Le retenant.*) Il se peut que les différens rôles que je vais jouer m'obligent à des démarches inconsidérées, téméraires peut-être; mais quelque chose que vous puissiez voir ou entendre qui vous étonne, je vous demande une discrétion à toute épreuve jusqu'à l'événement.

ALFIÉRI.

Je le jure.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE DOGE, VIVALDI, sous le nom d'Edgar, CONTARINO.

LE DOGE.

Je vous cherchais, brave Edgar. Vous ne m'aviez pas trompé, Abélino est à Venise, et ne craint pas de s'annoncer hautement. Lisez ce papier qu'il a eu l'audace de faire attacher à la porte de mon palais.

VIVALDI lit.

« Doge de Venise, on t'a prévenu de mon arrivée; j'en suis fâché, car mon dessein

16 L'HOMME A TROIS VISAGES

» était de t'en instruire moi-même. Quelle
» que soit l'activité de tes recherches, quel-
» que récompense que tu promettes, ne te
» flatte pas de rien changer aux grands évé-
» nemens pour lesquels je suis appelé ici : dès
» que ta mort sera résolue, une main invisible
» te frappera dans ton palais, au sénat, ou
» dans une fête, et cette main est la mienne.
» Adieu... ABÉLINO. »

CONTARINO.

Comment échapper aux coups de cet homme étonnant, qui, depuis plusieurs années, sème le deuil et la désolation dans Florence, sans que jamais on ait pu le saisir ? Quelle force peut-on opposer à un assassin invisible, qu'on ne rencontre jamais que là où on le soupçonne le moins ?

LE DOGE.

Loin de moi la crainte déshonorante de périr victime de ce monstre !... Qu'il prenne, s'il le veut, le peu de jours qui me restent, que m'importe ? On meurt toujours avec gloire, quand on a bien servi son pays. Mais je ne puis songer sans effroi à tout ce qu'un pareil scélérat peut entreprendre ; et si, comme il le paraît, il est dirigé par des ambitieux, je frémis des déchiremens affreux dont notre malheureuse patrie va devenir la proie. Edgar, les marques d'attachement que vous avez données à la république, depuis six mois que vous êtes à son service, le

zèle particulier que vous lui témoignez en ce moment, vous donnent droit à une entière confiance de ma part. Parlez librement : que pensez-vous que je doive faire en cette occasion ?

VIVALDI.

Seigneur, je vous ai promis de vous nommer tous les membres de la conjuration, peut-être même de les livrer avant vingt-quatre heures ; je tiendrai ma parole. Vous m'avez donné un logement dans votre palais, afin que je puisse m'attacher à vos pas, et vous garantir des poignards des conjurés. Leurs desseins me sont à peu près connus, et je ne les redoute pas. Mais, je l'avoue, l'audace de cet Abélino m'étonne, son inconcevable intrépidité m'effraie, et je crains que, profitant du trouble de la fête, il n'attende aux jours d'un magistrat justement chéri du peuple et de l'État.

CONTARINO.

Comment empêcher l'effet des menaces de cet homme mystérieux et terrible ?

VIVALDI.

Cela est difficile ; mais au moins nous ne devons rien négliger pour y parvenir. (*Au Doge.*) J'ai lieu de croire, Seigneur, qu'il se trouve dans votre garde plus d'un traître vendu à vos ennemis.

LE DOGE.

Se pourrait-il ?

VIVALDI.

Je n'en doute pas. Je vous propose donc de la changer pour deux jours seulement, et de la remplacer par les soldats qui m'ont suivi, et qui me sont entièrement dévoués.

LE DOGE.

Qu'en pense Contarino ?

CONTARINO.

Cette proposition me paraît sage et sans danger.

LE DOGE.

Allez donc, brave Edgar, allez mettre sur-le-champ ce projet à exécution. L'État, ainsi que moi, se repose sur votre courage du soin de sa conversation. Si vous parvenez à le délivrer de ses ennemis, croyez que la récompense qu'il vous offrira sera digne de vous et de lui.

VIVALDI.

J'obéis. (*A part.*) Courage, Vivaldi ! te voilà placé entre la mort et le triomphe.

SCÈNE IV.

LE DOGE, CONTARINO.

LE DOGE.

QUELLE reconnaissance la république ne devra-t-elle pas à cet illustre étranger, s'il vient à bout de l'entreprise qu'il a conçue.

CONTARINO.

Vous savez si je fais des vœux pour le succès ! mais ce projet me paraît bien téméraire.

LE DOGE.

Plus il est hardi , plus il sera glorieux d'avoir réussi.

CONTARINO.

Je suis loin de blâmer la confiance aveugle que vous accordez à Edgar ; mais , je l'avoue , mon orgueil se sent humilié de voir sans cesse l'État payer les services et la fidélité d'un étranger , lorsqu'il pourrait trouver dans son sein des hommes plus intéressés à sa prospérité , et peut-être plus capables de le servir.

LE DOGE.

Je souffre autant que vous de cet usage bizarre, mon cher Contarino ; mais la nécessité, qui l'a établi, le maintiendra long-tems encore ; et quelle autre preuve puis-je en

22 L'HOMME A TROIS VISAGES.

nous rassembler !... Nous autres conjurés , quel titre ! C'est une belle chose qu'une conjuration... quand elle réussit ! mais cela ne réussit pas toujours , et je crois qu'alors les conjurés jouent un vilain rôle... Jusqu'à présent le mien est assez plaisant : je prête , avec beaucoup d'intérêts , à ces Messieurs , force ducats , hypothéqués sur les meilleures propriétés de Venise. Si leur projet réussit , ils me nomment procureur de Saint-Marc... S'ils échouent... ah ! ah ! s'ils échouent , je suis un peu compromis par rapport à mes liaisons avec eux ; mais les immeubles me restent , et c'est un point de consolation. D'ailleurs , quoi qu'il arrive , je puis bien assurer d'avance qu'on ne me prendra jamais les armes à la main. Qui vient ici ? C'est le comte Orsano , notre chef.

SCÈNE VII.

ORSANO , CALCAGNO.

ORSANO.

En quoi !... personne encore !... où sont-ils donc ?

CALCAGNO.

Tous se promènent dans les jardins.

ORSANO.

Ils devraient être ici.

CALCAGNO.

Je vous demande pardon, Seigneur. il vaut beaucoup mieux qu'ils n'y soient pas.

ORSANO.

Et pourquoi, je te prie ?

CALCAGNO.

C'est que le Doge y était il n'y a qu'un moment, et que sans une ruse..... étonnante, dont je me suis avisé, il y serait peut-être encore ; mais nous n'avons plus rien à craindre , il est retourné au palais avec le procureur Contarino.

ORSANO.

Va trouver nos amis, et dis-leur que je les attends.

CALCAGNO.

J'y vais, Seigneur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ORSANO.

COURAGE, Orsano ! courage ! l'instant décisif approche, et tout semble me promettre le plus heureux succès. Ingrate Rosemonde ! tu connaîtras bientôt ce que peut l'amour outragé ! Depuis huit ans, mon cœur, ulcéré

24 L'HOMME À TROIS VISAGES.

par tes cruels dédains, ne connaît, ne conserve plus qu'un seul sentiment, celui de la vengeance ! Ce n'est point assez pour moi de t'avoir frappée dans l'objet de ton amour ; ta mort et celle de ton père peuvent seules assouvir ma haine , et vous mourrez tous deux. C'est pour parvenir à ce but , ardemment désiré, que, sous le prétexte d'une réformation utile à l'État, et à l'aide d'une considération acquise par plusieurs actions d'éclat , j'ai su me former un parti de ce que Venise renferme d'hommes égarés ou mécontents : j'ai séduit les ambitieux par l'appât des honneurs ; j'ai promis de l'or à nos jeunes sybarites ; j'ai su étendre mes intelligences jusqu'au sein du sénat et du conseil des dix. Tout est disposé, l'orage s'apprête : demain la foudre éclate ; elle anéantit mes victimes, et je suis vengé... On vient.

SCÈNE IX.

ORSANO , CALCAGNO , SPALATRO ,
MICHIELI , TROUPE DE CONJURÉS.

CALCAGNO.

SEIGNEUR, voici tous ceux que j'ai pu rassembler.

ORSANO.

Soyez les bien venus, Messieurs ; je vous attendais avec impatience. Que l'un de vous

demeure à l'entrée de la grotte , afin d'éviter toute surprise. (*Aux conjurés.*) Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ?

MICHIÉLI.

Le nombre de nos partisans augmente sensiblement. Depuis trois jours , j'ai parcouru les différens quartiers de la ville ; j'ai vanté partout ta modération , ton courage , tes vues nobles et désintéressées , et j'ai vu avec plaisir tous les esprits s'aigir de plus en plus contre le Doge.

ORSANO.

Fort bien ; mais ce sont des actions qu'il nous faut. Qu'avons-nous tenté jusqu'à présent ? Il est tems de frapper.

CALCAGNO.

Oui , il faut frapper.

ORSANO.

Vous savez qu'Abélino est à Venise.

MICHIÉLI.

Nous avons lu sa lettre au Doge.

ORSANO.

Adroit , audacieux , incorruptible , c'est l'homme qu'il nous faut , et je compte qu'il nous sera nécessaire dans plus d'une expédition hasardeuse. Par exemple , Messieurs , il est un peu cher... il faudra de l'argent , et beaucoup.

26 L'HOMME A TROIS VISAGES.

MICHIÉLI.

Nous lui en donnerons ; n'avons-nous pas la caisse de l'usurier Calcagno ?

CALCAGNO.

Banquier , Messieurs , s'il vous plaît , banquier.

MICHIÉLI.

C'est égal ; le nom n'y fait rien.

ORSANO , à Calcagno.

Pouvons-nous compter sur toi ?

CALCAGNO.

Ma foi , Seigneur , vous m'avez mis à sec , et je serais fort embarrassé de trouver actuellement deux cents ducats chez moi. Cependant , s'il le fallait absolument , je pourrais avec ma signature...

ORSANO.

Je n'en demande pas davantage.

UN CONJURÉ , à l'entrée de la grotte.

Voici Canevaro.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , CANEVARO.

CANEVARO , hors d'haleine.

Tout est perdu , mes amis !

TOUS , avec effroi.

Est-il possible ?

ORSANO, froidement.

Voyons. qu'est-ce, et que viens-tu nous apprendre ?

CANEVARO.

Ne vous avais-je pas dit hier que cet Edgar nous serait funeste ?

ORSANO.

Achève.

CANEVARO.

Nous sommes découverts.

TOUS.

Découverts !

ORSANO, froidement.

Fausse alarme. Quelle preuve en as-tu ?...

CANEVARO.

On vient de changer la garde du palais, et de la remplacer par les soldats qu'Edgar a amenés avec lui.

TOUS.

Oh ! Ciel !

ORSANO.

Cela prouve tout au plus qu'on a des soupçons, et qu'il faut agir sans délai.

CALCAGNO.

Oui, il faut agir.

MICHIÉLI.

Orsano a raison ; si nous tardons davantage , l'entreprise est manquée.

CALCAGNO.

Il a raison ; elle est manquée.

CANEVARO.

Je demande , avant tout , qu'on se défasse de cet Edgar.

MICHIÉLI.

Je suis de ton avis.

CALCAGNO.

C'est le mien aussi.

MICHIÉLI.

Il a des talens militaires.....

CALCAGNO.

Du courage.....

ORSANO.

Et surtout beaucoup d'activité.

SPALATRO.

Il est clair qu'il pourrait nous nuire ; il faut s'en défaire cette nuit même pendant la fête.

CALCAGNO.

Oui , il faut s'en défaire.

SPALATRO , à Calcagno , en lui frappant sur l'épaule.

Eh bien ! Calcagno , charge-toi de cela.

CALCAGNO.

Non , j'aime mieux que ce soit vous.

SPALÀTRO.

C'est pourtant une belle occasion de montrer de quoi tu es capable.

CALCAGNO.

Je ne vise pas à la réputation. Je vous l'ai déjà dit , je prête de l'argent ; mais je ne veux tuer personne.

SPALÀTRO.

Allons , je vois bien que cela me regarde.

CALCAGNO.

Oui , chacun son métier.

(On frappe à la porte dérobée qui est à droite. Tous restent immobiles ; et écoutent avec effroi. On frappe une seconde fois. Orsano , après avoir recommandé le plus grand silence , va doucement près de la porte.)

CALCAGNO , tremblant.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?.....
Ce sont peut-être les inquisiteurs...., nous sommes perdus !

ORSANO.

Paix !..... (*On frappe encore.*) Qui est là ?

VIVALDI , en dehors , déguisant sa voix.
Abélino.

30 L'HOMME A TROIS VISAGES.

TOUS, avec étonnement et satisfaction.

Abélino !

(Orsano lui ouvre la porte.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI, sous le nom d'Abélino.

(Il est enveloppé dans un grand manteau, sous lequel est un costume de brigand ; barbe noire , longue et épaisse , la chevelure pareille , une ceinture de pistolets ; enfin , un aspect effrayant.)

CALCAGNO , à part.

Ah ! qu'il est laid !

ORSANO.

Nous ne t'attendions pas ce soir.

VIVALDI.

Je ne vais jamais qu'où je ne suis point attendu.

ORSANO.

Comment as-tu fait pour pénétrer jusqu'ici ?

VIVALDI , montrant la porte.

Tu le vois.

ORSANO.

Ces souterrains.....

VIVALDI.

Conduisent au palais.

ORSANO.

Qui t'y a introduit ?

VIVALDI.

Personne.

CALCAGNO , à part.

C'est un diable que cet homme-là.

VIVALDI.

Est ce toi qui es le comte Orsano ?

ORSANO.

Moi-même.

VIVALDI.

Voilà la lettre et le cachet que tu m'as envoyés.

ORSANO.

Je n'en ai pas besoin pour te reconnaître : tu es bien tel qu'on t'a dépeint à moi , et je ne m'étonne pas que cette figure hideuse fasse trembler tout Florence.

CALCAGNO , à part.

Je ne m'en étonne pas non plus , moi.

VIVALDI.

Point d'éloges ; je ne les aime pas.

CALCAGNO , à part.

Ah ! il prend cela pour un éloge.

VIVALDI.

Au fait : pourquoi m'as-tu demandé ?

32 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ORSANO.

Pour nous aider à délivrer Venise de ses oppresseurs.

VIVALDI.

Tu me l'as écrit. A quoi puis-je t'être utile ?

ORSANO.

A répandre la terreur dans Venise.

VIVALDI.

C'est déjà fait.

ORSANO.

De plus, je compte sur toi pour nous débarrasser des principaux magistrats de la république.

VIVALDI.

Leurs noms ?

ORSANO.

Le Doge, le grand provéditeur, le procureur, Contarino, les inquisiteurs, et d'autres que je te nommerai.

VIVALDI, avec une intention marquée.

Demain vous ne les craindrez plus. (*Regardant autour de lui.*) Sont-ce là tous les conjurés ?

ORSANO.

Ce n'en est qu'une partie.

VIVALDI.

Et les autres ?

ORSANO.

Ne sont pas encore venus.

VIVALDI.

Il est cependant nécessaire que je les connaisse ; si j'allais les frapper...

ORSANO.

En voilà la liste.

VIVALDI.

Y sont-ils tous ?

ORSANO.

Sans en excepter un.

VIVALDI.

Donne.

ORSANO.

Aies-en bien soin.

VIVALDI.

Sois tranquille.

ORSANO.

Si tu l'égarais...

VIVALDI.

Je n'ai garde.

ORSANO.

Songe qu'il y va de notre vie.

VIVALDI, avec beaucoup d'intention.

Je le sais : je réponds de vous sur ma tête.

ORSANO lui donne la liste.

La voilà.

34 L'HOMME A TROIS VISAGES.

VIVALDI, manifestant sa joie.

Elle est en bonnes mains.

CALCAGNO, bas à Orsano.

Pardon, Seigneur, mon nom est-il sur la liste?

ORSANO, bas.

Sans doute.

CALCAGNO.

Et vous la lui donnez !

ORSANO.

Pourquoi non ?

CALCAGNO.

C'est une imprudence ! ces coquins-là sont capables de tout pour de l'argent... Qui sait l'usage qu'il en peut faire ?

ORSANO.

Tu as raison. (*A Vivaldi.*) Rends-moi cette liste.

VIVALDI.

Te méfieras-tu d'Abélino.

ORSANO, lui reprenant la liste.

Non : mais tu n'as encore rien fait pour mériter de notre part une aussi grande marque de notre confiance.

VIVALDI.

Ordonne, me voilà prêt.

ORSANO.

J'ai à te proposer un coup de main digne
de ton adresse et de ta haute réputation.

VIVALDI.

Qu'est-ce ?

ORSANO.

La mort de la belle Rosemonde, fille du
Doge.

VIVALDI, à part avec émotion.

Ma femme!...

ORSANO.

Cette funeste beauté attache au parti
d'André les principaux nobles de Venise :
chacun d'eux recherche sa faveur, dans l'es-
pérance d'obtenir la main de sa fille, et de
devenir un jour l'héritier de son immense
fortune. Si Rosemonde meurt, leur espoir
est détruit : le Doge, sans force, sans appui,
est abandonné à lui-même, et nous devenons
les maîtres de Venise.

VIVALDI, avec une indifférence affectée.

Lorsqu'on a tant de moyens pour réussir,
j'ai peine à concevoir que l'existence d'une
femme soit en effet aussi importante que tu
le dis.

MICHIÉLI.

Ah ! tu balances ? je m'en charge, moi.

VIVALDI, se reprenant.

Je ne dis pas...

ORSANO.

Aussi-bien je préfère que ce soit Michiéli : tu n'as jamais vu Rosemonde ; il se pourrait que sa beauté fit une impression assez forte sur toi pour arrêter ton bras.

VIVALDI, avec rudesse.

Oh ! je ne me pique pas de sensibilité.

ORSANO.

N'importe.

MICHIÉLI.

D'ailleurs, une femme ! c'est trop peu pour toi ; il te faut quelque chose de mieux pour ton début dans ce pays : le Doge, par exemple, voilà qui est digne de ta colère.

VIVALDI, à part.

Quels scélérats !

ORSANO.

Il est tems de nous séparer, et de rejoindre les convives, pour ne point donner de soupçons. Mais avant de nous quitter, ratifions par un serment le pacte solennel que nous avons formé ; jurons sur cette épée d'être fidèles à la cause que nous avons embrassée, et de mourir ou d'être les libérateurs de Venise.

TOUS, en formant un demi-cercle, et se tenant enlacés par le bras gauche, tandis que de l'autre ils posent leurs épées sur celle d'Orsano.

Je le jure !

VIVALDI avec une expression bien prononcée.

Oui, je jure de mourir ou d'être le libérateur de Venise.

LE CONJURÉ, qui est à l'entrée de la grotte.

Seigneurs, la belle Rosemonde, un papier à la main, s'avance en rêvant vers ce lieu solitaire. Sortez promptement, ou craignez d'être surpris.

ORSANO.

Séparons-nous, et rentrons tous au palais par différens côtés. (*A Vivaldi.*) Toi, fuis par la porte dérobée.

MICHIÉLI.

Moi, je reste.

ORSANO.

Pourquoi donc ?

MICHIÉLI.

L'occasion est trop belle pour la laisser échapper.

VIVALDI.

Quoi ! tu veux...

MICHIÉLI.

M'acquitter ici même de ma commission : je veux te prouver qu'il existe à Venise des gens aussi habiles que toi.

ORSANO.

Ne crains-tu pas ?...

38 L'HOMME A TROIS VISAGES.

MICHIÉLI.

Je ne crains rien. Tout me favorise ; elle est seule , tout le monde est occupé ailleurs , et je serai bien loin avant qu'on puisse s'apercevoir de sa disparition. Sortez , et laissez-moi.

ORSANO.

A demain , Abélino.

[**VIVALDI** , lui serrant la main.

Peut-être entendras-tu parler de moi cette nuit.

(**Vivaldi** sort par la porte dérobée. Tous les conjurés sortent par le fond , et se perdent dans les jardins.)

MICHIÉLI , regardant en dehors.

Elle vient ici : cachons-nous pour ne pas l'effrayer.

(Il se cache dans un coin de la grotte.)

SCÈNE XII.

ROSEMONDE, **MICHIÉLI**, puis **VIVALDI**,
sous le nom d'Abélino.

ROSEMONDE s'avance lentement , tenant à la main la lettre de **Vivaldi**.

Now , je ne puis croire à cet excès de félicité !... Après huit ans d'une séparation cruelle , je te reverrais enfin , ô le plus aimable , le plus chéri des hommes ! il me serait permis de te nommer mon époux !...

Encore un jour d'attente !... Ah ! ce jour est un siècle au gré de mon impatience.

(Elle va s'asseoir.)

MICHIÉLI, à part.

Bon.

(Il sort de l'endroit où il s'est caché, et va à l'entrée de la grotte pour voir s'il ne peut être surpris.)

ROSEMONDE.

Mais quel peut être le but de sa réserve, et pourquoi ne s'est-il pas présenté à moi en arrivant?... Sans doute il craint d'être reconnu, ou que, dans l'excès de mon bonheur, je ne découvre moi-même un secret... Ah ! rassure-toi, cher Vivaldi...

MICHIÉLI.

Personne... allons.

(Il s'avance doucement derrière Rosemonde, le poignard à la main. Quand il est vis-à-vis la porte dérobée, Vivaldi l'ouvre brusquement, se précipite au-devant de lui, le poignarde, et le jette dans un coin de la grotte.)

VIVALDI.

Meurs, scélérat !

(Ce mouvement doit être extrêmement rapide.)

ROSEMONDE se retourne, aperçoit Vivaldi, jette un cri, se lève et veut fuir.

Où suis-je ?

VIVALDI.

Silence !

ROSEMONDE.

Un assassin !

40 L'HOMME À TROIS VISAGES. AC. I, SC. XII.

VIVALDI, lui montrant le corps de Michiéli.
Ton libérateur.

ROSEMONDE.

Au secours !

VIVALDI.

Silence et discrétion. Fuis, chère Rosemonde ! Abélino veille sur toi. (*Rosemonde, effrayée, éperdue, se sauve dans les jardins. Vivaldi ne la perd de vue que lorsqu'elle s'est éloignée ; alors il se jette à genoux au milieu de la grotte, élève les mains au ciel en signe de remerciement, et dit :*) Dieu tout-puissant, donne-moi la force d'achever mon ouvrage.

(Il s'échappe par la porte dérobée. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente les jardins du palais du Doge; ils sont illuminés, tout y semble préparé pour une fête. Dans le fond, est un canal bordé par un mur d'appui, au milieu duquel est une ouverture pour descendre au canal. A droite, un bosquet dont on voit l'entrée.

SCÈNE I.

ORSANO, CANEVARO, arrivant chacun par un côté opposé.

CANEVARO.

D'où vient la joie qui brille sur ton visage, mon cher Comte ?

ORSANO, gaiement.

Le succès de la conjuration est infaillible.

CANEVARO.

Se peut-il !

ORSANO.

Cette lettre, que Vivaldi vient d'écrire à la belle Rosemonde, me fournit les moyens de tourner contre lui tous les soupçons.

CANEVARO.

Vivaldi à Venise !

ORSANO.

C'est lui qui nous l'apprend.

CANEVARO.

Comment sa lettre se trouve-t-elle entre
tes mains ?

ORSANO.

Je l'ai ramassée non loin de la grotte, au
moment où Rosemonde en sortait.

CANEVARO.

Heureux hasard ! et quel est ton projet ?

ORSANO.

De la remettre au Doge, afin de lui pro-
uver que Vivaldi...

CANEVARO.

J'entends.

ORSANO.

De plus, j'ai exigé d'Abétino qu'il eût
cette nuit même un entretien avec le Doge,
et qu'il lui demandât la grâce de Vivaldi, afin
de ne point laisser de doute sur ses intelli-
gences avec les conspirateurs. André sera
furieux, et pendant qu'il mettra tous ses
espions à la poursuite d'un misérable, réduit
à se cacher...

CANEVARO.

Nous frapperons.

ORSANO.

Et notre victoire est sûre.

CANEVARO.

J'admire, Orsano, avec quelle adresse tu sais tirer parti de l'événement le plus simple en apparence ! Il faut que j'en devienne, nous ne pouvons choisir un chef à la fois plus intrépide et plus habile.

ORSANO.

C'est après la réussite que vous me devrez des éloges.

CANEVARO.

Es-tu bien sûr qu'Abélino parle au Doge d'après tes instructions ?

ORSANO.

Je serai présent à l'entretien sans qu'il s'en doute ; et malheur à lui s'il nous trompe !... Mais j'aperçois André : laisse-moi seul avec lui.

(Canevaro sort.)

SCÈNE II.

ORSANO, LE DOGE.

ORSANO.

SEIGNEUR, c'est au moment où des bruits sourds de conspiration et de vengeance ont jeté le trouble dans les esprits, au moment où le soupçon semble planer sur la tête des magistrats les plus vertueux, que le hasard fait tomber entre mes mains une preuve irré-

44 L'HOMME A TROIS VISAGES.

cusable de leur innocence et de la trahison d'un homme déjà condamné par l'État. Sans doute il est pénible pour moi de ne pouvoir détruire des soupçons outrageans, sans compromettre une personne qui vous est chère ; mais l'intérêt public exige que toute autre considération me devienne étrangère, et j'impose silence à mon cœur pour n'obéir qu'à mon devoir.

(Il lui remet la lettre.)

LE DOGE.

De qui me parlez-vous ?

ORSANO.

Vous allez le savoir.

LE DOGE.

Un mot.

ORSANO.

Lisez.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE DOGE, surpris, regarde sortir Orsano, et ouvre la lettre.

VIVALDI !... que vois-je !... (*Il lit.*)
« Après huit années d'une séparation cruelle,
» ton amant est de retour à Venise, ô ma
» chère Rosemonde ! » (*Avec indignation.*)
Son amant ! « Des raisons importantes, et
» que tu approuveras, l'ont empêché de se

» montrer à toi ; mais tu connaîtras bientôt de
 » quoi son amour est capable. De grands évé-
 » nemens se préparent. » (*Avec réflexion.*)
 De grands événemens ! « Avant deux jours ,
 » je pourrai déclarer hautement les liens qui
 » m'unissent à toi , et faire annuler le décret
 » injuste qui m'a proscrit. Constance à toute
 » épreuve. Ton amant , VIVALDI. »

Il n'en faut plus douter, c'est du boulever-
 sement de l'État que le monstre attend la fin
 de son exil, et le triomphe d'un amour que je
 déteste ; mais ils seront déjoués ces projets
 criminels. Et toi , fille indigne !... perfide
 Rosemonde ! tremble... C'est sur toi que va
 d'abord tomber mon courroux.

SCÈNE IV.

LE DOGE, ROSEMONDE.

ROSEMONDE traverse le jardin dans le fond, en
 paraissant chercher quelque chose. Lorsqu'elle
 aperçoit son père, il lui échappe un cri.

Mon père ici !... il tient une lettre à la
 main... si c'était celle que je cherche !... ah !
 malheureuse ! tout serait perdu.

(Elle veut s'éloigner.)

LE DOGE, qui s'est retourné au bruit.

Approchez , ma fille : avez-vous lu cette
 lettre ?

ROSEMONDE, avec timidité.

! Seigneur...

LE DOGE.

Répondez.

ROSEMONDE.

Où, Seigneur.

LE DOGE.

De qui la tenez-vous ?

ROSEMONDE.

D'un ami.

LE DOGE.

Je l'ordonne.

ROSEMONDE.

Quand l'auteur de mes jours exige de moi une action contraire à la délicatesse, je ne dois plus voir en lui que le magistrat aux yeux duquel je serais blâmable en obéissant.

LE DOGE.

Ainsi...

ROSEMONDE.

Je désobéis à mon père pour ne pas cesser d'être estimée du Doge.

LE DOGE.

Vain détour... Vivaldi est-il à Venise ?

ROSEMONDE, avec une nuance de joie.

Je le crois,

LE DOGE.

L'avez-vous vu ?

ROSEMONDE, tristement.

Non.

LE DOGE.

Savez-vous à quel danger vous vous exposez en entretenant une correspondance criminelle avec un homme dont la tête proscrite peut tomber à chaque instant sous le glaive des lois ?

ROSEMONDE, se cachant le visage, et fondant en larmes.

Quelle affreuse image !

LE DOGE.

Et vous ne craignez pas de voir éclater sur vous mon ressentiment, lorsque vous osez montrer devant moi tout l'intérêt qu'il vous inspire ?

ROSEMONDE.

Eh ! puis-je ne pas frémir à l'aspect des dangers auxquels il s'expose pour moi ?...

LE DOGE.

Dites pour renverser l'État, et frapper votre père.

ROSEMONDE.

Lui !.. Vivaldi !... (Avec sermeté.) Il en est incapable : ou vous trompe.

LE DOGE.

Tout me le prouve.

48 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ROSEMONDE.

On vous trompe : celui qui mérita mon choix ne peut être capable d'une bassesse.

LE DOGE.

Ainsi le décret qui le condamne?...

ROSEMONDE.

Est injuste.

LE DOGE.

Son crime?...

ROSEMONDE.

Imaginaire.

LE DOGE.

Les preuves?...

ROSEMONDE.

Supposées.

LE DOGE.

Son accusateur!...

ROSEMONDE.

Un monstre, qui voulut se venger de mes mépris en persécutant l'ami le plus ardent, le serviteur le plus zélé de la république. (*Avec inspiration.*) Mais le tems, qui dévoile tout, ne permettra pas que cette œuvre d'iniquité demeure inconnue : peut-être avant peu l'innocence de Vivaldi paraîtra dans tout son éclat. Vous verrez le sceau de l'opprobre et de l'infamie empreint sur le front de son persécuteur ; vous gémirez alors d'avoir commis une injustice : il sera trop tard, l'innocent

sera mort, et c'est vous, vous, qui l'aurez frappé.

LE DOGE.

Qui t'a donné le droit d'embrasser sa défense?

ROSEMONDE, avec énergie.

Ma nature, les lois.

LE DOGE.

Insensée !... les lois... la nature...

ROSEMONDE.

Ordonnent de défendre un époux.

LE DOGE.

Il ne le sera jamais, ou tu mourras de ma main.

ROSEMONDE.

Frappez donc, car il l'est.

(Tableau.)

LE DOGE, avec la plus grande surprise.

Vivaldi, ton époux !

ROSEMONDE.

Depuis huit ans.

LE DOGE.

Sans mon aveu !

ROSEMONDE.

Ma mère nous donna le sien.

LE DOGE.

Femme trop crédule !

56 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ROSEMONDE.

Ah ! que n'est-elle encore ! sa faible voix s'éleverait en faveur de l'innocence.

LE DOGE.

Elle serait témoin du déshonneur de sa famille.

ROSEMONDE.

Elle connaissait les malheurs de Vivaldi , lorsqu'elle consentit à nous unir : ce fut le jour même de sa condamnation qu'un mariage secret nous enchaîna l'un à l'autre , et nous fûmes séparés aux pieds des autels , peut-être , hélas ! pour ne plus nous revoir.

LE DOGE.

Ce mariage est nul , il sera rompu.

ROSEMONDE.

Les hommes peuvent bien , au gré de leurs passions ou de leurs caprices , rompre en apparence de tels liens ; mais devant le Ciel ils sont indissolubles.

LE DOGE.

Je t'ordonne de renoncer à lui.

ROSEMONDE.

Jamais. (*Elle se jette à ses pieds.*) Pardonnez , mon père , mais ce que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

LE DOGE.

Un misérable prescrit !

ROSEMONDE.

Plus il est malheureux, plus il me devient cher.

LE DOGE.

Qu'une mort infamante...

ROSEMONDE.

C'est pour moi qu'il la brave, et je l'abandonnerais !

LE DOGE.

Tu veux donc combler le déshonneur de ton père ?

ROSEMONDE.

Je ne m'appartiens plus.

LE DOGE.

Couvrir de honte les restes d'une vie glorieuse ?

ROSEMONDE.

Je suis à mon époux.

LE DOGE.

Ah ! ce nom redouble encore ma rage !

ROSEMONDE.

Écoutez votre fille.

LE DOGE.

Tu n'es plus rien pour moi.

ROSEMONDE.

Mon père !

LE DOGE.

Obéis.

52 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ROSEMONDE.

Je ne le puis.

LE DOGE.

Crains tout de ma fureur.

ROSEMONDE.

Vous me faites trembler.

LE DOGE.

L'arrêt sera terrible!

ROSEMONDE.

Je le subirai sans me plaindre.

LE DOGE.

Eh bien!...

(Rosemonde s'attache à lui : il la repousse.)

ROSEMONDE, avec effroi.

Quels regards !

LE DOGE.

Je te maudis.

ROSEMONDE, tombant à la renverse.

Dieu !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, VIVALDI, sous le nom
d'Edgar.

VIVALDI court à Rosemonde, la relève et la
pose sur un siège.

Que faites-vous, Seigneur ?

LE DOGE, très-animé.

Brave Edgar, les services que vous avez rendus à la république vous ont mérité de sa part une entière reconnaissance; mais il en est un bien plus important qu'elle attend de vous, et auquel elle attache le plus grand prix.

VIVALDI.

Ordonnez.

LE DOGE.

Le fils du comte Vivaldi, dont la tête est proscrire depuis huit ans, et qui a su jusqu'alors échapper au glaive qui le poursuit, est de retour à Venise.

VIVALDI, à part.

Ciel !

LE DOGE.

C'est peu pour lui d'avoir trahi l'État et déshonoré ma famille; ses projets, qu'il ne craint pas d'avouer (*il lui montre la lettre*), ne tendent à rien moins qu'à renverser le gouvernement.

VIVALDI, à part.

Fatale imprudence !

LE DOGE.

Je le vois, tant d'audace vous étonne.

VIVALDI.

Il est vrai.

LE DOGE.

C'est à vous , brave Edgar , qu'est réservé l'honneur de délivrer l'État d'un tel monstre. Employez pour le saisir tous les moyens qui sont en votre pouvoir ; mais j'exige que dans vingt-quatre heures il soit arrêté et livré au supplice qui l'attend.

ROSEMONDE , revenant à elle.

Livré au supplice !.. Qui ?.. Vivaldi !..

LE DOGE.

Cet exemple terrible , en enlevant un chef à la conspiration , pourra peut-être effrayer ses complices , et détourner l'orage qui s'apprête.

ROSEMONDE.

Père cruel !

LE DOGE.

Jurez donc de me livrer Vivaldi demain.

ROSEMONDE , avec effroi.

Ne jurez pas.

VIVALDI , froidement.

Je le jure.

ROSEMONDE.

Barbare !

LE DOGE.

Je compte sur votre parole. Adieu.

ROSEMONDE , courant après son père.
Seigneur...

LE DOGE.

Laissez-moi.

ROSEMONDE.

Mon père...

LE DOGE.

Je ne suis plus rien pour vous.

(Il sort. Vivaldi veut sortir par le côté opposé :
Rosemonde le retient.)

SCÈNE VI.

ROSEMONDE, VIVALDI.

VIVALDI, à part.

Dieu ! donne-moi la force de ne point me trahir !...

ROSEMONDE, avec beaucoup d'émotion et d'alarme.

J'avais cru jusqu'alors qu'un guerrier devoit borner son ambition à combattre et à vaincre les ennemis de son pays, ou du pays qu'il sert; et je n'aurais jamais pensé qu'après avoir acquis un nom fameux dans les combats, il pût mettre sa gloire à persécuter un malheureux, victime d'une accusation calomnieuse ou d'un arrêt injuste : mais je m'étais trompée, je le vois. Il est des hommes auxquels rien ne répugne, et à qui tous les moyens semblent légitimes, quand ils

56 L'HOMME À TROIS VISAGES.

sont d'accord avec leurs vues intéressées ou ambitieuses.

VIVALDI, avec un embarras feint, et cherchant à éviter les regards de Rosemonde.

Madame... c'est à moi plus qu'à tout autre qu'il convenait d'être chargé du soin de découvrir Vivaldi.

ROSEMONDE.

Et qu'a-t-il fait pour mériter votre haine ?

VIVALDI.

Le Ciel m'est témoin que je ne saurais le haïr.

ROSEMONDE.

Cependant vous servez la fureur de ses ennemis.

VIVALDI.

On l'accuse d'avoir trahi l'État.

ROSEMONDE.

Vivaldi trahir l'État ! lui dont les premières années furent marquées par autant de triomphes, et qui sut mériter par des succès l'estime et la bienveillance du sénat !

VIVALDI.

Plus il a de talens, plus il est dangereux.

ROSEMONDE, avec force.

Oui, sans doute, il est dangereux ; mais c'est pour ses ennemis. Vous avez en lui un adversaire terrible ; vous qui croyez obtenir

sur lui une victoire facile , redoutez son courage ; il vous sera funeste.

VIVALDI , légèrement.

Je ne le crains point , Madaine.

ROSEMONDE , avec énergie.

Eh bien ! craignez tout d'une femme que vous aurez réduite au désespoir. S'il faut que mon époux soit votre victime, je ne me connais plus. J'oublie tout, devoir, amitié ; je ne conserve plus qu'un seul sentiment , celui de la vengeance. Malheur à l'homme faible ou coupable qui aura trop bien servi la rage de ses persécuteurs ! il paiera de son sang sa lâche condescendance.

VIVALDI , à part, avec ivresse.

Moment délicieux !

ROSEMONDE , revenant à elle.

Mais , que dis-je ? insensée ! la douleur m'égare !... J'oublie qu'esclave d'un impérieux devoir votre cœur doit être inaccessible à la pitié comme à la crainte , et que , si quelque considération peut vous porter à adoucir la rigueur d'un ordre barbare, ce n'est point par des menaces...

VIVALDI , entraîné malgré lui.

Croyez que ce transport est loin de me déplaire. (*À part.*) Imprudent ! (*Haut, et se remettant.*) Mais je m'étonne que , cédant à

58 L'HOMME A TROIS VISAGES.

L'empire de la raison, vous n'avez point oublié depuis huit ans un homme...

ROSEMONDE.

L'oublier !... moi !... ah ! tant qu'il me restera un souffle de vie , ce cœur ne battra que pour lui.

VIVALDI , à part.

Avec charmant !

ROSEMONDE , avec la plus profonde sensibilité.

Je vous en conjure , Seigneur , ne ternissez point le cours d'une vie glorieuse par une action déshonorante , et qui serait pour moi le coup de la mort. Je ne crains pas de vous montrer toute ma faiblesse , s'il est vrai que le sentiment le plus pur , le plus légitime ; puisse être ainsi nommé. Vain orgueil de la naissance , tristes préjugés , je dépose tout à vos pieds , pour ne vous laisser voir que ma douleur et mes larmes. Ce n'est plus une femme outragée qui commande, qui menace ; c'est une épouse en pleurs , qui vous supplie de lui conserver l'objet de son amour. En sauvant mon époux , vous perdez , il est vrai , la récompense promise par le sénat ; mais vous acquerez un ami , donné par la reconnaissance : votre cœur , libre et sans remords , palpitera doucement en voyant les heureux que vous aurez faits ; et cette gloire en vaut bien une autre. Encore une fois , Seigneur , sauvez mon époux ; c'est à genoux que la triste Rosemonde vous en supplie.

VIVALDI, à part.

Je ne puis résister à ses larmes... Mon secret m'échappe malgré moi. (*Haut avec l'expression la plus tendre, et la relevant.*) Chère Rosemonde !... reconnais dans Edgar cet époux...

ROSEMONDE, se relevant vivement, et frappée d'étonnement.

Qu'entends-je ! (*Elle le fixe.*) Que vois-je ?

VIVALDI.

Un homme qui n'est plus malheureux, puisque tu n'as point cessé de l'aimer.

ROSEMONDE, se jetant dans ses bras.

Cher Vival... (*Vivaldi lui met la main sur la bouche. Tableau.*) Malheureuse ! j'aurais le trahir moi-même.

VIVALDI.

Femme adorable ! est-il des maux que ne puisse effacer cet instant de bonheur ?

(*Ils se tiennent embrassés.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALFIÉRI.

ALFIÉRI, dans le fond.

IMPAUDENS ! on va vous surprendre.

ROSEMONDE, s'éloignant de Vivaldi.

Oh ! Ciel !

60 L'HOMME A TROIS VISAGES.

VIVALDI.

Ne crains rien.

ALFIÉRI.

Voici Calcagno.

VIVALDI.

L'importun !

ROSEMONDE.

Fâcheux contre-tems !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CALCAGNO.

CALCAGNO , à Rosemonde.

ENFIN je vous trouve , Madame. Permettez que je vous adresse des reproches de la part de l'assemblée , qui s'inquiète de votre longue absence. Pourquoi vouloir enlever à la tête son plus bel ornement ? Allons , Madame , puis-je me flatter d'avoir l'avantage de vous ramener au milieu des plaisirs ? On n'attend plus que vous pour commencer : les masques et les gondoliers sont prêts ; les Maures sont arrivés , et vous préparent un divertissement à la mode de leur pays. Tout annonce que la fête sera des plus brillantes.

ROSEMONDE.

Je vous suis.

VIVALDI.

Permettez que je prenne congé de vous ,
Madame.

ROSEMONDE.

Vous nous quittez, Seigneur ?

VIVALDI.

Mon devoir... (*bas*) et notre sûreté...
(*haut*) l'exigent.

ROSEMONDE, lui tendant la main.

Nous nous reverrons bientôt ?

VIVALDI.

Dès que je pourrai : je ne désire rien tant
que de me rapprocher de vous.

(Pendant que Calcagno parle à Alfieri, Vivaldi veut
baiser la main de Rosemonde ; mais Calcagno se
retourne et l'en empêche. Ce dernier prend la
main de Rosemonde et la conduit dans le fond.
Elle se retourne plusieurs fois pour faire des signes
d'intelligence à son époux ; mais Calcagno, qui
en fait autant, les déconcerte tous deux. On se
salue, et on se sépare ; Vivaldi revient vers Al-
fieri.)

SCÈNE IX.

VIVALDI, ALFIERI.

(Ils se tiennent au fond du théâtre. Cette scène doit
être dite avec beaucoup de vivacité et de mystère
en même tems.)

VIVALDI.

Digne ami, j'ai besoin de votre secours.

62 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ALFIERI.

Parle.

VIVALDI.

Je dois avoir une entrevue avec le Doge ,
sous le nom du brigand Abellino.

ALFIERI.

Quand ?

VIVALDI.

Cette nuit.

ALFIERI.

En quel endroit ?

VIVALDI.

Ici. Il faut , par quelque moyen , que vous
l'engagiez à venir dans ce bosquet après la
fête.

ALFIERI.

Et tu t'y trouveras ?

VIVALDI.

Il le faut.

ALFIERI.

Quelle imprudence !

VIVALDI.

Elle est nécessaire pour mériter de la part
des conjurés cette confiance sans bornes sans
laquelle je ne puis réussir.

ALFIERI.

Je ne te comprends pas.

VIVALDI.

Orsano m'a contraint à cette démarche ,
mais elle lui sera fatale. C'est ici que le Doge
apprendra la ruse dont je me sers , les noms
des conjurés , les pièges qu'ils lui tendent , et
l'instant qu'ils ont marqué pour l'exécution
de leurs horribles projets.

ALFIERI.

Si l'on te surprend avant que le Doge soit
instruit...

VIVALDI.

Je brave tout.

ALFIERI.

Ton courage...

VIVALDI.

Est doublé depuis que j'ai vu Rosomonde.

(On entend une ritournelle.)

ALFIERI.

La fête vient de ce côté.

VIVALDI.

Séparons-nous.

ALFIERI.

Compte sur moi.

VIVALDI.

Au revoir.

(Ils sortent chacun par un côté opposé.)

SCÈNE X.

**LE DOGE, CONTARINO, ROSEMONDE,
ALFIÉRI, CALCAGNO, SEIGNEURS VÉNI-
TIENS, DAMES VÉNITIENNES, MASQUES, MAURES,
GONDOLIERES.**

(On voit arriver sur le canal des gondoles élégamment ornées, et chargées de masques de toute espèce, qui descendent dans le jardin et forment des danses agréables et variées. Le Doge et sa suite arrivent successivement pour jouir du coup d'œil de la fête. Dans un entracte du ballet, Alfiéri, couvert d'un domino, s'approche mystérieusement du Doge.)

ALFIÉRI.

Doge, on désire te parler sans témoins ;
congédie tout le monde, et demeure seul à
l'entrée de ce bosquet.

(Le Doge se retourne, Alfiéri se perd dans la foule,
et la danse continue quelques tems encore, après
quoi le Doge fait signe qu'on s'éloigne. Chacun
se retire par différens côtés : bientôt il reste seul.)

SCÈNE XI.

LE DOGE.

Tout le monde s'est éloigné, et me voilà
prêt à entendre la confidence du personnage
mystérieux qui m'a parlé pendant le bal :
sans doute c'est quelque honnête homme

qu'on aura cherché à faire entrer dans la conspiration , et qui , révolté d'un si lâche dessein , veut m'instruire de tout sans avoir rien à redouter de la vigilance des conjurés. (*Ici on voit Orsano traverser le théâtre de gauche à droite , et paraissant suivre des yeux les mouvemens de quelqu'un : il indique suffisamment que c'est Vivaldi qu'il épie.*) Sachons quel est celui qui peut avoir un si grand intérêt à m'entretenir.

(*Il s'avance vers le bosquet pour s'asseoir sur le banc qui est à l'entrée.*)

SCÈNE XII.

LE DOGE, ORSANO, VIVALDI,
sous le nom d'Abélino.

VIVALDI , sortant brusquement du bosquet et se présentant au Doge.

C'est moi. (*Dans ce moment , Orsano se cache précipitamment ; mais l'apparition brusque de Vivaldi a donné le tems à celui-ci de l'apercevoir.*) (*A part.*) Orsano m'observe... ayons l'air de le servir.

LE DOGE.

Qui es-tu ?

VIVALDI.

Ce brigand invisible , si redouté dans Flo-

66 L'HOMME A TROIS VISAGES.

rence, et de qui dépend aujourd'hui ~~ce~~ ta
vie ou ta mort.

(Pendant toute cette scène, Vivaldi tourne souvent
la tête pour voir s'il est observé : alors Orsino se
retire, mais pas assez vite pour n'être pas aperçu
quelquefois. Il donne de fréquentes marques d'ap-
probation au discours de Vivaldi.)

LE DOGE.

Abélino !

VIVALDI.

Lui-même.

LE DOGE.

Que viens-tu chercher ici ?

VIVALDI.

Toi.

LE DOGE.

As-tu promis ma tête ?

VIVALDI.

Oui.

LE DOGE.

Scélérat !... et tu ne redoutes pas la ven-
geance du Ciel !

VIVALDI.

Il en a tant épargnés !

LE DOGE.

Tremble donc d'éprouver la mienne ! Sais-tu
qu'avant une heure je puis te faire conduire
au supplice ?

VIVALDI.

Tu ne le peux pas.

LE DOGE.

Holà !

VIVALDI.

Tes cris sont inutiles. Crois-tu que je me
serais présenté à toi, si j'avais eu quelque
chose à redouter ? Tes gardes sont séduits ,
tes espions gagnés ; en un mot, c'est toi qui
es en mon pouvoir

LE DOGE.

Frappe donc.

VIVALDI.

Non.

LE DOGE.

Délivre-moi de l'horreur de te voir !

VIVALDI.

Non, te dis-je.

LE DOGE.

Pourquoi différer ?

VIVALDI.

Je veux te laisser vivre encore.

LE DOGE.

Misérable !

VIVALDI.

Pourquoi ce sourire dédaigneux ?... Crois-tu
qu'un brigand tel que moi soit au-dessous
d'un Doge ? Ce n'est pas la pourpre qui fait
les grands hommes... et peut-être y a-t-il
sous cette enveloppe grossière un cœur plus
tendre, une âme plus généreuse que la tienne.

LE DOGE.

Tu oses te comparer à moi !

VIVALDI.

N'as-tu jamais abusé de ton pouvoir pour souscrire une injustice , ou persécuter un innocent ?

LE DOGE.

Que t'importe ?

VIVALDI.

Tu l'as fait. Et moi , constant dans mes projets , fidèle à mes principes , j'ai toujours marché droit au but que je m'étais proposé : aucune considération , aucun danger n'a pu m'en écarter un moment.

LE DOGE.

Tu ne crains donc pas la mort ?

VIVALDI.

Pourquoi craindrais-je de recevoir un présent que je fais si souvent aux autres ?

LE DOGE.

Tu es un homme bien singulier !

VIVALDI.

Et voilà le but où je tends , la gloire que je veux acquérir. Ces hommes de tous les jours , ces êtres comme on en voit par milliers se traîner dans les rues de Venise , ressemblent aux insectes qui rampent sous nos pieds : on les écrase , ou quand on les épargne ,

c'est parce qu'on les méprise , et on les voit s'éteindre chaque jour sans qu'on ait même soupçonné leur existence. Loin de moi la honte d'une pareille destinée ! Ce qui est rare , ce qui est extraordinaire a seul droit à l'estime de nos contemporains et à l'admiration de la postérité.

LE DOGE.

C'est dommage , Abélino , que tu ne te sois fait remarquer que par des actions horribles : avec les talens dont le Ciel t'a doué , tu aurais pu devenir un grand homme.

VIVALDI, fièrement.

Pas plus grand que je le suis. Crois-tu que je puisse rougir du rôle que je joue ? Jamais. Quand des siècles se seront écoulés sur notre cendre , quand la mer aura abandonné ces rivages , quand le soc du laboureur sillonnera la place où existent ces palais magnifiques , mon nom encore fameux vivra dans l'univers , tandis que le tien et beaucoup d'autres demeureront ensevelis dans la nuit des tems.

LE DOGE.

Si telle est la gloire que tu attribues , tes affreux succès te donnent le droit d'y prétendre , et je réponds que tu l'auras de l'immortalité du crime. Écoute , Abélino : il se peut que la conjuration pour laquelle tu es appelé à Venise n'ait pas le succès qu'on en

70 L'HOMME A TROIS VISAGES.

attends ; dès lors tes complices et toi devez tout craindre de la vengeance des lois. Crois-moi, va fluir ta carrière à Florence ; n'enlève point à la ville qui fut le théâtre de tes crimes l'honneur de commander ton supplice. Je te promets une amnistie pleine et entière, si tu me nommes les chefs de la conspiration, et si après cet aveu tu consens à quitter le territoire de Venise.

(Orsano prête l'attention la plus scrupuleuse ; Vivaldi se voit du coin de l'œil, et poursuit sur le même ton.)

VIVALDI.

Tu me proposes une amnistie !... Toi !... Oublies-tu donc que tu es en mon pouvoir, et qu'Abélino peut, d'un geste, t'envoyer rejoindre tes ancêtres ?... Tu me dis de sortir de la république !... Et quand tu m'offrirais les états de Venise, je répondrais : non. Un intérêt puissant m'attache à ces lieux, et je ne les quitterai qu'à une seule condition.

LE DUC.

Quelle est-elle ?

VIVALDI, lui présentant un papier.

Signe ce papier...

LE DUC.

Que renferme-t-il ?

VIVALDI.

La grâce de Vivaldi.

LE DOGE.

Elle ne dépend pas de moi.

VIVALDI.

Tu as signé sa condamnation, et tu ne saurais signer sa grâce ?

LE DOGE.

Mon honneur et l'intérêt de l'État me le défendent.

VIVALDI.

L'honneur te prescrit-il d'être injuste ?

LE DOGE.

Je le serais, en pardonnant à un criminel dont l'État demande le supplice.

VIVALDI.

Vivaldi est innocent.

LE DOGE, avec fermeté.

Sa justification dans ta bouche est un second arrêt de mort.

(Orsano parait applaudir.)

VIVALDI.

Vieillard opiniâtre !... ne crains-tu pas d'exciter mon ressentiment, en m'opposant une trop longue résistance ?

LE DOGE.

Tu peux m'assassiner ! mais tu ne m'en feras jamais consentir. Car que mon devoir et ma conscience me défendent.

92 L'HOMME A TROIS VISAGES.

VIVALDI.

Tu me refuses donc ?

LE DOGE.

Oui. Adieu.

VIVALDI, le retenant.

Demeure... (*Le Doge fait un mouvement d'effroi.*) Ne crains rien ; tu serais déjà mort, si j'en avais eu la volonté. Encore une fois, accorde-moi la grâce de Vivaldi.

LE DOGE.

Tu me demandes une grâce, quand tu mérites la mort ! Jamais.

VIVALDI.

Eh bien ! je te jure de ne goûter de repos ni le jour, ni la nuit avant de l'avoir obtenue ; je n'emploierai pour te l'arracher ni la ruse ni la violence : toi-même viendras avant peu me l'offrir, me supplier de la recevoir, et tu proclameras hautement son innocence dans Venise.

LE DOGE.

Insolent !

VIVALDI.

Tu le feras, André, peut-être avant que le soleil ait deux fois fourni sa carrière.

LE DOGE.

C'est trop me braver. Holà ! gardes !

VIVALDI, froidement pendant la fin de la scène.

Ils sont sourds.

LE DOGE.

A moi, gardes !...

VIVALDI.

Ils ne viendront pas.

LE DOGE.

Nous verrons si tu railleras impunément :
on vient.

VIVALDI.

Je cède la place.

(Il s'avance vers le canal.)

LE DOGE, se mettant au-devant de lui.
Arrête !

VIVALDI, tirant un pistolet et le menaçant.

Je te défends d'aller plus loin.

(Il lâche un coup de pistolet en l'air. A ce signal paraît une gondole dans laquelle il saute.)

LE DOGE.

Accourez !

VIVALDI.

Adieu, Doge : tu verras si je sais tenir un serment.

(La gondole s'éloigne, et on la perd bientôt de vue.)

SCÈNE XIII.

LE DOGE , puis CANEVARO , ORSANO ,
CALCAGNO , ET AUTRES SEIGNEURS ET
CONJURÉS , arrivant successivement.

LE DOGE.

Et la foudre n'écrase pas de pareils scélérats !

CONTARINO.

Qu'est-il arrivé , Seigneur ? Vos cris ont
répandu l'alarme dans le palais.

LE DOGE.

Le croiriez-vous ?... Abélino sort d'ici.

TOUS.

Abélino !

LE DOGE.

Il s'est jeté dans une gondole , s'est échappé
le long du canal ; courez , Contarino , s'il en
est temps encore , qu'il soit arrêté.

CONTARINO.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , excepté CONTARINO.

LE DOGE.

C'est vainement que j'ai appelé mes gardes,
personne ne m'a répondu.

ORSANO.

Me préserve le Ciel de calomnier l'innocence, Seigneur ! mais vous ne devez attribuer le danger que vous avez couru qu'à l'excessive confiance que vous avez accordée à un étranger.

CANEVARO.

En effet, pourquoi les gardes appelés par vous n'ont-ils pas répondu ?

CALCAGNO.

C'est ce que j'allais dire.

ORSANO.

Pourquoi n'a-t-on point aperçu Edgar pendant la fête ?

CALCAGNO.

Oui, pourquoi ?

ORSANO.

Je demande qu'il soit appelé demain au grand conseil, pour y rendre compte de sa conduite.

CALCAGNO.

Sans doute ; s'il est innocent... eh bien ! on le verra.

CANEVARO.

N'est-il pas à propos de s'assurer avant tout de sa personne ?

LE DOGE.

Pourquoi, par une sévérité outrée, vou-

76 L'HOMME A TROIS VISAGES.
loir vous aliéner le cœur d'un serviteur peut-être fidèle ?

ORSANO.

Plus sa justification sera éclatante , plus son triomphe sera grand.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CONTARINO.

LE DOGE.

Eh bien !... Abélino ?...

CONTARINO,

S'est échappé.

ORSANO , à part.

Je respire.

TOUS.

Échappé !

CONTARINO.

Je l'ai vu descendre de sa gondole , traverser une partie des jardins , et entrer au palais.

LE DOGE.

Au palais !

CONTARINO.

J'ai précipité mes pas de ce côté , et j'ai crié aux gardes de le saisir.

LE DOGE.

Eh bien !

CONTARINO.

Tous sont restés immobiles ; et j'ai vu Abélino passer tranquillement au milieu d'eux.

CANEVARO.

Il n'en faut pas douter, Edgar est un traître !

ORSANO.

Croyez-moi, Seigneur, sans attendre de nouvelles tentatives d'un brigand qui, certain de l'impunité, peut se porter à tout, congédiez sur-le-champ cette nouvelle garde, et qu'Edgar soit arrêté.

TOUS.

Oui.

CONTARINO.

C'est peut-être de cet acte de fermeté que dépend aujourd'hui l'existence de l'État et la nôtre.

LE DOGE.

Je vais sur-le-champ convoquer le grand conseil. Vous, Contarino, vous prendrez toutes les mesures que vous jugerez convenables pour l'arrestation d'Edgar et notre sûreté personnelle.

(Il sort avec Contarino.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LE DOGE
ET CONTARINO.

ORSANO, ramenant les conjurés au-devant de la
scène.

VOILA un premier succès qui nous répond
du reste : nous pouvons tout oser maintenant,
notre triomphe est sûr. Plus de résistance à
craindre de la part de cet Edgar, ni de ses
troupes, puisque sa disgrâce est complète,
et que les gardes du Doge sont pour nous.
Cependant hâtons-nous de frapper, avant
qu'il ait pu se défendre en présence du sénat ;
car s'il sortait vainqueur de cette première
lutte, il deviendrait un adversaire terrible.
Convenez qu'Abélino est un homme étonnant,
et qu'il nous a rendu un bien grand service.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, SPALATRO, entrant
mytérieusement, et venant au milieu des conjurés,
après s'être assuré que personne ne peut les sur-
prendre ou les écouter.

SPALATRO.

CONJURÉS, on vous trompe.

ORSANO.

Qui ?

SPALATRO.

Abélino.

TOUS.

Abélino !

ORSANO , froidement.

La preuve ?

SPALATRO.

Michiéli est mort !

ORSANO.

Qui l'a frappé ?

SPALATRO.

Abélino... Je traversais les jardins pour venir vous rejoindre , lorsqu'en passant près de la grotte , un gémissement sourd a frappé mon oreille : je m'approche , j'entre , et je reconnais bientôt Michiéli , baigné dans son sang , et prêt à rendre le dernier soupir. Je l'appelle , il me reconnaît : je l'interroge , et , pour toute réponse , il me montre sa blessure , et murmure , en expirant , le nom d'Abélino.

CALCAGNO.

Je vous assure , Messieurs , que je ne voudrais pas pour beaucoup me trouver seul avec cet homme-là.

SPALATRO.

Vous rappelez-vous comme il a paru hésiter lorsqu'on lui a proposé dans la grotte de frapper Rosmonde ?

CANEVARO.

En effet, j'ai cru remarquer qu'il se
blait à cette proposition.

ORSANO.

Il périra. Qu'un de vous se charge
suivre.

CALCAGNO.

Oui, voilà qui est bien pensé.

ORSANO, à Calcagno.

Toi, par exemple, qui es moins pro
qu'un autre à inspirer des soupçons...

CALCAGNO, avec effroi.

Moi !

ORSANO.

Et pourquoi non ? (*Avec fermeté.*)
n'aime pas les hommes timides ; ils ne tarder
point à devenir des lâches.

CALCAGNO.

Permettez une petite observation : pour
suivre un homme, il faut savoir d'où il part,
où il demeure, et vous n'en savez pas un
mot.

ORSANO.

Point de réplique. Spalatrot l'accompagnera.

CALCAGNO.

A la bonne heure.

ORSANO.

Prenons maintenant nos mesures pour que

tout éclate en même tems. Un de vous va parcourir la ville, et me rendre compte de la force des différens postes dont il convient de nous emparer ; un autre se présentera au port, pour prévenir les capitaines des galères qui nous sont dévoués, de se tenir prêts à débarquer au premier signal ; un troisième se rendra à l'arsenal : le commandant est pour nous, et c'est là que tous les braves trouveront des armes ; un autre enfin se mêlera parmi les gardes du Doge, afin de signaler à la porte du palais ceux qui sont de notre bord, et interdire l'entrée à ceux qui pourraient nous nuire. Moi, j'agirai au grand conseil ; j'ai tout calculé, tout prévu : le succès est infaillible. On s'assemble à dix heures : trouvez-vous à huit heures chez moi pour recevoir mes derniers ordres.

SPALATRO.

Je me charge du rapport sur la situation de Venise.

UN CONJURÉ.

Moi, du palais.

CANEVARO.

Moi, j'irai à l'arsenal.

CALCAGNO.

Et moi, aux galères.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle magnifique dans le palais du Doge : c'est là que se tient le grand conseil. D'un côté et de l'autre , on voit des sièges. Sur la gauche est le trône du Doge.

SCÈNE I.

ORSANO.

C'EST vainement que j'ai attendu Canevaro et Calcagno à l'heure indiquée ; ils ont manqué au rendez-vous. Qui peut les retenir?... Auraient-ils éprouvé quelque obstacle de la part de ceux que je croyais dévoués à nos intérêts?... Ils n'ont point paru au palais... cependant l'heure où le grand conseil s'assemble n'est pas éloignée... Combien ce retard m'inquiète !... Ah ! voici Calcagno : que va-t-il m'apprendre ?

SCÈNE II.

ORSANO, CALCAGNO.

ORSANO , allant au-devant.

En bien ! mon ami ?...

CALCAGNO.

C'est un diable que votre Abélino.

ORSANO.

Vous n'avez donc pas pu parvenir à l'arrêter !

CALCAGNO.

Ah ! bien , oui , l'arrêter ! au contraire.

ORSANO.

Comment ?

CALCAGNO.

C'est lui qui nous aurait pris , s'il en avait eu envie.

ORSANO.

Explique-toi plus clairement.

CALCAGNO.

Il n'est pas seul de sa bande , je vous en réponds.

ORSANO.

Il n'est pas seul ?

CALCAGNO.

Non , Seigneur , il n'est pas seul.

ORSANO.

Qu'en sais-tu ?

CALCAGNO.

Ce que j'en sais ? Parbleu ! je le sais pour l'avoir vu et senti.

ORSANO.

Chaque mot redouble mon impatience ;
achève donc.

CALCAGNO.

Vous voulez que je vous raconte ce qui
s'est passé ?

ORSANO.

Sans doute je le veux ?

CALCAGNO.

Conformément à vos ordres, Spalatro et moi, nous étant dirigés vers l'endroit du palais où cet homme étonnant avait porté ses pas, nous nous informons auprès des sentinelles de quel côté il a disparu ; on nous dit qu'il n'a fait que traverser le palais, et qu'il est entré, du moins à ce qu'on croit, dans une maison que l'obscurité ne m'a pas permis de bien reconnaître, mais qui n'est point éloignée de celle du sénateur Alfieri. Dans la crainte qu'il ne nous échappe par quelque issue dérobée, j'envoie Spalatro de l'autre côté de la maison ; quant à moi, muni d'un courage dont je ne me croyais pas capable, je me cache dans un coin en face de la porte, afin d'épier ses démarches sans crainte d'être aperçu.

ORSANO.

Eh bien ?

CALCAGNO.

Je restai cinq minutes dans cette position

fatigante, sans voir autre chose qu'un grand mouvement dans la maison, et beaucoup de lumières circuler dans les appartemens. Le jour commençait à poindre, et je désespérais de tirer quelques fruits de mon message, lorsque j'entends un léger bruit dans la rue : une porte s'ouvre, je redouble d'attention, j'écoute, je regarde, et vois s'avancer vers moi une grande figure... Ah ! mon Dieu ! quelle figure ! je ne crois pas de ma vie en avoir vu de semblable.

ORSANO.

C'était Abélino ?

CALCAGNO.

Point du tout, mais sans doute un de ses lieutenans. Il vient droit à moi, et me frappant un grand coup sur l'épaule : « Vieux coquin, me dit-il (et c'était à moi qu'il s'adressait), vieux coquin, il y a assez longtemps que tu es là ; va porter cette lettre à celui qui t'envoie, et dis-lui que nous n'aimons pas qu'on nous épie. Adieu. » Il accompagne cet adieu d'un second coup plus fort que le premier, et me quitte. Ma foi, je l'avoue, quand on a dans l'âme une certaine élévation, il est difficile de se faire à de semblables manières ; aussi je faillis me trouver mal, et je pus à peine conserver assez de force pour regagner mon logis, où à l'aide de quelques spiritueux je retrouvai bientôt

assez de courage pour vous apporter cette épître. Il faut que j'en convienne, jamais je ne me suis trouvé dans une pareille crise, et, si je suis assez heureux pour me tirer sain et sauf de cette maudite conspiration, je jure bien, foi de Calcagno, qu'on ne m'y reprendra plus.

ORSANO, ouvrant la lettre.

Tu n'es pas né pour les grandes choses.

CALCAGNO.

C'est vrai; mais je suis né pour vivre, et au métier que nous faisons on court trop de risques.

ORSANO.

Voyons. (*Il lit*) « Comte Orsano, tu don-
 » tes de una fidélité; tes soupçons sont in-
 » justes. et je ne tarderai point à t'en con-
 » vaincre. Pour un peu d'or, Michiéli nous
 » trahissait; j'ai dû le frapper. Quand tu re-
 » cevras cet écrit, Edgar ne sera plus. Adieu...
 » Nous nous reverrons au grand conseil...
 » ABÉLINO. » Se peut-il? Edgar!... il oserait le
 frapper!...

CALCAGNO.

Eh! oui, Seigneur, il l'osera.

ORSANO.

S'il tient parole, nous n'aurons plus d'ad-
 versaire à redouter, car j'ai trouvé le moyen
 de mettre Vivaldi hors d'état de nous nuire.

CALCAGNO.

Comment cela?

ORSANO.

Rosemonde a avoué à son père qu'un mariage secret l'unissait depuis huit ans à ce proscrit.

CALCAGNO.

Est-il possible?

ORSANO.

J'ai fait répandre par mes émissaires le bruit que le Doge, furieux contre sa fille, l'avait enfermée dans son appartement, après l'avoir accablée des plus mauvais traitemens, et que pour lui enlever tout espoir d'être à Vivaldi, il devait, dans le jour même, la forcer à s'embarquer pour aller en Dalmatie chez une parente à laquelle il la confiait. Ce bruit fortement accrédité parviendra, je n'en doute point, jusqu'à Vivaldi. Oubliant-tous les dangers pour arracher son amante au sort qu'on lui prépare, il cherchera à pénétrer dans le palais ; c'est là que je l'attends. Saïs par mes espions, ou par les gardes du Doge, que j'ai fait prévenir, on le traîne dans un cachot, et bientôt il expie le crime d'avoir osé traverser mon amour et mes projets ambitieux.

CALCAGNO.

Le piège est fort adroit. Vivaldi est, dit-on, très-brave, ainsi il ne saurait y échapper.

ORSANO.

Quelqu'un s'avance ; c'est le Doge , accompagné d'Alfiéri. Rends-toi au port , et songe à bien remplir l'important message dont ie t'ai chargé cette nuit.

CALCAGNO.

J'y mettrai tous mes soins.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE DOGE, ORSANO, ALFIÉRI.

ALFIÉRI , au Doge , avec chaleur.

Non , Seigneur , vous ne pouvez refuser ce que je vous demande.

LE DOGE.

Plus de la moitié des sénateurs s'y opposent.

ALFIÉRI.

Je le crois , mais qu'importe ?

LE DOGE.

Que faire contre leur volonté ?

ALFIÉRI

L'entendre.

LE DOGE.

Le puis-je , sans exciter un mécontentement peut-être dangereux ?

ALFIERI.

Le chef d'un état ne doit craindre que le danger d'être injuste.

ORSANO.

Puis-je sans indiscretion connaître le sujet d'un entretien si vif?

ALFIERI.

Je demande qu'Edgar soit admis au grand conseil pour se justifier, et qu'on lui accorde un sauf-conduit pour s'y rendre.

LE DOGE.

J'oppose à ce désir la volonté bien prononcée du sénat.

ORSANO.

En effet, il me paraît au moins imprudent...

ALFIERI, l'interrompant.

J'étais sûr d'avance que vous me seriez contraire.

ORSANO.

Mais vous, Alfieri, quelle raison vous porte à prendre aussi chaudement la défense d'un homme qui devrait vous être au moins indifférent?

ALFIERI.

Quelle raison? La même qui me fit défendre, il y a huit ans, le comte Vivaldi contre vous.

90 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ORSANO, un peu troublé.

Alfieri!... (*Se remettant.*) Vivaldi était considéré; mais celui-ci... un inconnu...

ALFIERI.

Il se fera connaître.

ORSANO.

Un misérable sans aveu, sans fortune.

ALFIERI.

S'il était puissant, je ne le défendrais pas.

ORSANO.

Qui n'a pas un ami.

ALFIERI.

Je lui en tiendrai lieu.

ORSANO.

Que tout le monde rejette.

ALFIERI.

C'est pour cela que je lui donne mon appui. Il est certaines personnes qui, quoique bien convaincues qu'un homme est coupable, embrassent cependant sa défense s'il est puissant, dans l'espoir d'en être défendues à leur tour dans pareille occasion; il en est d'autres qui, n'écoutant que l'impulsion généreuse qui les porte à faire le bien, bravent l'opinion publique en se déclarant les défenseurs d'un innocent que tout le monde accuse. Les uns font une bassesse, les autres une action loua-

ble ; c'est précisément la différence qu'il y a entre vous et moi.

LE DOGE.

Sénateurs !...

ORSANO , à part.

Feignons d'entrer dans ses vues. (*Haut.*) D'où vient, Alfiéri, l'aigreur que vous mettez à soutenir votre opinion ? On peut différer d'avis sans en venir aux invectives, et pour vous prouver la confiance que j'ai dans vos principes, et l'estime que je vous porte, je ne m'oppose plus à ce qu'Edgar soit admis au grand conseil, et je me joins à vous pour obtenir du Doge le sauf-conduit qui lui est nécessaire. (*A part.*) J'espère qu'Abélius tiendra parole.

ALFIÉRI, à part.

Ce changement subit cache quelque trahison.

LE DOGE, à Orsano.

Cette modération me plaît ; c'est de la bonne intelligence et de l'union qui règne entre les chefs d'un état que dépendent presque toujours sa gloire et sa prospérité. (*A Alfiéri.*) Je consens à vous satisfaire, et vais signer le sauf-conduit que vous réclamez pour Edgar.

92 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ALFIERI, à part.

Il est sauvé.

(Le Doge s'approche d'une table pour signer le sauf-conduit.)

ORSANO, à part.

Il sera mort avant qu'il ait pu se défendre.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ROSEMONDE.

ROSEMONDE, avec égarement pendant toute la scène.

QUE vient-on de m'apprendre ? Est-il vrai qu'Edgar est dénoncé au sénat, qu'on refuse de l'entendre ?... Ah ! Sénateurs, et vous, mon père, tremblez de commettre un crime... Condamner un homme sans l'entendre !... c'est ainsi que chaque jour l'innocent pérît victime de la haine d'un accusateur puissant. Quand l'État vous a confié le dépôt sacré des lois, c'était pour en être les organes impassibles, immuables, et non pour les employer à assouvir vos passions. Songez que vous devez compte à la terre, au Ciel, du sang des hommes, et que, si par vos ordres ou votre faiblesse, un innocent pérît, sa voix s'élèvera contre vous du milieu des tombeaux, et dictera bientôt votre arrêt de mort.

ALFIERI, bas à Rosemonde.

Modérez-vous, Madame.

LE DOGE.

Ma fille...

ROSEMONDE, à Orsano.

Mais vous qui l'accusez, car il suffit d'être vertueux pour mériter votre haine; vous qui, dégradant l'honorable fonction de juge, dictez tous les arrêts d'un tribunal sanguinaire, et disposez à votre gré de la volonté des lâches qui le composent, pouvez-vous être à la fois son accusateur et son juge?

ALFIERI, bas à Rosemonde.

Vous le perdez à force de zèle.

ROSEMONDE, à Orsano.

Vous espérez peut-être que nul n'embrasera sa défense, et qu'il ne vous restera bientôt plus qu'à ordonner son supplice... Mais ne vous en flattez pas; c'est à moi qu'appartient cette tâche glorieuse, et vous verrez si je sais remplir mon devoir.

ORSANO.

Son devoir!...

LE DOGE.

Que signifie?...

ROSEMONDE.

Armée de ce noble courage que donne l'innocence, je me présenterai au sénat, et je

94 L'HOMME A TROIS VISAGES.

lui dirai avec cette énergie que peuvent seuls inspirer l'amour et la nature : Cet homme que vous avez proscrit il y a huit ans, que vous allez condamner encore, mon époux enfin, est innocent; je le jure, et je vais le prouver.

LE DOGE.

Votre époux!

ORSANO.

Son époux!

ALFIERI.

Imprudente !

ROSE MONDE, avec fermeté.

Et pourquoi craindrais-je de l'avouer ? Oui, et Edgar, qui a su mériter si promptement votre estime et votre confiance, est le même que l'infortuné Vivaldi.

ORSANO ET LE DOGE.

Le même !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, au Doge.

SEIGNER, le général Edgar vient d'être frappé par une main inconnue; on a vu son corps dans la mer, près du pont Rialto.

ROSEMONDE, presque évanouie.

Ciel!

LE DOGE.

Edgar!... Est-il vrai ?... je vole...

ORSANO, à part.

Abélino ne m'a point trompé. (*Haut.*) Je vous suis.

(Il sort avec le Doge.)

SCÈNE VI.

ROSEMONDE, ALFIÉRI, puis VIVALDI.

ALFIÉRI.

MADAME, Madame, reprenez vos sens... c'est un faux bruit que votre époux a fait répandre.

VIVALDI, entrant précipitamment.

Cher Alfieri ; est-il vrai ?... (*Il voit Rosemonde.*) Ma femme !... qu'est-il donc arrivé ?

(Il lui prend la main.)

ALFIÉRI.

Fuyez, Seigneur, ou vous êtes perdu.

VIVALDI.

La fuir !... je serais un lâche.

ROSEMONDE, revenant à elle.

Imprudent ! qui t'amène en ce palais ?

96 L'HOMME A TROIS VISAGES.

VIVALDI.

On veut t'éloigner de Venise, et tu me le demandes ?

ROSEMONDE.

Qui ?

VIVALDI.

Ton père.

ROSEMONDE.

Qui te l'a dit ?

VIVALDI.

Le bruit public.

ROSEMONDE.

Il est faux.

ALFIÉRI.

C'est un piège d'Orsano.

ROSEMONDE.

Fuis, cher Vivaldi, ta perte est jurée : fuis,
et repose-toi sur l'amour de Rosemonde.

VIVALDI.

Tu le veux ?

ROSEMONDE.

Je l'exige. Adieu.

(Elle lui tend les bras.)

VIVALDI.

Tu me reverras bientôt.

(Il l'embrasse.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE DOGE, ORSANO, GARDES.

(Au moment où Vivaldi va pour sortir, Orsano se présente et l'arrête.)

ORSANO.

Je vous arrête.

ROSEMONDE.

Oh ! Ciel !

VIVALDI.

Je saurai t'échapper.

(Il se dégage et suit par un autre côté; Rosemonde se jette au-devant d'Orsano pour protéger la fuite de Vivaldi, mais le Doge qui entre lui ferme le passage.)

LE DOGE, entrant.

Que vois-je ?

ROSEMONDE.

Il est perdu !

LE DOGE.

Téméraire ! qui t'a donné l'audace de pénétrer jusqu'ici ?

VIVALDI.

L'amour.

LE DOGE.

Tes projets sont dévoilés. Gardes !...

(Les gardes entrent.)

98 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ALFIERI, à Orsano.

Seigneur, vous qui vous joigniez à moi il n'y a qu'un moment pour le défendre et demander qu'il fût entendu, souffririez-vous?...

VIVALDI.

Ami, ne t'abaisse pas à prier un tel monstre.

ORSANO.

L'honneur ne permet plus...

VIVALDI, avec une ironie amère.

L'honneur! je ne croyais pas qu'il y eût rien de commun entre vous.

ORSANO.

Tu peux me braver, c'est la dernière ressource des coupables quand ils sont découverts.

VIVALDI, avec énergie.

Il m'en reste encore une.

LE DOGE, aux gardes.

Qu'on le conduise dans les prisons d'état.

ALFIERI, à part.

Il est perdu, s'il y arrive; volons...

(Il sort.)

ROSEMONDE.

Mon père, révoquez cet ordre funeste.

VIVALDI.

Rassure-toi, chère épouse.

ROSEMONDE.

Quant tout sert la rage de tes ennemis, qui sera pour toi ?

VIVALDI.

Le Ciel.

ROSEMONDE, l'embrassant.

Et Rosemonde, qui mourra, s'il le faut, pour défendre ta vie.

LE DOGE.

Qu'on les sépare.

ROSEMONDE, s'attachant à Vivaldi.

Je ne le quitte point.

LE DOGE, aux gardes.

Obéissez.

(Les gardes les séparent.)

ROSEMONDE.

Cruels ! rendez-moi mon époux. (*A Orsano.*) Tu triomphes, Orsano.

VIVALDI.

Pas encore. (*A Rosemonde.*) Prends courage.

(On entraîne Vivaldi.)

ROSEMONDE.

Laissez-moi le suivre.

LE DOGE.

Retenez-la.

(On l'empêche de suivre Vivaldi, et le Doge ordonne qu'on l'emmène dans son appartement : elle résiste.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté VIVALDI.

ROSEMONDE, se défendant.

Vous m'avez empêché de suivre mon
époux, mais rien que la mort ne me fera
sortir de ces lieux.

LE DOGE.

Insensée !

ROSEMONDE.

L'amour y a marqué ma place, et je ne la
quitte pas.

LE DOGE.

Que prétends-tu ?

ROSEMONDE.

Le sauver.

LE DOGE.

Tu n'y parviendras jamais.

ROSEMONDE.

Si ses juges ne sont pas des bourreaux, je
les attendrirai.

ORSANO.

Ne l'espérez pas.

ROSEMONDE, avec une ironie amère.

J'oubliais que vous êtes du nombre.

ORSANO.

Madame, cédez à la raison.

ROSEMONDE.

Ne m'approche pas, monstre ! tu me fais horreur.

(On ouvre la porte du fond.)

LE DOGE.

Le conseil va s'assembler ; retirez-vous, ma fille.

ROSEMONDE, avec la plus grande énergie.

Je vous l'ai dit : je ne sortirai d'ici que morte, ou avec la grâce de mon époux.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CONTARINO, SÉNATEURS,
parmi lesquels sont des conjurés.

(Les Sénateurs entrent en ordre, et se placent sur les sièges qui leur sont destinés. Orsano, à la tête des conjurés, occupe toute la droite. Le Doge se place sur un trône. Rosemonde est debout au milieu, sa contenance est ferme et son air tranquille. Deux sénateurs sont à une table au-dessous du trône du Doge.)

LE DOGE.

SÉNATEURS, Vivaldi est à Venise. Sous le nom supposé d'Edgar, il a eu l'audace de chercher à pénétrer les secrets de l'État ; ses intelligences avec les conjurés me sont con-

nues ; je l'ai fait arrêter ; c'est à vous maintenant de prononcer sur son sort.

ORSANO.

Sans entrer dans aucun détail sur les nouveaux crimes dont il a pu se rendre coupable envers l'Etat, je demande que le décret qui le condamne, et auquel il a échappé depuis huit ans , reçoive aujourd'hui son exécution.

CONTARINO.

Je partage l'avis d'Orsano.

ROSEMONDE, avec noblesse et fermeté.

Sénateurs , il est une autre victime que vous oubliez, une personne bien plus coupable que Vivaldi.

CONTARINO.

Nommez-la.

ROSEMONDE.

C'est moi.

TOUS.

Vous !

ROSEMONDE.

Oui.

LE DOGE.

La douleur vous égare , ma fille.

ROSEMONDE.

Le sénat ne peut être sévère à demi ; la loi doit frapper également sur tous. Vivaldi est mon époux : je partage son opinion, ses projets , et la noble ambition qui l'anime.

LE DOGE.

Que dites-vous ?

ROSEMONDE.

La vérité. C'est moi qui suis la cause de son retour à Venise. C'est par moi, c'est pour moi qu'il a tout fait ; s'il est coupable , je partage son crime , et le même supplice doit nous être commun.

LE DOGE.

Sénateurs , ne croyez pas ce qu'un délire insensé lui fait imaginer pour sauver un homme...

ROSEMONDE.

Que toutes vos persécutions me rendent encore plus cher... Sénateurs , ce que j'ai dit est vrai : prononcez sur tous deux.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Doge , Vivaldi est libre ; on vient de l'enlever.

LE DOGE.

Se peut-il ?

L'OFFICIER.

Nous touchions aux portes des prisons , lorsqu'une troupe d'hommes armés a fondu sur nous à l'improviste , et nous a dispersés.

104 L'HOMME A TROIS VISAGES.

ROSEMONDE , se jetant à genoux , et avec le plus vif enthousiasme.

Je te rends grâce , ô Providence !

L'OFFICIER.

Les furieux , excités et conduits par un sénateur , ont arraché Vivaldi de nos mains , et l'on emporté en triomphe.

ROSEMONDE , de même.

Vous le voyez , le Ciel n'a pas permis que vous versiez le sang d'un innocent.

LE DOGE.

Mais ce sénateur qui a osé se montrer rebelle aux lois de l'État , qui est-il ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS , ALFIÉRI.

ALFIÉRI , avec noblesse.

C'est moi.

TOUS , avec surprise.

Alfiéri !

ALFIÉRI.

Ce que j'ai fait vous étonne , je le conçois : il est plus facile de laisser périr un innocent que de s'exposer pour le défendre. Je fus , de tout tems l'ami de Vivaldi et de sa famille ; son cœur est pur , sa conduite irréprochable ; j'ai dû le sauver , pour vous épargner un crime.

ROSEMONDE.

Généreux ami !

L'É DOGE.

Andacieux vieillard ! crois-tu que le sénat
laisse long-tems impuni cet attentat contre
son autorité ?

ORSANO.

Doge, ordonnez qu'on arrête Alfiéri.

ROSEMONDE , entraînant Alfiéri.

Fuyons.

LE DOGE , à Rosemonde et à Alfiéri.

Je vous défends de sortir.

(On entend un grand bruit en dehors.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS , VIVALDI , sous le nom d'Abé-
lino , et suivi de soldats vêtus comme lui.

VIVALDI , ramenant Rosemonde et Alfiéri sur la
devant de la scène.

DEMEUREZ.

TOUS , chacun dans leur sens.

Abélino !

VIVALDI , au Doge.

Comme tu vois, Doge , je suis fidèle à ma
promesse : je t'ai écrit que , malgré toutes
tes précautions , je te frapperai dans ton

106 L'HOMME A TROIS VISAGES.

palais, au sénat, ou dans une fête; et me voici.

LE DOGE.

Soclérat! penses-tu que le Ciel ne se lassera point de tant de forfaits, et que sa vengeance, pour être tardive, ne t'atteindra jamais?

VIVALDI, regardant Orsano et les conjurés avec intelligence.

Elle en atteindra d'autres auparavant.

ORSANO, à part, avec joie.

L'instant décisif approche, et mon triomphe est sûr.

QUELQUES SÉNATEURS, du côté du Doge.

Nous ne souffrirons pas...

VIVALDI, tenant ses pistolets.

Le premier d'entre vous à qui il échappe un mot, un geste, est mort sur la place. (*Se tournant vers les conjurés.*) Comte Orsano, tout est-il prêt?

ORSANO.

Oui.

VIVALDI.

Tu le vois, je suis en force, et n'ai point de résistance à craindre.

LE DOGE.

Qu'entends-je!

VIVALDI, au Doge.

Écoute, et regarde en silence... Orsano,

et vous tous, illustres complices du plus glorieux projet, montrez-vous; parlez sans feinte, désignez vos victimes. Abélino est ici pour défendre la plus juste cause.

LE DOGE.

O trahison abominable !

CANEVARO.

Nous révoquons André Gritti, et nommons à sa place Orsano.

TOUS LES SÉNATEURS, du côté du Doge.

Nous n'y consentirons jamais.

ORSANO.

Eh bien ! la force en décidera. (*Aux conjurés.*) Imitiez-moi.

(*Il tire son poignard, se lève et s'élance sur le Doge. Tous les conjurés en font autant.*)

LE DOGE, se présentant avec noblesse.

Frappez.

ROSEMONDE ET ALFIERI, se jetant au-devant du Doge.

Arrêtez !

VIVALDI se place entre les deux partis, et les arrête.

Tu le vois, Doge, le sort de l'État et le tien sont entre leurs mains (*Aux conjurés.*) Bien, dignes amis : je n'attendais pas moins de votre courage, et vous allez en recevoir la récompense. (*Il se retourne froidement, et dit.*) Soldats, arrêtez !... (*Il paraît diriger*

108 L'HOMME A TROIS VISAGES.

cet ordre contre le Doge , quand tout à coup changeant d'attitude et d'intention, il ajoute rapidement en désignant les conjurés :) Tous ces brigands.

(Il jette son bonnet , son manteau , défait sa barbe , et reparait comme Vivaldi , dans le costume de cour qu'il était censé porter avant son exil.)

LE DOGE.

Vivaldi !

ROSEMONDE.

Mon époux !

ORSANO ET LES CONJURÉS.

Nous sommes trahis !

(Tableau.)

(Les conjurés , saisis et désarmés par les soldats , sont dans la consternation ; le Doge et le reste du sénat témoignent la plus grande surprise ; Rosemonde embrasse son époux. Vivaldi est calme , et paraît jouir délicieusement de l'action qu'il vient de faire.)

ROSEMONDE , avec enthousiasme , à son père et aux autres sénateurs.

Eh bien ! condamnez-le maintenant !

VIVALDI.

Comte Orsano , il dépend de toi de réhabiliter la mémoire d'un père que je regrette , et que ta haine fit proscrire : avoue qu'il était innocent , je te promets la vie.

ORRANO , se retournant fièrement vers les soldats,
après avoir jeté un regard dédaigneux sur Vivaldi
et Rosemonde.

Qu'on me conduise à la mort.

(On l'emmène avec les conjurés.)

LE DOGE.

Généreux Vivaldi, comment l'État pourra-
t-il jamais s'acquitter envers toi , et te faire
oublier son injustice ?

VIVALDI.

Époux de Rosemonde , et votre ami à tous
deux (*montrant le Doge et Alfiéri*) , voilà
les seuls titres qui me soient chers.

LE DOGE.

Combien je fus coupable, et que tu dois
me haïr !

VIVALDI, avec une profonde sensibilité.

Peut-on haïr encore lorsque l'on est heu-
reux !

(Le Doge lui tend les bras. Vivaldi s'y précipite ;
puis il se retourne vers Rosemonde et Alfiéri,
qu'il presse tendrement. Tous les sénateurs paraissent
partager leur ivresse, et se groupent autour
d'eux. La toile tombe.)

FIN DE L'HOMME A TROIS VISAGES.

**LA FEMME
A DEUX MARIS,**

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT-PIXÉRÉCOURT;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de
l'Ambigu-Comique, le 14 septembre 1802.**

PERSONNAGES.

ÉDOUARD, comte de Fersen, colonel au service de l'empereur.

ÉLISA WERNER, sa femme, mariée d'abord à Fritz.

ISIDORE FRITZ, premier mari d'Élisa.

LE MAJOR DE GOLTZ, oncle d'Édouard.

JULES, fils de Fritz et d'Élisa, âgé de quinze ans.

WERNER, père d'Élisa, sous le nom de Maurice, fermier du château, vieillard aveugle.

M. BROWN, chapelain du château.

BATAILLE, caporal invalide, concierge du château.

GERTRUDE, servante de la ferme.

WALTER, compagnon de Fritz.

DOMESTIQUES.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est dans une des terres du comte, à deux lieues d'Auverna.

LA FEMME A DEUX MARIS,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc agréable ; au milieu du mur qui traverse le fond est une grille qui occupe presque toute la largeur du théâtre ; tout près de la grille à gauche, une petite porte donnant sur la campagne qu'on aperçoit au loin.

SCÈNE I.

BATAILLE, PAYSANS, PAYSANNES,
DOMESTIQUES.

BATAILLE, à la tête des paysans et domestiques rangés sur deux lignes, et tenant une canne à la main.

ATTENTION au commandement ! Saluez tous ensemble. Ensemble, donc ! Cela ne vaut rien. Voulez-vous bien m'écouter, Mesdemoiselles, au lieu de babiller avec vos cama-

rades ! qu'est-ce que c'est donc que cela ! il y a une heure que je m'égosille pour vous apprendre la chose du monde la plus simple , et vous n'avez pas fait le moindre progrès ! En vérité , j'aimerais mieux commander dix escouades de recrues qu'un seul peloton de jeunes filles. Recommençons tout cela. Levez la main droite comme pour offrir un bouquet : ce n'est pas cela ; le corps penché en avant. Ah ! que c'est gauche ! Regardez-moi. (*Il se met en attitude.*) Est-ce que je ne suis pas bien ? Cela n'est cependant pas difficile : le pied gauche en arrière. Comment ! vous ne pouvez pas faire comme moi ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , ÉLISA.

ÉLISA.

A qui en as-tu donc , mon pauvre Bataille , pour crier si fort ? on t'entend d'un bout à l'autre du parc.

BATAILLE.

Vous le voyez , madame la Comtesse , je fais tous mes efforts pour apprendre quelque chose à ces mauvais soldats-là ; mais je n'y parviendrai jamais : ils ont la tête plus dure que ma jambe.

(Il frappe sa jambe de bois avec sa canne.)

ÉLISA.

A quoi bon les tourmenter ainsi ?

BATAILLE.

A quoi bon ! M. le Comte arrivera peut-être dans une heure : je voulais lui procurer une surprise agréable ; j'étais bien aise que le major de Goltz , son oncle, qui vient pour la première fois dans ce château, et sous lequel j'ai servi il y a bientôt trente ans , reconnût encore dans le vieux Bataille ces heureuses dispositions qui le firent remarquer par ses chefs, et lui valurent , en moins de quinze ans , le grade de caporal.

ÉLISA, souriant ,

Ce désir est très-naturel.

BATAILLE.

Je voulais qu'au premier coup-d'œil il fût frappé de l'ordre que j'ai établi dans cette terre : mais il faut y renoncer , Madame ; j'ai affaire à des gens indociles , indisciplinés... Oh ! je vous assure qu'on n'en fera jamais rien.

ÉLISA.

Laisse-les agir d'après leurs sentimens : l'expression qui part d'un cœur naïf et pur est toujours celle qui flatte davantage.

BATAILLE, piqué.

Vous le voulez , Madame ? j'y consens. (*A part.*) Il n'y aura jamais de gloire à acquérir

ici. (*Haut.*) Je me retire, Madame. (*Il se retourne pour sortir : les paysans , placés sur deux rangs , font par le flanc droit , et le suivent.*) Je ne m'en mêle plus. (*Il se retourne vivement , et leur crie.*) Au pas , donc ! au pas !... Oh ! je ne m'en mêle plus.

(*Il marque le pas et sort à leur tête.*)

SCÈNE III.

ÉLISA, M. BROWN.

BROWN.

MADAME, voilà une lettre qui vient d'arriver à l'instant.

ÉLISA.

Je vous remercie, M. Brown, de la peine que vous avez prise de me l'apporter vous-même. (*Elle regarde le timbre.*) De Munich!... Il y a huit ans que je n'ai plus de correspondance dans ce pays. (*Elle décachète la lettre , et paraît craindre de l'ouvrir.*) (*A part.*) D'où vient que le cœur me bat avec tant de force?... Le saisissement que j'éprouve serait-il le présage de quelque malheur?... C'est pure faiblesse : lisons. (*Elle cherche la signature.*) Eugénie d'Holbak !... mon ancienne amie !... que peut-elle m'écrire ? (*Elle parcourt la lettre rapidement en donnant des signes d'effroi ,*

et en interrompant sa lecture par ces exclamations :) O ciel ! dois-je en croire mes yeux ?

BROWN , qui l'a observée.

Qu'avez - vous , Madame , et que vous apprend cette lettre , pour vous affecter aussi vivement ?

ÉLISA , continuant sa lecture.

Oh !... non... c'est impossible. . . Plus de doute !... Malheureuse ! je suis perdue !

BROWN.

Vous m'effrayez , Madame.

ÉLISA.

Deux époux !... grands dieux !... quelle affreuse situation !

BROWN.

Deux époux !... Que voulez-vous dire ?

ÉLISA.

Oui... je fus mariée autrefois...

BROWN.

Mariée ! et vous en avez épousé un autre ! Vous me faites frémir !

ÉLISA.

Lisez , Monsieur , lisez.

BROWN.

Je ne sais si j'en dois...

ÉLISA.

Lisez , vous dis-je.

BROWN, lisant.

« Je m'empresse de vous informer, ma chère Élisabeth Werner, qu'Isidore Fritz, qui était renfermé depuis huit ans dans les prisons de cette ville, et que depuis ce tems nous avions cru mort, vient de s'évader. Ne croyez pas pouvoir révoquer en doute cette fâcheuse nouvelle ; elle n'est que trop certaine : je l'ai rencontré moi-même à une lieue de la ville. »

ÉLISABETH.

Grand Dieu ! n'ai-je point encore épuisé ta colère !

BROWN.

C'est donc là cet homme que vous paraissez redouter si fort ?

ÉLISABETH.

Ah ! je rougis de l'avouer : mais, dans la position cruelle où je me trouve, j'ai besoin des conseils d'un homme sage, éclairé ; et où puis-je en trouver de meilleurs que dans votre expérience et votre amitié pour moi ?... Oui, Monsieur, cet Isidore Fritz, ce misérable... l'auteur de tous mes maux, ... il est... faut-il que ce soit l'affreuse vérité ! il est mon époux.

BROWN.

Votre époux ! vous n'étiez donc pas certaine de sa mort quand vous avez contracté un second mariage ?

ÉLISABETH.

J'ai cru l'être, et tout autre l'aurait pensé

comme moi ; j'avais et je possède encore des preuves authentiques , irrécusables : une attestation des magistrats , un certificat des médecins , un extrait mortuaire revêtu de toutes les formalités ; en fallait-il davantage ?

BROWN.

Par quicés papiers vous ont-ils été adressés ?

ÉLISA.

Par un ami de ce monstre.

BROWN.

Avait-il quelque intérêt à vous tromper ?

ÉLISA.

Je m'y perds ; mais , quels qu'en soient l'auteur et les motifs , que je ne puis concevoir , je n'en suis pas moins la victime d'une ruse abominable. Me voilà placée entre deux époux , dont l'un ne mériterait que ma haine , si dès long-tems je n'avais conçu pour lui le plus profond mépris ; tandis que l'autre , aimant , sensible et généreux , a tant fait pour moi , qu'il n'est plus en mon pouvoir que de l'admirer ! O mon Dieu ! quand finiront tant de persécutions ?

BROWN.

Puisque vous daignez m'accorder votre confiance , Madame , veuillez n'y point mettre de bornes , en m'apprenant...

ÉLISA.

Vous allez tout savoir. Il y a seize ans (j'en

point de repos pour l'enfant qui mérita la haine de son père.

BROWN.

Calmez-vous, Madame ; je ne vois dans ce qui vous est arrivé qu'une suite de l'inexpérience naturelle à votre âge , et non un vice du cœur. Mais poursuivez , je vous prie ; votre récit m'intéresse vivement.

ÉLISA.

Au bout de six années de ce funeste mariage , j'appris que mon père s'était fixé dans les environs de Bruxelles , et que réduit , par une banqueroute , à la pension modique qu'il recevait de l'empereur , il lui restait à peine de quoi subvenir aux premiers besoins. Fatiguée des mauvais traitemens que j'éprouvais , révoltée des odieuses propositions d'un homme pour qui tout sentiment d'honneur était devenu étranger , et tourmentée d'ailleurs du besoin d'être aimée de mon père , je partis secrètement de Munich , emmenant avec moi mon fils et quelques effets que je pus soustraire à l'avidité de Fritz : je vins à Bruxelles ; je me présentai chez mon père. Mais ce bon vieillard , aigri par la douleur et ses infirmités (il était devenu aveugle) , se montra plus inflexible que jamais ; il me chassa de sa présence , et me maudit de nouveau sans vouloir m'entendre. Résolue d'obtenir mon pardon , à quelque prix que ce fût ,

je changeai mon nom en celui de Clara, je m'établis dans le même lieu que mon père, et, par un travail opiniâtre, je parvins, en me privant des choses les plus nécessaires, à adoucir son sort, et à lui procurer quelque aisance : il n'a jamais connu la main qui lui adressait ces légers secours. (*Avec douleur.*) Il les eût rejetés avec dédain, s'il eût soupçonné qu'ils lui venaient de sa fille. Tous les jours je me rendais dans l'endroit qu'il avait choisi pour sa promenade; et là, contemplant avec effroi les traces que le chagrin avait imprimées sur ce front vénérable, je me reprochais ma conduite, et lui demandais intérieurement pardon de mes fautes : cette douleur avait pour moi des charmes; je voyais mon père, je le voyais sans en être vue, sans qu'il pût m'envier cette douce consolation. Lorsque, par hasard, j'avais pu toucher sa main ou son vêtement, c'est alors que mon cœur battait délicieusement ! ivre de joie, je me croyais pardonnée, et ce rapide instant de bonheur me faisait oublier mes peines.

BROWN.

Ah, Madame ! quand vous auriez eu des torts, cette conduite rare et généreuse les aurait tous effacés.

ÉLISA.

Lorsque la nouvelle de la mort de Fritz me fut parvenue, et que, n'ayant plus rien

à opposer à l'amour et aux instances du Comte, je me décidai à l'épouser, vous savez que , ne mettant point de bornes à sa générosité , il m'assura, par un acte particulier, la propriété de ce château et des terres qui en dépendent. Je résolus alors de fixer le sort de mon père, et lui fis proposer, sous le nom de la comtesse de Fersen, de prendre la régie de cette ferme. Il allégua son âge et ses infirmités : je levai tous les obstacles , et j'eus enfin le bonheur de posséder chez moi , de voir à chaque instant du jour, mais sans lui parler, celui dont j'avais mérité la colère, et pour qui j'aurais donné ma vie.

BROWN.

Comment ! ce bon Maurice....

ÉLISA.

N'est autre que Werner, mon père.

BROWN.

Et vous vous accusez, Madame! Qu'est-ce donc qu'une femme vertueuse, si vous êtes coupable !... Mais votre fils qu'est-il devenu ? serait-ce lui...

ÉLISA.

Mon fils....

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, JULES.

JULES, accourant et avec gaité.

MADAME! Madame! M. le Comte arrive!...
la voiture vient d'entrer dans la cour du
château.

ÉLISA, bas à Brown.

Mon époux!... ah! M. Brown!

(Elle tombe sur un siège, et cherche à dissimuler
son trouble.)

JULES.

Il a demandé tout de suite où était Ma-
dame, et il accourt vers ce lieu pour la sur-
prendre; mais j'ai pris les devans, afin d'être
le premier à lui annoncer cette bonne nou-
velle. A présent, je retourne bien vite auprès
de M. Bataille, parce que nous allons venir
en corps présenter nos hommages à M. le
Comte. M. Bataille nous a bien défendu d'en
parler; mais je suis si content, que je le dis
à tous ceux que je rencontre.

(Il sort en courant.)

BROWN.

Il suffit, Jules.

SCÈNE V.

ÉLISA, BROWN.

ÉLISA.

EDOUARD si tôt !.. Comment oser me présenter à lui ?...

BROWN.

La douleur vous égare, Madame ; M. le Comte ignore ce fatal secret.

ÉLISA.

Il sait tout, M. Brown ; il sait que Fritz fut mon mari, que j'en eus un fils : mais il me croyait veuve lorsqu'il m'épousa ; et s'il apprend que Fritz existe, que lui dirai-je alors ? comment me justifier à ses yeux ? il me soupçonnera d'avoir abusé de son amour et de sa confiance pour obtenir ses bienfaits. Me voir accusée de dissimulation, d'ingratitude, de bassesse ! Ah ! M. Brown ! voilà ce qui déchire mon cœur, et que je n'aurai jamais la force de supporter !

BROWN.

On vient, Madame ; dissimulez, je vous en conjure.

ÉLISA.

En aurai-je le courage ? Infortunée !... quel jour se prépare !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOUARD, LE
MAJOR.

ÉDOUARD.

BONJOUR, ma chère Clara.

(Il l'embrasse.)

ÉLISA, saluant le Major.

Soyez le bien venu, M. le Major.

LE MAJOR, embrassant Élisa.

Bonjour, ma nièce. Nous ne nous sommes point encore vus ; mais, d'après tout ce qu'Édouard m'a dit de votre caractère et de vos qualités, je pense n'avoir qu'à me féliciter de vous compter dans notre famille. Je ne vous parle point des avantages extérieurs dont vous êtes pourvue ; je vois que mon neveu ne m'avait point trompé en les louant avec transport : mais comme la beauté de l'âme est celle que je m'attache à rencontrer d'abord, trouvez bon que je ne vous dise rien de l'autre, que je crois plutôt nuisible qu'utile au bonheur des époux et de la société. Je sais bien que cette manière de voir a fait beaucoup d'ennemis parmi les jolies femmes ; mais en ma qualité de vieux militaire, moi, j'aime ce qui est rare ; c'est pour cela que je donne hautement la préférence aux bonnes.

ÉLISA.

Ah, Monsieur! il faudrait être entièrement dépourvue de sentimens et de délicatesse pour ne pas chérir le plus estimable, le plus généreux des hommes : aussi, quoi qu'il puisse arriver.... (*elle jette un coup-d'œil sur M. Brown*) je n'oublierai jamais ce qu'il a fait pour moi ; chaque instant de ma vie sera employé à lui en témoigner ma reconnaissance, et à tout faire pour son bonheur, du moins autant qu'il sera en mon pouvoir.

ÉDOUARD.

Cesse, mon amie, d'inutiles protestations ; ton cœur m'est connu ; et loin que tu me doives de la reconnaissance, c'est moi qui pense n'avoir encore acquitté qu'une partie de la dette que j'ai contractée envers toi, pour les heureux instans dont tu as embellis mes jours : livrons-nous donc entièrement au charme de nous revoir, et jouissons d'avance des plaisirs que nous promet une union dont rien ne saurait altérer la douceur, ni rompre l'harmonie.

ÉLISA, à part.

Plôt au Ciel !

ÉDOUARD.

Cette courte digression m'a fait négliger, M. Brown, de m'informer de votre santé.

BROWN.

M. le Comte me fait beaucoup d'honneur; je me porte toujours bien quand je revois les personnes que j'aime.

ÉDOUARD.

Mon oncle, vous voyez le chapelain de cette terre, honnête homme, et de plus...

LE MAJOR, l'interrompant.

Rien de plus, mon neveu; ce titre-là l'emporte sur tous les autres. (*Il tend la main à M. Brown.*) Nous ferons connaissance, M. Brown. (*On entend un refrain joyeux et comme une espèce de marche militaire.*) Qu'est-ce que j'entends?

ÉDOUARD.

C'est, je le parie, quelque surprise de mon vieux Bataille.

BROWN.

Vous l'avez deviné.

ÉDOUARD.

Encore un honnête homme, mon oncle.

LE MAJOR.

Diable! tu es bien heureux d'en réunir autant dans si peu de personnes, tandis que quelquefois on cherche bien long-tems avant d'en trouver un.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BATAILLE ET JULES,
à la tête des paysans et paysannes.

BATAILLE, aux paysans qu'il conduit sur deux lignes, et qui viennent entourer le Comte et le Major.

HALTE !... front !... (*Au comte.*) De même qu'Alexandre-le-Grand, après la bataille de Cannes ; et Romulus, après la prise de Carthage, reçurent les félicitations des Grecs et des Perses ; de même nous venons, mon Colonel...

ÉDOUARD.

Je te dispense du reste, mon vieux camarade ; ton action vaut mieux que tout ce que tu pourrais me dire.

JULES.

Recevez, M. le Comte, nos félicitations et nos bouquets : nous ne savons pas, comme M. Bataille, faire de beaux complimens ; nous n'avons d'autre science que celle du cœur : c'est elle qui nous apprend à vous chérir comme le meilleur des maîtres, le plus généreux des hommes, et nous n'oublierons jamais ses leçons.

ÉDOUARD, à Bataille.

J'en suis fâché pour ton érudition, mon

pauvre ami , mais ceci vaut beaucoup mieux que tes Grecs.

BATAILLE.

Chacun son goût , mon Colonel , et je suis bien sûr que M. le Major...

LE MAJOR.

Pense de même.

BATAILLE.

Ainsi , m'en voilà pour mes frais de mémoire et mes recherches.

ÉDOUARD.

Comment ?

BATAILLE.

Parbleu ! j'ai feuilleté pendant huit jours l'histoire romaine pour arranger cela.

ÉDOUARD.

Je parie que Jules n'a pas été aussi longtemps à trouver ce qu'il vient de dire.

JULES.

Quand c'est le cœur qui parle , on n'a pas besoin d'étude.

LE MAJOR.

Ce jeune homme est intéressant.

ÉDOUARD , bas au Major.

Il vous le paraîtrait encore davantage , si je pouvais vous dire...

LE MAJOR.

C'est sans doute le fils d'un de vos fermiers ; n'est-ce pas , ma nièce ?

ÉLISA , avec embarras.

Non... Monsieur... c'est...

BATAILLE.

C'est un jeune orphelin , que Madame...

LE MAJOR.

Ah ! oui... je vois ce que c'est... quelque enfant de l'amour... ou le fruit d'une union mal assortie.

ÉLISA , à part.

Mon trouble va me trahir !

LE MAJOR.

Car on dit qu'il n'est plus d'infortunés dans cette terre depuis que vous l'habitez.

ÉLISA.

N'est-ce point un devoir ?

LE MAJOR.

Que malheureusement on ne remplit point assez. Mais ce jeune homme me plaît : je veux faire quelque chose pour lui. Quel âge as-tu , mon ami ?

JULES.

Bientôt quinze ans.

LE MAJOR.

Bon âge , parbleu ! C'est aussi à quinze ans que je partis pour l'armée la première

fois. Écoute , Jules , la campagne s'ouvre dans six semaines ; si tu veux me suivre , je te fais entrer dans mon régiment.

JULES.

M. le Major a bien de la bonté.

ÉLISA.

Je ne crois pas qu'il ait de grandes dispositions.

LE MAJOR.

Qu'en savez-vous , ma nièce ? N'a-t-on pas vu souvent des hommes dont à peine on soupçonnait l'existence s'élancer dans la carrière des armes , s'y distinguer par des actions d'éclat , éclipser en un instant la gloire des plus anciens capitaines ?

BATAILLE.

Certainement on a vu cela , et si je n'avais pas vieilli si vite...

LE MAJOR.

Tout annonce que la guerre sera chaude : dès la première affaire , Jules peut être tué.

ÉLISA , avec effroi et sensibilité.

Tué !... Ah ! M. le Major , épargnez... cet enfant.

ÉDOUARD , bas au Major.

Ne parlez pas de cela devant ma femme ; elle a pour lui une tendresse vraiment particulière.

LE MAJOR.

C'est ce qu'il me paraît.

BATAILLE.

Pourquoi ne le serait-il pas tué ? c'est la chance que nous courons tous.

LE MAJOR.

S'il survit , au contraire , et qu'il se soit conduit avec bravoure , il peut compter sur son avancement.

BATAILLE.

Oui , sans doute ; c'est ainsi que nous avons fait notre chemin , M. le Major et moi. Nous nous sommes distingués il y a bientôt trente ans à l'affaire de Nissa et de Widen : c'est sur le champ de bataille que nous avons trouvé la récompense de nos services. La seule différence qu'il y ait entre nous , c'est que vous avez été fait major , et moi caporal ; mais c'était juste.

ÉLISA , à Édouard qui paraît absorbé dans de profondes réflexions.

Qu'as-tu , mon ami ? comme te voilà sombre et soucieux !

LE MAJOR.

En effet , j'ai vu depuis un instant son front s'obscurcir , ses regards se fixer vers la terre. Il ne faut pas vous en étonner , ma nièce ; cela lui arrive quelquefois. Tenez , je parie qu'il pense en ce moment à l'homme qui nous a arrêtés dans la forêt.

ÉLISA.

O Ciel ! vous avez été arrêtés !

ÉDOUARD.

A quoi bon , mon oncle , rappeler une chose qui peut donner de l'inquiétude ?

LE MAJOR.

Je t'assure que cela n'est pas fait pour m'en causer la moindre.

ÉLISA.

Que vous est-il arrivé ? Je veux absolument le savoir.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

ÉLISA.

Mon ami , je t'en prie. ... parle... Faut-il te dire plus ?... mon amitié l'exige.

ÉDOUARD.

Nous allions sortir de la forêt qui avoisine le parc , quand un homme , dont l'extérieur et la figure annonçaient le dénûment le plus absolu , s'élance du milieu des broussailles , et vient se placer au-devant de la voiture , en nous demandant d'une voix sombre s'il est encore loin du château du comte Édouard de Fersen.

ÉLISA , bas à Brown.

Ah ! M. Brown , si c'était...

ÉDOUARD.

C'est à lui que vous parlez, répondis-je.
— A lui ? Vous êtes le comte de Fersen ? —
Sans doute : que me voulez-vous ? — C'est
vous qui avez épousé, il y a huit ans, une
veuve nommée... — Que vous importe ? —
Vous le saurez. Adieu ; nous nous reverrons
bientôt.

ÉLISA, bas à Brown.

Je tremble !...

ÉDOUARD.

A ces mots, il nous quitte ; je le rappelle,
il fuit ; je descends de voiture, je le poursuis ;
il s'enfonce dans la forêt ; je suis près de l'at-
teindre...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ. (*)

(Il paraît à travers la grille, et observe ce qui se
passe dans le parc.)

ÉLISA, qui suit tous les mouvemens du Comte,
jette un coup-d'œil vers le fond, et aperçoit
Fritz.

O CIEL ! malheureuse ! (*Bas à Brown,*
tombant dans ses bras.) Il est là ! je l'ai vu !

(*) Il doit être mal vêtu, sans cependant être
déguenillé.

ÉDOUARD, voyant chanceler ÉLISA.

Clara ! grand Dieu !... du secours !

BATAILLE, aux paysans.

Allons, courez donc au château, vous autres... Vous restez là comme des imbéciles à regarder.

(Au cri d'Élisa Fritz a disparu.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté FRITZ.

ÉLISA, vivement.

Je n'ai besoin de rien.

BATAILLE, aux paysans.

Demeurez.

ÉLISA.

Pardon, mon ami ; mais ce récit m'a fait une impression que je ne puis te rendre.

LE MAJOR.

Cette sensibilité... ;

ÉLISA.

Est bien naturelle, quand il s'agit d'un époux...

ÉDOUARD.

Je t'en remercie : mais, comme tu le vois, nous n'avons pas couru le moindre danger.

BATAILLE.

Mon Colonel, où est-il ce coquin-là ? c'est

à moi qu'il aura affaire. (*Aux paysans.*)
Enfans, voulez-vous acquérir de la gloire ?
suivez-moi ; allons battre la forêt , et rame-
nons , mort ou vif , l'insolent qui a osé me-
nacer les jours d'un si bon maître.

ÉLISA.

Eh ! non, laissez-le plutôt s'éloigner ; de ce
lieu c'est tout ce que je désire.

BATAILLE.

Cependant , Madame...

ÉDOUARD.

Obéis.

BATAILLE.

J'obéis. (*On sonne à la petite porte du
parc.*) Ah ! voici le vieux père Maurice, qui
vient sans doute faire sa visite à M. le Comte.

ÉLISA, bas à Brown.

Mon père !

BROWN.

Prenez courage.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, WERNER, conduit par Gertrude.

ÉDOUARD.

APPROCHEZ, bon Maurice ; j'ai beaucoup de
plaisir à vous voir ; mais pourquoi , infirme

comme vous l'êtes , avez-vous quitté votre ferme pour venir me trouver ?

GERTRUDE.

C'est ce que j'avais dit à notre maître : il ne m'a seulement pas écoutée.

WERNER.

M. le Comte est bien bon ; mais n'ayant pas encore eu le bonheur de le posséder dans cette terre depuis six ans que madame la Comtesse m'en a établi le fermier , il était , ce me semble , de mon devoir d'être un des premiers à lui présenter mon hommage.

ÉDOUARD , à Bataille.

Approche un siège. (*A Werner.*) Asseyez-vous , brave homme.

WERNER.

Permettez , M. le Comte...

ÉDOUARD..

Non , je l'exige.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ISIDORE, FRITZ,
WALTER.

(Pendant que tout le monde est groupé autour de Maurice , Fritz et Walter entrent furtivement par la petite porte , et se glissent dans le parc.)

ÉLISA , bas à Brown.

Je tremble qu'il ne s'introduise dans le château !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS , excepté FRITZ et WALTER.

ÉLISA , bas à Jules.

JULES , va fermer la petite porte du parc.

JULES.

Oui , Madame.

(Il va fermer la porte.)

ÉDOUARD.

Dites-moi , bon Maurice , comment vous trouvez-vous ici ? êtes-vous content de votre sort ?

WERNER.

Ah , M. le Comte ! est-il possible de désirer rien dans le monde , quand on a le bonheur de vivre auprès d'une femme aussi respectable que la vôtre ? Tout ce qui l'entoure n'est-il pas heureux et content ? Est-il dans cette terre une épouse , un fils , une mère , un ami , qui ne doive à ses soins généreux ou à ses bienfaits la conservation des objets de sa tendresse ? Est-il un malheureux dont elle n'ait essuyé les pleurs ou soulagé la misère ? Ah ! si la femme riche de ses attraits , et parée des dons de la nature , est le plus beau présent de la Divinité , la femme sensible et vertueuse est un Dieu sur la terre.

ÉDOUARD.

Que je suis fier d'être ton époux , ma chère Clara !

WERNER.

Pardon , madame la Comtesse , j'ignorais que vous fussiez là ; mais c'est un motif de plus pour que je raconte à Monsieur tout ce que vous avez fait pour moi.

ÉLISA , à part.

Et quelle autre à ma place n'en eût fait autant !

WERNER.

Quand la douleur et le chagrin ont tari la source de ses larmes , et que , privé depuis quinze ans des objets de son affection , il ne désire plus que la mort , qu'il est heureux celui qui , comme moi , trouve dans une personne étrangère des soins empressés , qu'il aurait à peine eu droit d'attendre d'une fille ou d'une épouse !

ÉLISA , à part.

Une étrangère !...

WERNER.

Après avoir quitté Namur , il y a un an , lorsque vous partîtes pour l'armée , Madame revint ici : une fièvre brûlante consumait alors le peu de forces que m'ont laissées mes malheurs , en m'entraînant rapidement vers la tombe , seul terme de mes souffrances. Cette femme , ou plutôt cet ange , non cou-

tente d'appeler sur moi tous les secours de l'art, vient elle-même à sa ferme, s'y établit, et déclare qu'on ne l'en verra pas sortir tant que mes jours seront en danger. Sa tendre sollicitude prévoit tout, s'étend sur tout; elle ne souffre pas qu'un autre m'approche: c'est elle qui veille à tous mes besoins, c'est de sa main bienfaisante que je reçois tout ce qui peut ranimer mes forces, ou rétablir ma santé; il semble que le moindre service rendu par un autre soit un vol fait à sa bienfaisance.

ÉDOUARD, avec ivresse, à Élixa.

Femme adorable! est-il rien qui puisse payer le bonheur de t'appartenir!

WARNER.

Lorsque la maladie, ayant atteint son dernière période, mit réellement mes jours en danger, c'est là qu'elle fit éclater une sensibilité vraiment admirable! Pendant cinq jours que dura mon délire, aucune nourriture, aucun repos ne vint rafraîchir son sang: sans cesse attachée au chevet de mon lit, les yeux baignés de larmes, rien au monde ne put l'arracher à ce douloureux spectacle. Bon vieillard! disait-elle en mouillant de ses pleurs ma main qu'elle tenait dans les siennes: mon père, vivez pour le bonheur de tous ceux qui vous entourent. Cette voix touchante qui me rappelle une personne dont l'âme est bien différente, cette voix pénétra jusqu'à mon cœur; elle fit plus

ACTE I, SCÈNE XI. 143

que les secours de l'art ; elle me rappela à la vie , et me rendit une existence qui ne sera désormais consacrée qu'à chérir ma bienfaitrice , et à lui témoigner ma reconnaissance. Souffrez , Madame , que je les presse sur mes lèvres , ces mains généreuses...

ÉLISA , retirant ses mains , et voulant parler , mais se retenant aussitôt. A part.

Être réduite à n'oser parler devant son père !

WERNER.

Femme admirable ! ma bienfaitrice , ne m'enviez pas ce court instant de bonheur.

(Il prend ses mains et les baise.)

ÉLIZA , à part , avec une expression douloureuse.

Ce n'est pas sa fille qu'il embrasse , c'est la Comtesse !

BATAILLE.

Je vous demande bien pardon , mais il me semble que ce n'est pas par des larmes qu'on devrait célébrer le retour de M. le Comte.

LE MAJOR.

Je suis assez de son avis.

BATAILLE.

Au lieu de vous attendrir ainsi , vous devriez plutôt faire le tour du parc , des jardins , afin de voir les embellissemens qui ont eu lieu depuis que vous n'êtes venus ici.

ÉDOUARD.

Cela te ferait donc grand plaisir , mon vieux camarade ?

BATAILLE.

Oui , M. le Comte. (*Bas à Jules.*) Tout est-il disposé pour la surprise que nous avons préparée ?

JULES.

Oui , oui.

BATAILLE.

Et puis c'est aujourd'hui la foire du lieu , et nous avons beaucoup de choses à vous faire voir.

JULES, *bas à Bataille.*

Taisez-vous donc , M. Bataille ; si vous allez tout dire , il n'y aura plus de surprise.

BATAILLE.

Je crois que vous avez raison.

ÉDOUARD.

Bon Maurice , restez au château ; nous reviendrons dans un moment.

WEBNER.

Je ne puis demeurer plus long-temps , M. le Comte ; ma présence est indispensable à la ferme.

GERTRUDE, *bas à Jules.*

Nous avons aussi nos raisons.

JULES.

Vrai ?

GERTRUDE.

Vous verrez.

WERNER,

Mais je vous prie de me faire l'honneur de vous y arrêter à votre retour, j'aurais un plaisir inexprimable à vous y posséder quelques instans.

ÉDOUARD.

Je vous le promets.

GERTRUDE, à Jules.

Oh ! que je suis contente !

BATAILLE, venant entre Jules et Gertrude.

De quoi s'agit-il, voyons ? je veux savoir cela.

GERTRUDE.

Vous ne le saurez pas.

BATAILLE.

Petite espiègle !

ÉDOUARD, à Élisabeth.

Es-tu des nôtres, ma bonne amie ?

ÉLISABETH.

Non. Permettez-moi de retourner pour un instant au château ; j'irai bientôt vous rejoindre à la ferme.

ÉDOUARD.

Soit. M. Brown te tiendra compagnie. Allons, Bataille, ouvre la marche.

BATAILLE.

J'y suis, mon Colonel.

WERNER, saluant et cherchant Gertrude.
Gertrude, où es-tu ?

GERTRUDE.

Me voilà, notre maître.

WERNER.

Donne-moi le bras.

BATAILLE.

Êtes-vous prêts ?

ÉDOUARD.

Oui ; partons.

(Bataille est à la tête ; ensuite viennent le Com-
le Major, Werner et Gertrude au milieu des pays-
tous sortent du parc pour se rendre à la ferme
on les voit passer derrière la grille. Élixa et Bro-
rentrent au château.)

JULES, à la porte du parc.

Adieu, bon Maurice ; nous vous reverrons
bientôt. Adieu, mademoiselle Gertrude.

GERTRUDE.

Adieu, M. Jules.

(Jules ferme la porte, et se dispose à retourner
château.)

SCÈNE XIII.

FRITZ, WALTER, JULES.

(Fritz sort du parc , vient derrière Jules , et l'arrête par l'habit : Walter passe de l'autre côté , de manière à mettre Jules entre deux. Cette scène doit être jouée très-mystérieusement.)

FRITZ.

Mon ami !

JULES.

Vous m'avez fait peur.

FRITZ.

Ne craignez rien ; nous ne voulons pas vous faire de mal.

JULES.

Que demandez-vous , Messieurs ? comment êtes-vous entrés ici , et qu'y a-t-il pour votre service ?

FRITZ.

Vous allez le savoir.

JULES.

Dépêchez-vous , s'il vous plaît , car on m'attend là-bas.

FRITZ.

Portez ce billet à la Comtesse , et dites-lui que vous le tenez d'un pauvre paysan qui en attend la réponse.

JULES.

J'y vais. (*A part.*) Je ne saisi ces gens-là ont de bonnes intentions, mais, en tout cas, ils ont bien mauvaise mine.

(Il va pour sortir.)

FRITZ.

Un moment. (*Walter l'arrête.*) (*A part.*) Plus je le considère...

JULES.

Hâtez-vous, je suis pressé.

FRITZ.

Peu m'importe. Quel est votre nom ?

JULES, à part.

Comme il est curieux, donc ! (*Haut.*) Je ne crois pas que cela soit bien intéressant à savoir.

FRITZ.

Apparemment nous ne pensons pas de même, puisque je vous le demande.

JULES.

Vous vous moquez de moi, je le vois bien. Au revoir, Messieurs ; je vais faire votre commission.

FRITZ, l'arrêtant avec rudesse et d'une voix forte.
Demeure.

JULES.

Comme vous me parlez ! Savez-vous que personne ici ne me traite de cette manière ?

FRITZ.

J'ai le droit de te parler ainsi : écoute , et réponds sans observation.

WALTER.

Oui , réponds sans observation.

FRITZ.

Ton nom ?

JULES, tremblant , et sans oser lever les yeux.

Jules.

FRITZ.

Ton âge ?

JULES.

Bientôt quinze ans.

FRITZ.

Tes parens ?

JULES.

Je n'en ai plus.

FRITZ , à part.

Plus !... Ignorerait-il... (*Haut.*) Depuis quand es-tu dans ce château ?

JULES.

J'y suis venu avec madame la Comtesse.

FRITZ.

Et où étais-tu auparavant ?

JULES.

Toujours avec elle.

FRITZ.

Tu n'es donc pas de ce pays ?

JULES.

Non , je suis né en Bavière.

FRITZ , à part.

Plus de doute ; c'est lui. (*Haut.*) Qui t'a élevé ?

JULES.

Madame la Comtesse. Après la mort de mes parens , qui me furent enlevés de bonne heure , elle eut la bonté de me prendre avec elle , et de se charger de mon éducation.

FRITZ , souriant dédaigneusement.

La bonté !... Et M. le Comte t'honore-t-il aussi de ses bontés ?

JULES.

Il me traite avec affection. Mais ne pourrai-je , sans vous offenser , Monsieur , savoir à mon tour quel intérêt vous porte à me faire toutes ces questions ?

FRITZ.

Quel intérêt ?... Le tien.

JULES.

Le mien !

FRITZ.

Oui. Cette femme , dont tu exaltes si fort la bienfaisance , les vertus , te paraîtrait-elle également digne d'éloges , si , ayant un fils , dont elle n'a point à rougir , bien loin de lui faire partager l'aisance dont elle jouit , l'état brillant où le sort l'a placée , elle lui fesait

un mystère de sa naissance , et ne l'appelait jamais de ce doux nom de fils , si cher au cœur d'une mère ?

JULES.

Elle est incapable d'une pareille action.

FRITZ.

J'en ai la preuve : ce fils dont je parle...

JULES.

Hé bien ?

FRITZ.

Il est ici... devant moi.

JULES.

Devant vous !

FRITZ.

C'est toi.

JULES.

Vous m'abusez.

FRITZ.

Oui , la Comtesse est ta mère ; je le sais mieux que personne... Elle doit trembler qu'on ne le découvre , ce secret important ! il y va de son bonheur , de son repos , qu'il demeure ignoré ; t'en voilà maître maintenant ; tu peux en faire usage.

JULES.

Pour l'affliger... moi!... ah ! je serais un ingrat. Mais, encore une fois , qui donc êtes-vous ?

FRITZ.

Je suis... Va porter ce billet à la Comtesse et n'oublie pas que c'est en secret qu'il faut le lui remettre.

JULES.

Encore un mot.

FRITZ.

Obéis.

JULES.

La Comtesse ma mère!... il se pourrait!... Ah! si je désire que ce ne soit point une erreur, c'est pour avoir le droit de l'aimer encore davantage.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

FRITZ, WALTER.

WALTER.

Ah ça, veux-tu me dire, mon cher Fritz, ce que tout cela signifie, et où aboutira la course que tu me fais faire? Tu me rencontres hier à Bruxelles, tu me proposes de t'accompagner dans une expédition qui doit nous rapporter beaucoup d'argent, et tu refuses de m'instruire de l'objet de notre voyage avant que nous soyons arrivés : j'accepte, c'est tout simple; notre ancienne amitié, la récompense que tu me fais envisager, tout me dé-

termine. Mais enfin nous voilà déjà à deux lieues plus loin qu'Anvers, et je voudrais savoir si nous arriverons bientôt à notre destination.

F R I T Z.

Nous y sommes.

W A L T E R.

Chez qui sommes-nous donc ici ?

F R I T Z.

Chez moi.

W A L T E R.

Bon ! si nous étions sur la grande route !

(Fritz fait un mouvement par lequel il témoigne à Walter son mécontentement de ce qu'il semble l'assimiler à lui.)

F R I T Z.

Je t'ai dit vrai : oë parc est à moi, ce superbe château que tu vois à l'extrémité de cette longue avenue, la ferme, les terres qui en dépendent, tout cela est à moi ; j'en puis disposer demain, aujourd'hui peut-être.

W A L T E R.

Je t'en fais mon compliment ; mais j'avoue qu'à te voir on te prendrait plutôt pour un échappé de prison que pour le propriétaire de cette demeure.

F R I T Z.

On peut être l'un et l'autre, et j'en suis la preuve. Il y a mieux, et ceci va te paraître

154 LA FEMME A DEUX MARIS.

encore plus étonnant : la comtesse qui habite ces vastes appartemens...

WALTER.

Est aussi ta femme, peut-être ?

FRITZ.

C'est toi qui l'as dit.

WALTER.

Allons, tu badines.

FRITZ.

Veux-tu que je le jure sur l'honneur ?

WALTER.

Garde-t-en bien, ce serait une raison de plus pour ne pas te croire.

FRITZ.

Oui, Walter, elle est ma femme ; c'est cette même Élixa que j'enlevai à Munich.

WALTER.

Et que tu rendis si malheureuse.

FRITZ.

Que diable, mon ami, elle n'avait plus rien à m'offrir.

WALTER.

Mais comment se trouve-t-elle ici mariée à un autre, et à un comte surtout.

FRITZ.

Je l'aurais mariée à un prince, si j'avais pu.

WALTER.

Comment ?

FRITZ.

C'est un mariage de ma façon ; il y a huit ans que je suis mort.

WALTER.

Mort !

FRITZ.

Oui... tu ne comprends pas ?

WALTER.

J'y suis... Ah ! coquin, j'avoue que je ne te croyais pas de cette force-là.

FRITZ.

J'ai fait des progrès depuis que nous ne nous sommes vus.

WALTER.

Et tu crois qu'elle va se rendre à ton invitation ?

FRITZ.

Elle se gardera bien d'y manquer ; elle me connaît.

WALTER.

En effet, j'aperçois une femme.

FRITZ.

C'est elle-même ; j'en étais sûr. Demeure à l'écart, afin d'entendre notre conversation, et sois à moi au moindre mot, au premier signe.

WALTER.

Il suffit.

(Il rentre dans le parc.)

SCÈNE XV.

ÉLISA, FRITZ.

ÉLISA.

AUPRÈS de la petite porte du parc, m'a dit Jules. Que vois-je !

(Elle recule d'effroi en voyant Fritz.)

FRITZ, ironiquement.

Il paraît que ma vue vous cause un grand plaisir.

ÉLISA.

C'est vous ! grand Dieu !

FRITZ.

A merveille, jouez la surprise, l'étonnement, le désespoir même ; c'est tout simple, d'après votre conduite.

ÉLISA.

Qu'entends-je !

FRITZ.

Mais rien ne pourra vous justifier à mes yeux du crime dont vous vous êtes rendue volontairement coupable.

ÉLISA.

Moi, coupable d'un crime ! eh quel est-il ?

FRITZ.

Vous êtes la femme d'un autre , et vous le demandez !

ÉLISA.

D'après toutes les preuves que j'avais de votre mort , n'étais-je pas la maîtresse de disposer de moi ?

FRITZ.

Les preuves de ma mort !... qui vous les a données ?

ÉLISA.

Votre ami ; j'ai sa lettre.

FRITZ.

Supposition.

ÉLISA.

L'attestation des magistrats.

FRITZ.

Mensonge.

ÉLISA.

Le certificat des médecins.

FRITZ.

Fausseté.

ÉLISA.

L'extrait mortuaire.

FRITZ.

Simulé comme le reste. Le moyen est ingénieux - i'en conviens - mais ce n'est pas

ÉLISA.

Que voulez-vous dire ?

FRITZ.

Qu'instruite sans doute de l'affaire malheureuse pour laquelle j'étais détenu, et vous flattant de l'espoir que je ne pourrais échapper à la mort, vous avez imaginé cette fable et fabriqué ces papiers, pour vous livrer avec sécurité à votre nouvelle passion, et contracter de nouveaux liens.

ÉLISA.

Oh ! quelle horreur !

FRITZ.

Et les tribunaux vont retentir de mes justes plaintes.

ÉLISA, effrayée, éperdue.

Monsieur !...

FRITZ.

J'y dévoilerai vos trames perfides, votre conduite criminelle.

ÉLISA.

Vous m'effrayez !

FRITZ.

Cet indigne mariage sera rompu.

ÉLISA.

Écoutez-moi.

FRITZ.

Abandonnée de tout le monde...

ÉLISA , tremblante , égarée.

Malheureuse !

FRITZ.

Méprisée par cet illustre époux qui vous adore...

ÉLISA.

Parlez plus bas , je vous en conjure.

FRITZ , élevant toujours plus la voix.

Convaincue de faux...

ÉLISA.

Vous me perdez !

FRITZ.

Et , comme telle , condamnée à une peine infamante...

ÉLISA.

Au nom du Ciel , parlez plus bas.

FRITZ.

C'est auprès de l'époux que vous avez délaissé que vous viendrez chercher un abri contre la vengeance des lois.

ÉLISA.

Monsieur , je n'en saurais douter , ce n'est ni l'amour ni votre gloire qui vous ramènent près de moi : si c'est , comme j'ai droit de le penser en vous voyant , l'intérêt ou le besoin qui vous ont contraint à cette démarche , je ne chercherai point à pénétrer quel est l'auteur de cette horrible machination ; renfer-

mez également dans votre sein ce fatal secret...
Consentez à vous éloigner.

FRITZ.

Vous m'êtes trop chère, pour que je veuille
jamais vous céder à un autre.

ÉLISA, avec un sourire amer.

Cette terre m'appartient ; je puis disposer
des revenus qui sont considérables : je pour-
voirai à tous vos besoins ; je les préviendrai
même, et vous assurerai une existence heu-
reuse ; comptez sur mes soins, sur ma parole :
mais en attendant que je puisse vous faire
parvenir d'autres secours, prenez cet or, ces
bijoux...

FRITZ.

Si j'avais pu hésiter un instant à vous croire
coupable, cette dernière action ne me laisse-
rait pas le moindre doute.

ÉLISA.

Encore une fois, prenez cet or et consentez
à vous éloigner.

FRITZ.

Qu'est-ce que cela auprès de ce que j'ai
droit d'exiger ?

ÉLISA.

Homme cruel !... vous vous faites un jeu
de ma douleur !... Au nom du Ciel, faut-il
que je m'abaisse encore davantage ? je vous
le demande à genoux... sortez... nous nous

reverrons dans un autre lieu... Fritz... je vous en conjure !

(Elle se jette à genoux.)

FRITZ , la repoussant.

Laissez-moi.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS , M. BROWN, WALTER.

BROWN , dans le fond.

La Comtesse!... ô Ciel , on la maltraite !...
Au secours !... accourez !...

WALTER , accourant sur Brown , et le menaçant
avec un pistolet.

Silence ou la mort !

ÉLISA , se relevant vivement , et courant à Brown.

Chut !... Mon ami , vous allez me perdre.

BROWN.

Quel est ce malheureux ?

ÉLISA.

Ne le devinez-vous pas ?

BROWN , à Fritz.

C'est toi , misérable , qui as empoisonné
les jours de cette femme vertueuse ?

FRITZ.

Qui es-tu , pour me parler ainsi ?... son

162 LA FEMME A DEUX MARIS. AC. I, SC. XVI.
complice, sans doute... Prends garde que je
ne t'enveloppe dans ma vengeance.

BROWN.

Scélérat !

ÉLISA.

Par grâce, consentez à sortir, tandis que
vous le pouvez... dans un instant peut-être
il sera trop tard.

FRITZ, lançant un regard furieux sur Élisabeth et
Brown, et avec une expression terrible.

Oui, je sors... mais avant une heure vous
me reverrez plus terrible, plus implacable
que jamais. Adieu.

WALTER.

Fuyons.

ÉLISA.

O mon Dieu !

(Elle tombe dans les bras de M. Brown, qui la
soutient, tandis que Fritz et Walter sortent par la
petite porte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme ; les trois premiers plans sont occupés par une grange , de laquelle on communique dans les chambres , dont on voit les portes à droite et à gauche. Tout le fond du théâtre représente une cour fermée par une palissade , au milieu de laquelle est une porte ; on voit dans cette cour des arbres , un puits , d'autres petits bâtimens dépendans de la ferme. En un mot , l'ensemble doit offrir un tableau pittoresque. Au-delà de la palissade , on aperçoit la campagne.

SCÈNE I.

BATAILLE , GERTRUDE.

BATAILLE , s'essuyant le front avec un mouchoir ,
et en attitude comme s'il finissait de danser.

GRAND merci , mademoiselle Gertrude ;
voilà une excellente leçon , et j'espère faire
honneur à ma jolie maîtresse.

GERTRUDE.

Je suis contente de vous.

BATAILLE.

Vous êtes bien bonne. Mais vous , mademoiselle Gertrude... ah !... vous vous en tirez

joliment, il faut en convenir ; vous faites tout cela avec une vivacité , une grâce admirable.

GERTRUDE.

Trouvez-vous ?

BATAILLE.

Foi de Bataille.

GERTRUDE.

Rentrons maintenant. M. Maurice pourrait avoir besoin de moi.

BATAILLE.

Bon ! il est occupé avec M. le Comte : il lui détaille tout ce qu'il a fait pour l'amélioration de cette ferme , et certes ils ne sont pas près d'en finir !

GERTRUDE.

C'est égal ; je veux m'assurer par moi-même...

BATAILLE.

Encore un moment, mademoiselle Gertrude, j'ai quelque chose à vous dire de très-intéressant.

GERTRUDE.

A moi ?

BATAILLE.

A vous. Un aveu que j'ai retardé jusqu'aujourd'hui , mais que vos charmes et la circonstance ne me permettent plus de différer davantage.

GERTRUDE.

Je vous écoute.

BATAILLE, à part.

C'est singulier ! une pièce de siège, fût-elle de quarante-huit, ne m'a jamais fait reculer, et je tremble aujourd'hui devant une pièce de campagne ! (*Relevant sa moustache et son chapeau.*) Allons, Bataille, mon ami, rappelez votre gloire, vos antiques exploits, et présentez-vous d'une manière honorable.

GERTRUDE.

J'attends que vous me parliez.

BATAILLE, avec un embarras plaisant.

Mademoiselle Gertrude, vous êtes jeune...

GERTRUDE.

J'ai vingt ans.

BATAILLE.

Jolie...

GERTRUDE.

Ça vous plaît à dire.

BATAILLE.

Je le pense. Vos charmans yeux noirs ont un langage très-expressif...

GERTRUDE.

L'auriez-vous compris ?

BATAILLE.

Oui, Mademoiselle.

GERTRUDE.

Y trouveriez-vous malice ?

BATAILLE.

Non, je n'y ai vu que plaisir.

GERTRUDE.

Quand je vous vois, M. Bataille.

BATAILLE.

Mais, sans doute, d'autres leur ont répondu.

GERTRUDE.

Je ne m'en suis point aperçue.

BATAILLE.

Vrai ?

GERTRUDE.

Vrai.

BATAILLE, à part.

Cette assurance m'enhardit. (*Haut.*) Vous m'enchantez.

GERTRUDE.

Il faut peu de chose pour cela.

BATAILLE, à part.

Allons au fait. (*Haut.*) Si quarante ans de service, des cheveux blancs, un honnête homme et une jambe de bois peuvent vous convenir, je suis à vous.

GERTRUDE.

Pourquoi faire ?

BATAILLE.

Tout ce que vous voudrez. Songez bien à ce que je vous propose.

GERTRUDE.

J'y songe.

BATAILLE.

Des cheveux blancs...

GERTRUDE.

C'est dommage.

BATAILLE.

Un honnête homme...

GERTRUDE.

C'est beaucoup.

BATAILLE.

Quarante ans de service...

GERTRUDE.

C'est trop.

BATAILLE.

Une jambe de bois...

GERTRUDE.

C'est bien peu.

BATAILLE.

Cent livres par an en qualité de concierge...

GERTRUDE.

C'est quelque chose.

BATAILLE.

Et ma retraite.

GERTRUDE.

Je ne suis pas d'âge à la prendre.

BATAILLE.

Hé bien, Mademoiselle ?

GERTRUDE.

Il n'y a pas à balancer.

BATAILLE.

Vous acceptez ?... Oh ! vous êtes charmante !

GERTRUDE.

Non , je refuse.

BATAILLE.

Vous me refusez ?

GERTRUDE.

Oui , pour mon mari.

BATAILLE.

N'y pensons plus : je ne suis donc propre à rien ?

GERTRUDE.

Qu'à faire un ami.

BATAILLE, ôtant son chapeau, et d'un air roide,

Dans ce cas, Mademoiselle, l'honneur de vous embrasser ; cela ne se refuse pas à l'ami.

GERTRUDE.

Tout l'honneur sera pour moi, Monsieur.

BATAILLE.

Mais j'aurai le plaisir.

(Il l'embrasse bien fort, puis s'éloigne, et remet son chapeau toujours avec la même roideur.)

JULES, au-dehors.

Mademoiselle Gertrude ?

GERTRUDE.

Entendez-vous, M. Bataille ? on m'appelle.

BATAILLE.

C'est fini ?

GERTRUDE.

C'est fini.

BATAILLE.

Dernier mot ?

GERTRUDE.

Dernier mot.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JULES, entrant par la porte de droite qui donne dans la grange.

JULES.

MADemoiselle Gertrude ? ... Ah ! vous voilà ! ... M. Maurice vous demande.

GERTRUDE.

J'y cours.

JULES.

Il veut visiter toute la maison avec M. le Comte.

GERTRUDE, à Bataille. \

Je vais être grondée, et c'est vous qui serez la cause.

BATAILLE.

J'aimerais mieux l'être moi-même, à moi-même : voulez-vous que je vous accompagne ? je dirai que c'est moi qui ai tort.

GERTRUDE.

Non, laissez-moi ; je suis fâchée.

(Elle sort par la même porte que Jules est entré)

BATAILLE.

Ah !... mauvaise pièce !... nous nous accommoderons... elle est charmante, vérité !... sa vue me ragaillardit !... auprès d'elle il me semble que je n'ai pas vingt ans mais malheureusement, l'erreur n'est pas de longue durée, et je ne tarde point à m'apercevoir que j'en ai bientôt soixante.

JULES.

Je crois apercevoir madame la Comtesse et M. Brown.

BATAILLE.

Dans ce cas, il est temps de disposer tout notre monde.

JULES.

Oui, nous n'avons pas un instant à perdre.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉLISA, M. BROWN.

ÉLISA, à M. Brown.

Le voilà !

BATAILLE, passant devant la Comtesse pour sortir,
par la porte du fond.

J'ai l'honneur de saluer très-humblement
madame la Comtesse.

ÉLISA, à Jules.

Jules ?

JULES.

Madame ?

ÉLISA.

Demeure, j'ai à te parler.

JULES.

Allez toujours, M. Bataille ; je vous rejoins
dans un moment.

BATAILLE.

Bon ! bon !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA, à M. Brown.

VEILLEZ à ce que nous ne soyons point

172 LA FEMME A DEUX MARIS.

surpris, et laissez-nous. (*M. Brown sort.*)
(*A Jules.*) Approche, Jules. (*A part.*)
Sachons s'il est instruit.

JULES, à part.

Que va-t-elle me dire ? je tremble !

ÉLISA, avec émotion.

Qui peut causer le trouble où je te vois,
mon ami ? d'où vient que tu m'abordes avec
cet air timide, embarrassé ?... Lève les yeux
sur moi ; tu sais que j'ai toujours du plaisir à
te voir.

JULES, avec tendresse et timidité.

Est-il bien vrai, Madame ?

ÉLISA.

Aurais-tu quelque raison d'en douter ?

JULES.

Je ne dis... pas... cela.

ÉLISA.

T'aurait-on appris...

JULES, s'oubliant.

Une nouvelle bien heureuse !

ÉLISA, à part.

Il sait tout ! (*Haut.*) Cependant elle
t'afflige ?

JULES.

Parce que je ne puis croire à cet excès de
bonheur.

ÉLISA, à part.

Pauvre enfant ! (*Haut.*) Ne peux-tu m'apprendre à ton tour...

JULES.

Je craindrais de fâcher ma., Madame.

ÉLISA.

Quelle idée as-tu de ta.... bienfaitrice, si tu crois qu'elle puisse ne pas se réjouir de ce qui fait ton bonheur ?

JULES.

Pardonnez...

ÉLISA.

Hé bien ?

JULES, avec timidité et sans regarder Élisa.

On m'a assuré que ma mère, que je croyais morte depuis long-tems, existe encore.

ÉLISA.

Et sans doute on te l'a dépeint sous les couleurs les plus odieuses ?

JULES.

Comme je suis persuadé qu'une mère ne peut, sans de fortes raisons, se résoudre à ne pas reconnaître son fils, je n'ai garde d'accuser la mienne ; je respecte les motifs qui l'ont fait agir.

ÉLISA, à part.

Quelle délicatesse !

JULES.

Ou plutôt je pense qu'on a voulu m'abuser

ÉLISA.

Pourquoi ?

JULES, vivement.

Comment ! Madame ; vous croyez qu'on ne m'en a point imposé ?

ÉLISA.

Serais-tu bien aise qu'on t'eût dit vrai ?

JULES.

Ah ! Madame ! si j'avais une mère , que je pusse la voir , me trouver près d'elle , là... comme je suis auprès de Madame... je me jetterais à ses pieds.

(Il se met à genoux.)

ÉLISA , t.oublée.

Que fais-tu ?

JULES.

Je lui dirais : Ma mère , tournez les yeux sur votre fils ; voyez comme les siens sont remplis de tendresse et d'amour !... Jusqu'à présent , vous l'avez privé de vos caresses , vous l'avez méconnu : quels que soient les motifs qui vous ont fait le repousser de votre sein , ils ne peuvent lui être imputés ; personne au monde ne vous chérit , ne vous respecte plus que lui : ne le punissez pas plus long-tems d'une faute qu'il n'a point commise ; rendez-lui votre cœur , c'est le seul bien qui

lui appartienne , et qu'il soit jaloux de posséder.

ÉLISA , très-émue.

Jules !...

JULES.

A ces mots , ma mère s'attendrait , elle me tendrait les bras ;... je m'y précipiterais...

ÉLISA , emportée par l'amour maternel.

Viens dans les miens !

JULES , l'embrassant.

Ma mère !... il est donc vrai ?

ÉLISA.

Oui , Jules , tu es mon fils. J'aurais voulu te le cacher toujours , ce fatal secret qui va troubler ton repos ; mais la tendresse maternelle l'emporte , et tu vas tout savoir. Si c'est une imprudence , toutes les mères l'excuseront.

JULES.

Gardez-les , vos secrets ; je ne veux rien savoir ; j'ai retrouvé ma mère , elle me presse sur son cœur , et je suis heureux.

ÉLISA.

Non , Jules , je ne veux pas que tu puisses m'accuser ; il faut que tu connaisses les motifs qui m'ont décidée à te faire un mystère de ta naissance : sans cela , je te paraîtrais coupable , et je ne veux point avoir à rougir aux yeux de mon fils. Cet homme qui t'a

parlé ce matin dans le parc , ce malheureux couvert de la livrée de l'indigence...

JULES.

Hé bien ?

ÉLISA.

C'est à lui que tu dois le jour.

JULES.

A lui !

ÉLISA.

Tu ne concevras jamais ce qu'il m'en a coûté pour te dissimuler ma tendresse ! Rappele-toi maintenant ces regards où se peignait mon ame tout entière , ces mots entre-coupés , ces tendres caresses , ces conversations touchantes où , sous le voile de la bienfaisance et de l'amitié , je m'informais des moindres choses , j'entrais avec toi dans des détails indifférens pour toute autre qu'une mère. Cent fois , gémissant de l'insupportable contrainte que je m'étais imposée , j'ai été sur le point de me trahir ; mais une voix intérieure me disait : Tu veux détruire cette illusion précieuse qui fait sa félicité ; il ignore quel sont ses parens , mais il croit les avoir perdus : il n'a point à rougir d'eux ; il te croit comme sa bienfaitrice , comme celle à qui il doit tout. Qui t'assurera , au contraire , qu'il ne maudira pas les liens qui l'attachent à toi , qu'il ne te reprochera point de lui avoir enlevé l'existence , quand il saura qu'il la doit

à un être vil et méprisable , à un malheureux
couvert d'opprobre et de crimes ?

JULES.

Il se pourrait !

ÉLISA.

Oui, ton père est un monstre !... Si tu
savais... mais non ;... tu n'en as déjà que
trop appris ! tu n'as que trop à rougir de lui
appartenir ! oublions-le, s'il se peut...

JULES.

Pour ne plus songer qu'à ma mère.

ÉLISA.

On vient, séparons-nous.

JULES, avec beaucoup de tendresse.

Avant de nous quitter, je voudrais...

ÉLISA.

Je t'entends. (*Ils s'embrassent.*) Voilà la
première fois, depuis bien long-tems, que je
puis me livrer sans réserve à tout ce que tu
m'inspires ! Ah ! qu'une mère est à plaindre
de ne pouvoir témoigner sa tendresse à son
fils !

JULES.

Adieu, ma mère.

ÉLISA.

Adieu... mon fils.

(Il lui baise la main, et sort par la porte de la palis-
sade. Éлиза le conduit jusqu'au fond.)

SCÈNE V.

ÉLIZA, WERNER, conduit par GERTRUDE.

(Tous deux entrent par la droite.),

WERNER.

Où me conduis-tu , Gertrude ?

GERTRUDE.

Dans la grange.

WERNER.

Et que veux-tu que j'y fasse ?

GERTRUDE.

Vous le saurez tout à l'heure. Asseyez-vous là... et permettez-moi de vous quitter un moment. (*Bas à Werner.*) Vous savez que c'est aujourd'hui la foire... pendant que M. le Comte visite les dépendances de la ferme , M. Jules , M. Bataille et moi , nous disposons tout pour la surprise que nous voulons lui ménager.

WERNER.

J'y suis !... j'y suis !... Bien , mes enfans !... Témoignez votre attachement à M. le Comte ; vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir.

GERTRUDE.

Votre servante , madame la Comtesse.

WERNER.

Que dis-tu ? madame la Comtesse est là ?

(Il se lève.)

GERTRUDE.

Oui , notre maître.

ÉLIZA , le retenant , à part.

Je suis trop émue pour oser lui parler.

WERNER , prenant la main d'Éliza.

Est-ce vous , Madame ?

GERTRUDE.

Oui , c'est Madame. (*Bas.*) Je peux vous quitter à présent , n'est-ce pas ?

WERNER.

Oui , oui ; va-t-en.

GERTRUDE.

Madame voudra-t-elle avoir la bonté de ne pas quitter notre maître avant que je ne sois de retour ?

WERNER.

Pourquoi donc , Gertrude , demander à Madame...

GERTRUDE.

Oh ! Madame témoigne que cela lui fait plaisir... elle me fait signe qu'elle y consent... Pas vrai , Madame , que vous y consentez ! Oui , oui , Madame y consent. Ne vous impatientez pas , je reviendrai bientôt.

(Elle fait la révérence , et sort.)

SCÈNE VI.

ÉLISA, WERNER.

WERNER, tenant toujours la main d'Élisa.

COMMENT! Madame; vous ne craignez pas de rester auprès du pauvre Maurice? vous daignez vous occuper d'un vieillard infirme, à qui personne que vous ne s'intéresse dans le monde? (*Élisa lui serre la main, et lève les yeux au ciel.*) Ah! vous méritez bien d'être heureuse! Celui qui honore la vieillesse attire toujours sur lui l'estime des hommes et la bénédiction du Ciel. (*Élisa soupire.*) Vous soupirez, Madame : auriez-vous quelque chagrin?... Vous ne répondez pas... Pourquoi faut-il que, privé du bonheur de vous voir, je le sois encore du plaisir d'entendre le doux son de votre voix!

ÉLISA, à part.

Hélas!

WERNER.

Le gardez-vous avec tous ceux qui vous entourent, ce cruel silence.... ou bien avez-vous quelques raisons que je ne puis connaître pour en user seulement avec moi?

ÉLISA

Non... Maurice.

WERNER, comme frappé de ce son de voix.

Comme ces accens me frappent! ils n'ont

jamais résonné à mon oreille sans retentir en même tems jusqu'au fond de mon cœur.

ÉLISA.

C'est une illusion.

WERNER.

Encore ! comme ils me pénètrent !

ÉLISA.

C'est parce que je sais qu'ils vous rappellent un souvenir douloureux, que je crains de vous les faire entendre.

WERNER.

Ils me rappellent ; il est vrai, une personne aussi coupable que vous êtes bonne et vertueuse, une fille que j'adorais, et qui n'a pas craint d'empoisonner le reste de mes jours, en épousant, sans mon aveu, un misérable plongé dans la débauche, couvert d'opprobre.

ÉLISA.

Peut-être n'est-elle pas aussi coupable que vous le croyez... Si l'on vous avait trompé ?

WERNER.

Trompé ! non, Madaine.

ÉLISA.

Lui avez-vous permis de se justifier ?

WERNER.

Il n'est rien qui puisse justifier un enfant d'avoir méconnu l'autorité paternelle !

ÉLISA.

Ainsi, vous avez refusé de l'entendre ?

WERNER.

L'entendre ! jamais. Depuis quinze ans , je l'ai frappée de ma malédiction , et peut-être éprouve-t-elle aujourd'hui , loin du vieux père dont elle a détruit la félicité, le châtiment terrible que le Ciel réserve aux enfans ingrats !

ÉLISA.

N'a-t-elle pas tenté de vous fléchir ?

WERNER.

Jel'ai repoussée sans vouloir l'entendre : elle a rompu tous les liens qui l'attachaient à moi.

ÉLISA.

Malheureuse !

WERNER.

Eh quoi ! vous la plaignez ! votre cœur sensible et généreux s'attendrit à l'idée des chagrins cruels qu'elle éprouve ! Ah ! croyez-moi , elle est indigne de l'intérêt que vous daignez prendre à son sort.

ÉLISA

Indigne !... Pourquoi ? n'est-elle pas assez malheureuse d'avoir encouru la haine de son père ? Mais , vous-même , pouvez-vous vous défendre de sentir encore pour elle...

WERNER.

Non, je ne le puis, et c'est ce qui redouble ma douleur : faut-il vous avouer ma faiblesse?..

malgré ses torts, que jamais je ne pardonnerai, je sens qu'elle m'est toujours chère.

ÉLISA.

Est-il possible !

WERNER

Lorsque j'entends cette voix touchante, qui a tant de rapport avec la sienne, je m'abandonne à une douce illusion : je crois posséder près de moi cette fille qui devait être la consolation, l'appui de ma vieillesse ; cette fille que je chérissais, que j'aime encore...

ÉLISA.

Vous l'aimez, dites-vous ?

WERNER.

Eh ! Madame ! la nature peut-elle perdre ses droits ! Quelque coupable que soit un enfant, il n'est rien qui puisse fermer entièrement le cœur d'un père.

ÉLISA.

Vous l'aimez encore ?

WERNER.

Oui ; mais elle ne le saura jamais.

ÉLISA.

Cependant si, tremblante, éplorée, elle se présentait à vous.

WERNER.

Je la repousserais.

ÉLISA.

Si, embrassant vos genoux et les arrosant de ses larmes, elle vous disait avec cette voix que vous trouvez si touchante

WERNER.

Ce serait la sienne alors, et au lieu de m'émouvoir, elle me rendrait toute ma fureur.

ÉLISA.

Si elle vous disait : Mon père, j'ai dû vous paraître coupable, il est vrai ; mais ma faute fut involontaire : victime d'une affreuse séduction, d'une ruse abominable, je fus entraînée dans un piège, et je n'eus bientôt plus à choisir que la mort, ou l'hymen du séducteur !

WERNER.

Il fallait mourir.

ÉLISA.

Je devais vivre pour soulager mon père !

WERNER.

Vous avez empoisonné sa vie.

ÉLISA.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert loin de vous, chargée de votre haine, privée de vos caresses ! si vous saviez par combien de larmes, par quel douloureux repentir fut expiée cette erreur d'un moment !

WERNER.

Et moi, n'ai-je donc pas souffert aussi ?...

Le déshonneur dont mon nom fut couvert ,
et qui me contraignit à en prendre un autre :
les infirmités qui m'accablent, le chagrin qui
abrège mes jours, la misère où je suis réduit :
tout cela n'est-il pas son ouvrage ?

ÉLISA.

Je ne vous dirai point par combien de sa-
crifices, par quels pénibles efforts je suis par-
venue à adoucir votre existence.

WERNER.

Quel langage !

ÉLISA.

C'était un devoir bien doux à remplir ! mais
il n'est point de fautes qu'un long repentir
n'efface : mon père, pardonnez à votre fille. ;

WERNER.

Vous oubliez...

ÉLISA.

Vous disiez à l'instant que le cœur d'un père
ne pouvait être toujours fermé à la clémence...

WERNER.

Quelle chaleur !...

ÉLISA.

Ne résistez point à ce que le vôtre vous dicte
pour moi.

WERNER.

Comme vous la défendez !

ÉLISA.

C'est moi que je défends.

WERNER.

Vous !

ÉLISA.

Moi-même.

WERNER, se levant.

Qui donc êtes-vous ?

ÉLISA.

Je suis...

WERNER, élevant ses mains comme pour la maudire.

Eh bien !... vous êtes ?...

ÉLISA, le regardant avec effroi. A part.

Oh ! Ciel ! quelle attitude menaçante !... il est prêt à me maudire encore !... Imprudente ! qu'allais-je faire ! (*Haut, d'une voix tremblante.*) Je suis la Comtesse : emportée par l'intérêt que je ressens pour cette infortunée, je m'étais mise un moment à sa place, et je me fusse estimée heureuse d'obtenir un pardon qu'elle sollicite depuis longtemps ; mais je vois avec douleur qu'il n'est plus pour elle de retour dans ce cœur trop ulcéré.

WERNER.

Pardon, Madame, je m'étais oublié moi-même. Ah ! je ne m'étonne point que cette coupable fille trouve en vous un zélé défenseur ; vous avez l'âme si noble, si généreuse !... Si elle eût seulement possédé la moindre des

vertus qui vous distinguent, elle eût fait le bonheur de ma vie.

ÉLISA, à part.

Fatale prévention! tout espoir de pardon est donc perdu pour moi!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BATAILLE, JULES,
GERTRUDE, PAYSANS, PAYSANNES.

BATAILLE, entrant par le fond, suivi de tous les gens de la fête.

ALLONS, vite en place !... M. le Comte sera ici dans un moment. (*On place dans le fond des tréteaux, sur lesquels s'établissent des escamoteurs, des marionnettes, des bateleurs, etc. ; sur le côté, des tables où s'asseyent des buveurs ; au milieu, des danses ; en avant, des musiciens sur des tonneaux ; enfin, à l'arrivée du Comte, le théâtre doit présenter un tableau varié et grotesque, dans le goût des grandes fêtes flamandes de Tennes.*) M. le Comte peut venir à présent, c'est bien.... Le voici, allons, en mouvement.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOUARD, LE MAJOR, M. BROWN.

(Tout s'anime à l'entrée du Comte , qui paraît jouir beaucoup de cette surprise: il rejoint Elisa, et tous deux vont s'asseoir, avec le Major et M. Brown, auprès de M. Werner, à qui ils témoignent leur satisfaction. Un groupe de jeunes filles vient s'établir sur la gauche, et joue à la main chaude. Bataille est partout; il ordonne, il dispose, il se mêle à tous les groupes; il devient bientôt l'objet des plaisanteries des jeunes filles dirigées par Gertrude; elles le forcent à danser avec elles, et il figure d'une manière grotesque vis-à-vis de Gertrude. La gaieté brille dans tous les yeux, elle est au plus haut point, lorsqu'on entend frapper à la porte de la palissade qui était fermée: Jules se détache et va ouvrir.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ISIDORE FRITZ.

JULES.

Que demandez-vous ?

M. BROWN, bas à Elisa.

C'est ce misérable.

ÉLISA.

Que vient-il faire ? je suis perdue !

FRITZ.

M. le Comte est-il ici ?

ÉDOUARD.

Que me voulez-vous ?

ÉLISA, à Édouard.

Faites congédier tout le monde.

(Édouard fait un signe à M. Brown.)

M. BROWN.

J'y vais.

JULES.

Le voilà.

LE MAJOR, à Édouard.

C'est l'homme de ce matin.

BATAILLE.

Qui ? celui qui vous a arrêtés dans la forêt ?
qu'est-ce qu'il veut, ce coquin-là ? C'est donc
toi...

FRITZ.

Doucement.

BATAILLE.

Est-ce que tu croirais me faire peur, par
hasard?... oh ! ne t'y trompe pas, j'en ai vu,
et beaucoup, de plus méchants que toi. Allons,
réponds : pour quelle raison as-tu arrêté ce
matin la voiture de ces Messieurs ?

FRITZ.

Je ne dois compte à personne de mes actions.

BATAILLE.

Diable ! c'est ce que nous verrons. (*A part.*)
J'ai l'idée d'avoir vu cette figure-là quelque
part.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, excepté M. BROWN.
LES PAYSANS et les PAYSANNES.

ÉLISA, à part.

Je respire à peine.

FRITZ.

Pardonnez-moi, M. le Comte, si je viens ici
interrompre vos plaisirs et troubler votre joie.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce à dire ?

ÉLISA, à part.

Infortunée !

FRITZ.

Sans les circonstances malheureuses qui
m'ont privé depuis huit ans de tout commerce
avec la société, je vous aurais fait parvenir
plus tôt mes réclamations.

ÉLISA, à part.

Le monstre !

ÉDOUARD.

Au fait, que désirez-vous ?

FRITZ.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose vous le
porter, ce coup qui va vous paraître terrible.

ÉDOUARD.

Achevez.

FRITZ.

Je viens ici vous redemander...

ÉDOUARD.

Quoi ?

ÉLISA, à part.

Comme il se plaît à me percer le cœur !

FRITZ.

Mon fils.

ÉDOUARD.

Votre fils !

BATAILLE.

Vous avez un fils ici, vous !... Allons donc, vous plaisantez.

FRITZ, montrant Jules.

Le voilà.

LE MAJOR.

Comment ! ce jeune homme...

FRITZ.

Est mon fils ; et si vous en doutez, Madame pourra vous l'attester plus positivement.

ÉLISA, à part.

C'en est fait, le coup est parti.

LE MAJOR.

Madame !

ÉLISA.

Mon père, Édouard, écoutez-moi !... Ce que cet homme vient de vous dire est en effet le résultat de la scélératesse la plus profonde, la mieux combinée : mais...

ÉDOUARD.

Jamais ce calcul odieux ne souilla ta pensée.

ÉLISA.

Je puis être accablée par l'infortune, la calomnie peut verser sur moi tous ses poisons ; mais le Ciel est témoin que mon âme est demeurée pure.

ÉDOUARD.

Lois de toi toute justification, tu n'en auras jamais besoin près d'Édouard.

FRITZ, à Élis.

Il n'est cependant pas douteux que les papiers sur lesquels vous vous êtes appuyée pour contracter un mariage illégitime sont faux ; si ce n'est pas vous qui en êtes l'auteur, qui peut-il être ?

ÉDOUARD.

Toi !

FRITZ.

Moi ? quel intérêt aurait pu me porter à cette supposition ?

ÉDOUARD.

Un crimé de plus.

FRITZ.

Savez-vous, Monsieur, qu'avant d'accuser un homme d'un délit aussi grave, il faut avoir des preuves.

ÉDOUARD.

J'en ai une irrécusable.

FRITZ.

Quelle est-elle ?

ÉDOUARD.

Ta pâleur.

FRITZ.

Je vous jure....

ÉDOUARD.

Point de sermens : les hommes vertueux n'en ont pas besoin, et les méchans'en abusent.

FRITZ.

Monsieur !...

ÉDOUARD.

Si tu es innocent, lève les yeux sur cette femme respectable dont tu as fait le malheur, ose la fixer sans émotion... mais, non, tu détournes la vue ; tu te rends justice, tu crains de la souiller par un de tes regards.

FRITZ.

Il ne s'agit point ici de la prévention plus ou moins favorable que vous inspire une personne ou l'autre ; il est constant que Madame est mon épouse ; que le second

mariage qu'elle a contracté sur des preuves supposées de ma mort est nul ; qu'elle retombe en ma puissance , et que tout ce qui lui appartient est à moi , sans qu'elle puisse en disposer que de mon consentement.

WERNER.

Fallait-il que ce nouvel affront fût ajouté à tous ceux que j'ai déjà reçus !

FRITZ.

D'après cela , vous trouverez bon , j'espère , que je prenne dès aujourd'hui possession de mes nouvelles propriétés , sans bruit , sans scandale.

ÉDOUARD.

Tes propriétés , scélérat ! jamais tu n'en jouiras.

FRITZ.

Si vous m'opposez la moindre résistance , je me retire , et les lois me feront justice .

ÉDOUARD.

Et tu ne crains pas...

FRITZ.

Quoi ? n'ai-je pas pour moi mon innocence , mon bon droit ? vos mauvais traitemens , peut-être ?... Vous vous en garderez bien , vous savez qu'ils nuiraient à votre cause.

WERNER.

Et je resterais ici pour être le témoin de ces honteux débats ! pour voir celle qui fut



ACTE II. SCÈNE XI. 197

ma fille... condamnée ! flétrie !... et moi-même !... oh ! fuyons, fuyons cette maison où l'on ne respire que crime et que vengeance !

FRITZ.

Demeurez, bon vieillard, je vous le permets.

WERNER.

Tu me le permets ! il me manquait encore ce dernier outrage ! Vil séducteur ! oses-tu bien m'adresser la parole ! à moi... que tu as couvert d'opprobre, dont tu as déshonoré la fille !... à moi... Oh ! le seul son de ta voix m'inspire une horreur que je ne puis exprimer : juge s'il me serait possible d'habiter sous le même toit, et de respirer l'air que ton souffle empoisonne !... Mais le triomphe des méchants n'est pas éternel, et j'apprendrai, avant peu peut-être, que le Ciel, toujours juste en ses décrets, aura frappé ta tête coupable, et que tu auras subi le supplice réservé à tes pareils... Viens, Gertrude !... conduis-moi.

GERTRUDE.

Où voulez-vous aller ?

WERNER.

N'importe... où tu voudras, ... pourvu que ce soit dans un lieu où je puisse reposer tranquillement ma tête, et rendre le dernier soupir.

ÉLISA.

Mon père, écoutez votre fille au désespoir !

WERNER.

Ne m'approchez pas !

ÉDOUARD.

Bon Werner, demeurez près de moi.

WERNER.

Laissez-moi fuir.

ÉLISA.

Je vous suivrai partout.

WERNER, se retournant, d'un ton solennel.

Demeurez, je vous l'ordonne.

(Ancantie par la majesté du vieillard, Éliisa est à genoux ; Jules est auprès d'elle. Werner, conduit par Gertrude, sort par la droite.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, excepté WERNER ET
GERTRUDE.

ÉDOUARD, à Éliisa.

CALME ta douleur : son âge ne lui permet pas de s'éloigner beaucoup ; nous le rejoindrons, et nous parviendrons à le fléchir : songeons, avant tout, à éloigner ce misérable.

FRITZ.

Vous voulez me contraindre , je le vois , à employer contre vous les moyens juridiques ; je les emploierai : mais le Ciel sait combien cette violence répugne à mon cœur.

ÉDOUARD.

Va... délivre-nous de ton odieuse présence !

FRITZ.

Eh bien ! je sors , et j'emmène avec moi un accusateur terrible , cet enfant que vous avez méconnu , dédaigné , avili. Viens, Jules, cours dans les bras de ton père.

JULES se précipite dans les bras d'Édouard.

M'y voilà.

FRITZ.

Ingrat ! tu méconnaiss ton père !

JULES.

Je n'en connais pas d'autre que celui qui a pris soin de mon enfance.

ÉDOUARD.

Oui , Jules , tu es mon fils ! (*A Fritz.*) Tu comptais sans doute beaucoup sur cette accusation ; tu croyais que , surpris de cette découverte , j'allais accabler Éliisa de reproches , l'accuser de dissimulation. Cette ruse a manqué son effet : elle m'avait tout déclaré avant notre mariage ; je voulais reconnaître , adopter son fils : c'est elle qui s'y est opposée , dans la crainte qu'en s'avouant sa mère, nous

ne fussions obligés de lui apprendre le nom et les crimes du monstre dont il avait tant à rougir. Maintenant qu'il est instruit, je me déclare hautement son appui, son défenseur, son second père.

FRITZ.

Je ferai valoir mes droits.

ÉDOUARD.

Tu as ceux de la nature ; nous aurons ceux du cœur.

FRITZ.

Songez bien que toutes les preuves sont pour moi, et qu'une fois l'action intentée, cette femme si vertueuse, cette épouse si tendre, et que vous chérissez, sera couverte en un instant du mépris public... Songez enfin que c'est vous qui m'y forcez.

ÉDOUARD.

Encore une fois, sors de ma présence, ou je ne répons plus de mon indignation !

FRITZ.

Oui, je sors, et vous ne tarderez point à entendre parler de moi.

SCÈNE XIII.

LE PRÉCÉDENS, LE MAJOR, BATAILLE.

BATAILLE.

Un moment, s'il vous plaît.

FRITZ.

Que me voulez-vous ?

BATAILLE.

Je ne vous veux rien ; c'est Monsieur qui a deux mots à vous dire.

(Il montre le Major.)

FRITZ.

Je n'ai pas le tems.

BATAILLE.

Pardonnez-moi.

LE MAJOR, tenant d'une main un portefeuille, et de l'autre un papier qu'il lit avec attention.
A part.

C'est là. (*Haut.*) Vous vous nommez Isidore Fritz ?

FRITZ.

Vous le savez bien.

LE MAJOR.

Me connaissez-vous ?

FRITZ.

Non, et n'ai point envie de vous connaître.

LE MAJOR.

Nous nous connaissons cependant.

FRITZ.

Cela peut bien être ; mais peu m'importe.

(Il veut sortir.)

BATAILLE, se mettant au-devant lui.

Non pas, s'il vout plaît.

LE MAJOR.

Vous avez servi dans les troupes de l'empereur il y a dix-huit ans ?

FRITZ.

Après ! que voulez-vous en conclure ?

LE MAJOR.

Que vous avez déserté votre régiment, que vous avez été condamné à mort par le conseil de guerre, et qu'en qualité de major de ce même régiment, je vais faire mettre aujourd'hui même votre jugement à exécution.

ÉDOUARD, ÉLISA, JULES.

Dieu !

FRITZ.

Fâcheux hasard !

BATAILLE.

Eh bien ! vous ne comptiez pas là-dessus, hein ? Cela dérange vos projets... c'est dommage, car ils étaient beaux.

FRITZ.

Vous croyez être débarrassés de moi ; mais

il faut m'avoir en votre puissance , et vous n'y parviendrez pas facilement.

BATAILLE.

Avancez , mes amis.

(Édouard , le Major et Bataille veulent se jeter sur lui : il tire deux pistolets de son sein , et menace Édouard et le Major. Elisa et Jules jettent un cri.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , PAYSANS ET DOMESTIQUES.

(Au cri de Bataille , les paysans paraissent dans le fond ; la porte de la palissade est ouverte ; ils se jettent sur Fritz par derrière , le saisissent par les bras , lui arrachent ses pistolets. qu'ils dirigent contre lui. Tableau.)

FRTZ.

O RAGE !

LE MAJOR.

Qu'on le conduise au château , et qu'il soit gardé à vue.

BATAILLE.

J'étais sûr que la victoire nous resterait ; on est toujours vainqueur , quand on combat pour une bonne cause.

(On emmène Fritz ; Bataille se met à la tête des paysans : Édouard , Jules et le Major soutiennent Elisa qui paraît agitée par les sentimens les plus douloureux.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin agréable; on voit des fleurs, des arbustes de toute espèce, jets d'eau, des bosquets, et particulièrement un gros arbre isolé sur la droite; au troisième plan, à gauche, une statue devant laquelle est un banc de pierre.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, seul.

OUI, c'est le seul parti que je doive prendre; c'est celui que me prescrit la délicatesse, l'honneur, et il sera suivi. Je l'avoue; l'idée de cette séparation cruelle me déchire le cœur! elle me réduit au désespoir! Mais la réputation d'Élisa en dépend: je n'ai point à balancer. Ce n'est point par de vaines protestations, par de frivoles sermens, qu'on prouve son attachement à l'objet aimé; c'est par des sacrifices réels, faits aux dépens de sa tranquillité, de sa vie même, et j'y suis résolu. Ah! tu as tant fait pour moi jusqu'à présent, femme adorable! que je dois saisir avec empressement l'occasion de te prouver que mon cœur était digne du tien! La voici!... En la voyant je sens l'amour s'élever avec force

contre ce projet ; mais , pour me rendre l'effort moins pénible , n'oublions pas qu'il s'agit du repos , du bonheur de celle que j'aime.

SCÈNE II.

ÉLISA , ÉDOUARD.

ÉLISA , avec timidité.

MONSIEUR le Comte m'a fait demander une entrevue...

ÉDOUARD.

Ne suis-je donc plus Édouard pour toi ?

ÉLISA.

Je m'empresse de me rendre à ses ordres.

ÉDOUARD.

Des ordres !... Ah ! dis ma prière.

ÉLISA.

Après tout ce qui s'est passé , puis-je encore me flatter ?...

ÉDOUARD.

Dé m'être plus chère que jamais.

ÉLISA.

Le crime dont on m'accuse...

ÉDOUARD.

Est affreux ! mais tu es incapable de l'avoir

conçu : tant de perfidie n'entra jamais dans ton ame.

ÉLISA.

Cependant tout semble déposer contre moi , les apparences me condamnent : ces fatals papiers , que je pouvais en effet avoir quelque intérêt à supposer , comment prouverai-je qu'ils m'ont été envoyés par le scélérat qui m'accuse aujourd'hui ? car il est seul capable d'avoir ourdi cette horrible trame. Mes larmes , mes sermens ne pourront rien pour ma justification ; un arrêt injuste , barbare , mais que tout semblera légitimer , va me livrer pour jamais au malheur ! La triste Élisa , vouée de nouveau à l'opprobre , en butte à la calomnie , va se voir haïe , méprisée , abandonnée de tout le monde.

ÉDOUARD.

Oublies-tu donc qu'il te reste Édouard ? Que t'importe l'opinion du public , presque toujours injuste ou partial ? Crois-moi , l'estime de quelques gens de bien est mille fois préférable aux éloges mensongers , aux acclamations outrées de cette multitude inconsistante et légère , qui s'occupe peu des qualités , et passe sous silence les bonnes actions , pour s'étendre avec complaisance sur les défauts qu'elle vous prête , ou les torts qu'elle vous attribue ; qui ne vous flatte quelquefois que pour vous faire servir un peu plus tard d'aliment à sa malignité. Un

ami , un véritable ami , voilà ce qu'on doit désirer , et tu vas savoir si je suis le tien. Le sacrifice 'que je te fais est au-dessus de mes forces ; mais je ne m'en plaindrai pas , si ton cœur en sent tout le prix , et s'il me mérite de ta part un peu de reconnaissance.

ÉLISA.

Lorsque ma vie entière ne saurait acquitter ce que je vous dois , pouvez-vous me parler encore de nouveaux bienfaits ?

ÉDOUARD.

Il faut nous séparer , Élixa.

ÉLISA.

Je ne le sens que trop ! Je n'ignore pas que les convenances et les lois exigent entre nous une séparation éternelle : 'mais puis-je me flatter au moins qu'après l'avoir accompli , ce sacrifice affreux , vous conserverez encore un peu d'estime pour Élixa , qu'elle ne vous sera point odieuse , que vous ne la mépriserez point ?

ÉDOUARD.

Moi te mépriser !... la douleur t'égare.... Élixa de sang-froid n'eût point fait cet outrage à son ami. Écoute-moi avec calme , et tu m'accuseras ensuite , si tu penses en avoir le droit. Tu n'as vu dans ce misérable qu'un faussaire , t'accusant devant les tribunaux , te redemandant son fils , et faisant valoir ses droits pour avoir celui de te tourmenter... Tu

208 LA FEMME A DEUX MARIS.

n'as pas songé que ce même homme, arrêté en vertu d'un jugement qui le condamne à mort, peut subir demain la peine qu'il n'a que trop méritée, et qu'alors il te laisse en mourant, pour tout héritage, ainsi qu'à son fils, un nom déshonoré, une mémoire odieuse et flétrie !.... Voilà ce que dans les premiers instans tu n'as point aperçu, mais que mon active amitié, ma tendre sollicitude, ne m'ont pas permis de me dissimuler ; c'est ce malheur, le plus grand de tous ceux qui te menacent, qui m'a suggéré le moyen que je te propose comme étant nécessaire, indispensable, le seul enfin qui puisse assurer ton repos et ton honneur.

ÉLISA.

Ingrate ! et j'ai pu l'accuser !

ÉDOUARD.

Muni d'une somme assez forte, et d'une lettre de recommandation pour le capitaine d'un navire qui doit mettre à la voile sous peu de jours, Fritz s'éloigne de ces lieux secrètement, et par mes soins ; car mon oncle, scrupuleux observateur de ses devoirs, craindrait de se permettre la moindre infraction aux lois ou à la discipline militaire, en participant à son évasion : trop heureux d'échapper au supplice qui le menace, il va, sous un autre nom, et dans d'autres climats, tenter la fortune.... Mais du moins il te met, par son éloignement, à l'abri de toute accu-



ACTE III, SCÈNE II.

209

sation , il te délivre pour jamais de sa présence et de ses persécutions. Quant à moi , forcé d'obéir à un austère devoir , en me séparant de toi tant que ce misérable existera , je ne mets entre nous que l'intervalle rigoureusement prescrit par les convenances ; je m'établis assez près de toi pour que nous puissions nous communiquer nos pensées presque aussi rapidement que si nous n'étions point séparés. Ton fils devient le mien , je l'adopte , il m'accompagne , il est près de moi l'image vivante de mon Élisabeth. Je ne pars point sans t'avoir réconciliée avec ton père , sans avoir obtenu ce pardon que tu as tant de fois mérité : par ce moyen , nous possédons tous deux un aîni sûr , un confident sensible , qui partage nos peines et en adoucit l'amertume. Les revenus de cette terre sont suffisans pour toi , mais je les double , afin que tu ne puisses apercevoir de diminution dans tes plaisirs , ni les malheureux dans tes bienfaits. Quoique séparés , nos cœurs ne cessent pas de s'entendre , ils volent au-devant l'un de l'autre ; je prévien tes moindres désirs , et tu combles les miens en me conservant ton estime et un peu d'amour. Si le Ciel , satisfait de ce rigoureux sacrifice , permet qu'un jour la mort de ton ennemi nous réunisse , je reviens dans tes bras pour y jouir d'un bonheur pur et inaltérable. Eh bien ! mon amie , voilà mon projet ; penses-

tu qu'il doive me mériter de ta part le moindre reproche?... suis-je encore coupable à tes yeux ? (*Élisa , pénétrée d'admiration , cherche pendant un moment à lui exprimer sa reconnaissance ; mais trop émue pour parler , elle se précipite dans ses bras. Cette scène muette demande à être bien sentie de part et d'autre.*) Tu m'approuves donc ?

ÉLISA.

Je n'ai que mes larmes pour te répondre ; elles te disent , mieux que je ne pourrais le faire , combien ces nobles sentimens , cette conduite généreuse , me pénètrent d'admiration et de respect. Pourquoi le sort ne t'a-t-il pas donné une épouse digne de tant de rares qualités ?

ÉDOUARD.

Pouvait-il faire plus que de me donner
Élisa !

(Ils s'embrassent encore ,)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS , JULES.

ÉLISA.

Viens , Jules , viens , mon fils ; embrasse les genoux de cet homme respectable , et n'oublie jamais que chaque instant de ta vie doit être employé à lui témoigner ton amour.

JULES.

Eh ! comment pourrai-je ajouter encore à ce que mon cœur ressent pour M. le Comte ! j'éprouve depuis long-tems pour lui les sentimens tendres et respectueux qu'un fils reconnaissant doit au meilleur des pères.

ÉDOUARD.

Oh ! oui , le meilleur des pères !... Nomme-moi toujours ainsi ; c'est le seul titre que je veuille avoir et mériter près de toi. (*Il l'embrasse.*) Mais le respectable Werner... où est-il ?... sait-on de quel côté il a porté ses pas ?

JULES.

Conformément à vos intentions, Gertrude , après leur sortie de la ferme , lui a fait faire beaucoup de chemin dans la campagne ; après plusieurs détours , ce bon vieillard , accablé de fatigues , a demandé à se reposer. Gertrude l'a fait entrer dans le parc , en lui disant qu'ils se trouvaient alors près d'une ferme située à deux lieues d'ici , et habitée par l'honnête Waudeck , que M. Werner ne connaît point. Il a consenti que l'on allât lui demander un asile pour cette nuit , car il est plus que jamais décidé à abandonner pour toujours la ferme et le château ; alors Gertrude l'a quitté pour venir vous prévenir de son arrivée et recevoir vos nouveaux ordres.

ÉDOUARD.

Je te remercie , mon ami , de l'empressement que tu as mis à m'apprendre cette intéressante nouvelle. Je te rends grâce , ô Ciel ! d'avoir jusqu'ici secondé mes projets ! prête-moi ton secours pour achever ce que j'ai si heureusement commencé ! Elisa , va trouver mon oncle ; informe-le de ce qui s'est passé , et prie-le d'avance de ne point se refuser à ce que j'attends de lui et que je vais lui demander.

ÉLISA.

Quel est ton dessein ?

ÉDOUARD.

De te réconcilier avec ton père.

ÉLISA.

Peux-tu te flatter de vaincre sa prévention ?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

ÉLISA.

Par quel moyen ?

ÉDOUARD.

En le trompant. Il doit être permis d'abuser un infortuné , quand c'est pour son bonheur et celui des personnes qui l'entourent. Va , mon Elisa.

ÉLISA.

J'obéis, et te remets mes plus chers intérêts : où trouverais-je jamais un défenseur

plus éloquent , un ami plus tendre et plus généreux !

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, JULES.

ÉDOUARD.

JULES, va trouver Gertrude; qu'elle retourne à l'instant près de son maître , qu'elle lui dise que le vieux Wandeck consent de grand cœur à le recevoir , et qu'en conséquence elle le conduise dans la grande salle qui donne sur le jardin : je ne tarderai pas à m'y rendre. Recommande-lui surtout la plus grande discrétion. (*Fausse sortie de Jules.*) Dis à Bataille de m'amener sur-le-champ ton père.

JULES, affligé.

Mon père !... vous m'aviez dit, Monsieur, que je n'en avais pas d'autre que vous.

ÉDOUARD.

Pardon, Jules... c'est un oubli involontaire, et auquel mon cœur n'a point eu de part, je te l'assure. Dis-lui de m'amener Isidore Fritz.

JULES.

J'y vais.

(Il saisit la main d'Édouard, la baise, et sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD.

L'EFFORT a été pénible, je l'avoue; mais enfin, j'ai surmonté ma faiblesse. Éliisa m'approuve, et je sens au calme de mon ame que j'ai rempli mon devoir. Fritz s'approche; remplissons l'obligation que je me suis imposée.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRITZ, BATAILLE.

BATAILLE, bas au Comte.

Vous m'avez fait dire, Monsieur, de vous amener ce mauvais sujet; le voici.

ÉDOUARD.

Je te remercie, mon camarade... va, laisse-moi seul.

BATAILLE.

Avec ce coquin-là, Monsieur?... vous n'y pensez pas.

ÉDOUARD.

Qu'ai-je à craindre?

BATAILLE.

Tout.

ÉDOUARD.

Je saurai bien l'empêcher de me faire du mal.

BATAILLE.

Comment cela ?

ÉDOUARD.

En lui faisant du bien.

BATAILLE.

Ce moyen-là ne réussit pas toujours ; on n'a eu que trop d'exemples du contraire !

ÉDOUARD.

Il n'importe , laissez-nous.

BATAILLE.

J'obéis : (*A. part.*) Quoi qu'en dise Monsieur , je veux veiller sur lui : il n'y a rien de bon à attendre des méchants.

(Il salue le Comte , feint de se retirer , et se cache derrière la statue.)

ÉDOUARD.

Approchez , Fritz... Vous êtes bien coupable !...

FRITZ , avec fierté , et d'une voix sombre.

Est-ce pour m'insulter que vous m'avez fait venir ici ? Je me retire.

ÉDOUARD.

Je n'insultai jamais personne.

FRITZ.

Que me voulez-vous ?

ÉDOUARD.

Vous savez quel châtement vous est réservé ?

FRITZ.

La mort.

ÉDOUARD.

Je pourrais , je devrais même vous laisser subir cette peine infamante , que vous n'avez que trop méritée.

FRITZ.

Je ne la redoute point.

ÉDOUARD.

Mais le repos d'une femme vertueuse dont vous avez fait le malheur , l'intérêt d'un fils que j'aime , et sur qui rejaillerait la honte de votre supplice , me font un devoir de vous y soustraire.

BATAILLE , à part.

Il en sera la dupe.

FRITZ. .

Et ma femme ?

ÉDOUARD.

Nous devient étrangère à tous deux ; je la laisse avec son père , et me sépare d'elle pour ne plus la revoir , jusqu'à ce que la mort ait écidé auquel des deux elle doit appartenir.

FRITZ.

Lorsque ma mort peut vous délivrer d'un val dont l'existence est un obstacle à votre

félicité, je m'étonne que vous me fassiez un pareil sacrifice.

ÉDOUARD.

Ce n'est point à vous que je le fais.

FRITZ.

J'avoue qu'à votre place je ne me sentirais pas capable d'un si grand effort.

ÉDOUARD.

C'est qu'il est des hommes pour qui le bonheur des autres n'est rien.

FRITZ, avec ironie.

Je suis du nombre ?

ÉDOUARD.

Et qu'il en est d'autres qui préfèrent leur propre estime et le témoignage d'une bonne conscience à toutes les jouissances, à tous les biens que leur procurerait une action dont ils auraient à rougir.

BATAILLE, à part.

Il doit se reconnaître là.

FRITZ.

C'est assez : puisque votre grande ame vous fait un devoir de me sauver, ouvrez-moi les portes, et que je m'éloigne de ces lieux, (à part) jusqu'à ce que je puisse y rentrer en maître.

ÉDOUARD.

Il serait dangereux de sortir avant la nuit ;

218 LA FEMME A DEUX MARIS.

vous ne pouvez vous éloigner sans passer près de la ferme, où vous seriez infailliblement reconnu par les paysans qui vous ont vu arriver, et vous ont amené au château : mais dans la crainte que mon oncle ne juge à propos de vous faire partir sur-le-champ pour Bruxelles, ce qui me mettrait dans l'impossibilité de vous sauver, vous resterez caché dans le parc jusqu'à la fin du jour. (*Fritz fait un mouvement qui indique qu'il conçoit l'espoir de s'évader.*) N'espérez pas pouvoir vous évader : toutes les issues sont fermées.

BATAILLE, à part.

Il sera bien habile s'il saute les murs !

ÉDOUARD.

A huit heures vous vous trouverez là (*il indique la gauche*), sous les fenêtres de mon appartement ; je ne tarderai point à venir vous rejoindre. Une lettre de recommandation pour le capitaine d'un vaisseau qui part d'Anvers sous peu de jours, et douze cents florins, vous mettront à l'abri du besoin, si vous savez en faire un bon usage. J'y joindrai d'autres vêtemens, afin d'écarter les soupçons que le dénuement où vous êtes pourrait faire concevoir.

BATAILLE, à part.

Il pense à tout.

ÉDOUARD.

Cette allée (*il montre la droite*) mène à la petite porte du parc ; je vous conduirai moi-même , à une lieue d'ici , chez un homme qui vous guidera par des chemins détournés jusqu'à Anvers , et vous remettra entre les mains de l'ami sûr auquel je vous adresse. Oubliez , s'il se peut , le nom que vous portez , pour en prendre un dont vous n'avez point à rougir. Allez au-delà des mers , et sous un autre ciel , chercher la fortune et le repos , s'il peut en être encore pour vous : mais ne les achetez jamais aux dépens du bonheur de personne ; cela doit coûter trop cher.

BATAILLE , à part.

Quel homme !

ÉDOUARD.

Adieu... A huit heures... là.

FRITZ , d'une voix sombre.

J'y serai.

(Édouard sort. La nuit commence.)

SCÈNE VII.

FRITZ , BATAILLE caché , WALTER.

FRITZ , regardant sortir Édouard , et d'une voix menaçante.

Oui , j'y serai ! et malheur à toi ! (*Il se*

retourne et voit *Walter*.) Ah ! te voilà !... je te trouve à propos.

WALTER.

J'ai profité d'un instant favorable pour rentrer dans ce parc, et y demeurer caché jusqu'à présent : mais toi, d'où sors-tu ? J'étais inquiet de ne pas te voir, et je commençais à craindre qu'il ne te fût arrivé quelque mésaventure.

FRITZ.

Viens sur ce banc ; nous causerons plus librement et sans crainte d'être aperçus du château. (*Ils vont s'asseoir sur le banc, au pied de la statue derrière laquelle est caché Bataille.*) En effet, depuis que je t'ai quitté pour entrer dans la ferme, j'ai été reconnu comme déserteur par un maudit officier de mon régiment, qui s'est trouvé là tout à point pour déranger mes projets ; arrêté comme tel, et enfermé dans une espèce de prison, d'où je ne serais probablement sorti que pour aller à la mort, si je n'avais trouvé dans mon successeur (*avec ironie*) un modèle de générosité dont je ne pense pas qu'il y ait d'exemple.

WALTER.

C'est sans doute avec lui que tu causais à l'instant ?

FRITZ.

Oui : il m'offre la liberté.

WALTER.

Accepte.

FRITZ.

Douze cents florins.

WALTER.

Il faut les prendre : douze cents florins de plus et une femme de moins , il n'y a pas à balancer.

FRITZ.

Dans tous les cas, c'est le seul parti qui me reste : mon évasion et la scène d'aujourd'hui vont faire trop de bruit pour qu'il me soit possible de demander la rupture du mariage sans être reconnu et arrêté de nouveau. Ainsi tout le fruit de cette ruse est perdu pour moi. Au lieu de cela, on m'offre douze cents florins ; c'est de l'argent sûr , et je suis résolu à partir. Mais, tu connais assez Fritz pour croire que son rival n'en sera pas plus heureux , et lui-même vient de me fournir le moyen de me venger.

WALTER.

A la bonne heure.

FRITZ.

Puis-je compter sur toi ?

WALTER.

Tu connais mes talens, et tu ne peux douter de mon amitié.

FRITZ.

A huit heures je dois me rendre sous les fenêtres de son appartement : c'est là qu'il m'apportera des lettres de recommandation, douze cents florins, et jusqu'à des vêtemens, de peur que ceux-ci ne me fassent soupçonner.

WALTER.

On ne saurait être plus attentif.

FRITZ.

C'est lui-même qui doit me conduire hors du parc, afin de me mettre à l'abri de toute surprise.

WALTER.

C'est très-obligeant.

FRITZ.

Or, voici ce que j'ai résolu.

WALTER.

Voyons.

FRITZ.

Tu m'as déjà deviné, je parie ?

WALTER.

N'importe, dis toujours.

FRITZ.

Cette allée conduit à la petite porte du parc.

WALTER.

Bon.

FRITZ.

Il vaudrait mieux qu'elle fût plus éloignée du château.

WALTER.

Sans doute : mais tu crains qu'il ne lui prenne fantaisie de te conduire par un autre chemin ?

FRITZ.

Juste.

WALTER.

Et qui t'empêchera de le frapper ailleurs comme ici, puisqu'il t'accompagne ?

FRITZ.

Ce n'est pas moi qui le frapperai.

WALTER.

Comme tu voudras.

FRITZ.

Tu vois cet arbre ?

WALTER.

Oui ; c'est tout ce qu'il faut pour cacher un homme.

FRITZ.

Quand tu auras entendu sonner huit heures, tu te rendras ici : dès que j'aurai vu sortir Édouard du château, un seul coup frappé légèrement dans la main t'avertira de te tenir

sur tes gardes ; quand nous serons près de l'arbre , je le précéderai de quelques pas , et tu me verras traverser devant toi : Édouard me suivra ; quand il sera arrivé vis-à-vis...

WALTER.

Il suffit.

FRITZ.

Je ne remettrais point à un autre le soin de ma vengeance , bien certain que mon bras , guidé par la haine , ne manquerait pas de frapper juste au cœur de ma victime ; mais j'ai dû tout prévoir : si , par un hasard quelconque , une circonstance inattendue , j'étais arrêté ; si Édouard lui-même , avant de se confier , la nuit , à un homme qu'il doit craindre , jugeait à propos de s'assurer que je suis sans armes , il échapperait au sort que je lui prépare ; au lieu que de cette manière le résultat est infaillible.

WALTER.

C'est dit : à huit heures , un coup frappé dans la main...

FRITZ.

Et la seconde personne qui passera devant toi.

WALTER.

La seconde, je ne l'oublierai pas... Ah ! ça... dis-moi... les douze cents florins...

FRITZ.

Tu es de moitié partout. Séparons-nous : le jour baisse, rentre dans le parc, et ne t'éloigne pas trop de cet endroit, afin d'être exact au rendez-vous : je vais me cacher dans un bosquet qui est en face du château, et d'où je pourrai observer tout ce qui se passe. Au revoir.

WALTER.

Au revoir.

FRITZ.

La seconde !

WALTER.

Sois tranquille.

FRITZ.

A huit heures !

WALTER.

(Fausse sortie.)

A huit heures.

FRITZ.

A propos, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, charge-toi de ce portefeuille ; il renferme divers papiers dont quelques-uns me sont nécessaires, et que j'avais déposés chez un ami lorsque je fus arrêté à Munich.

WALTER.

C'est bon.

(Ils se donnent la main, et se séparent : Fritz gagne le fond du jardin, et Walter rentre dans le parc.)

SCÈNE VIII.

BATAILLE seul, sortant de derrière la statue.

ÉPARGNEZ donc les méchans, voilà comme ils vous récompensent ! Mon pauvre maître !.. homme estimable et généreux ! Pendant que tu t'occupes à tracer un écrit qui doit assurer l'existence de ce misérable, et peut-être le conduire à la fortune, tandis que tu lui prodigues des bienfaits dont il est indigne, le monstre trame dans l'ombre un nouveau crime ! il médite ta mort, et calcule froidement quel est le moyen le plus sûr de te la donner ! Et sans moi, ou plutôt sans une inspiration du Ciel, cet horrible complot allait recevoir son exécution !... Mais vous avez affaire à un vieux soldat, peu fait, il est vrai, à se mesurer avec des adversaires aussi lâches, aussi vils que vous, mais qui vous combattrait avec autant de courage qu'il en mettrait, il y a vingt ans, à combattre et à vaincre les ennemis de son pays. Avertirai-je mon maître ? Non, ... il ne me le croirait pas, ... ou peut-être serait-il assez généreux pour pardonner... Pardonner serait une faiblesse : la clémence a des bornes qu'on ne saurait franchir sans danger. On vient ; ne laissons rien paraître.

SCÈNE IX.

(Il fait nuit)

BATAILLE, JULES.

BATAILLE.

Qui est là ?

JULES.

Est-ce vous, Bataille ?

BATAILLE.

Oui, M. Jules.

JULES.

Je vous cherche.

BATAILLE.

Comme vous êtes agité ! que s'est-il donc passé ?

JULES.

Une scène terrible...

BATAILLE.

Vous m'effrayez !

JULES.

Entre M. le Major et le vieux Werner.

BATAILLE.

Ah ! mon Dieu ! et à quel sujet ?

JULES.

Vous savez que , d'après les ordres de M. le

Comte, Gertrude a ramené ce bon vieillard au château, en lui faisant accroire qu'ils étaient chez un fermier voisin, nommé Wandeck ?

BATAILLE.

En voilà la première nouvelle.

JULES.

On l'a fait entrer dans la salle basse qui donne sur l'orangerie : là, M. le Major, chargé de jouer le rôle de Wandeck, s'est présenté à lui, lui a fait l'accueil le plus obligeant, et, tout en le pressant de lui apprendre ses malheurs, a fini par lui raconter les siens, c'est-à-dire ceux qu'il suppose avoir éprouvés.

BATAILLE.

Je comprends.

JULES.

Vous vous doutez bien que c'était l'histoire de madame la Comtesse qu'on était convenu de lui raconter, avec toutes les circonstances propres à le forcer à pardonner.

BATAILLE.

Eh bien ?...

JULES.

A peine le faux Wandeck a-t-il commencé, que M. Werner devient sombre et rêveur ; dès qu'il est convaincu, par la conformité des rapports, que c'est de sa fille qu'on veut

lui parler , il se lève brusquement , et dit à M. le Major : « Homme adroit , ne pense pas » que je sois dupe de cette ruse : je rends » justice au motif qui te fait agir ; cette dé- » marche confirme l'opinion que j'avais con- » çue de toi ; elle est une nouvelle preuve de » la bonté de ton ame : mais toi , qui te » charges de la défense de cette fille crimi- » nelle , tu ignores sans doute que tout ré- » cemment , qu'aujourd'hui même le misé- » rable qui l'a ravie à ma tendresse vient de » nous braver tous ; que cette Élixa , con- » vaincue d'avoir contracté sciemment un » double mariage , va se voir traînée devant » les tribunaux , condamnée , flétrie !... Ah ! » le nom seul de son ravisseur , l'idée de son » existence suffisent pour me rendre toute » ma colère... Tant qu'il vivra , c'est en vain » qu'on tentera de me fléchir ; j'en fais ici le » serment , ma fille n'obtiendra son pardon » qu'après la mort de celui qui l'a désho- » norée. »

A ces mots , il demande à être conduit dans la chambre qu'on lui destine ; il s'y renferme , et en interdit l'entrée à tout le monde. Ma mère , privée de l'usage de ses sens , et presque mourante , est reconduite dans son appartement. Après l'avoir recommandé aux soins de ceux qui l'entourent , M. le Comte la quitte , me charge de vous chercher partout , et de vous ramener près de lui : il a be-

soin de vous pour l'exécution d'un projet qui doit rendre le bonheur à ma mère. Ah ! venez , venez vite , mon bon ami ; chaque instant que nous perdons augmente sa douleur , et le retard qu'on apporte à soulager un malheureux est un crime envers la nature.

BATAILLE.

Je ne le puis ; j'ai de fortes raisons pour ne pas rentrer actuellement au château ; ainsi, retournez vers M. le Comte , et dites-lui que vous ne m'avez point vu.

JULES.

Pourquoi ce mensonge ?

BATAILLE.

Il est nécessaire ; que dis-je ! il tient au bonheur de madame la Comtesse.

JULES.

Je ne vous comprends pas.

BATAILLE.

N'importe.

JULES.

Vous m'assurez que c'est pour servir ma mère ?

BATAILLE.

Oui : allez.

JULES.

J'y cours.

(Il sort.) (Nuit obscure. Huit heures sonnent.)

SCÈNE X.

BATAILLE *seul.*

VOILA l'heure. Moi ! que je m'éloigne d'ici ! que je quitte cette place , quand c'est pour sauver un honnête homme que je l'occupe ! Non , non , j'en ne la quitterai point. Pardon , mon bon maître ; c'est la première fois que je désobéis à vos ordres : mais , en pareil cas , je désobéirais à l'Empereur lui-même..... J'établis là mon quartier-général (*il montre le fond*) , ici le corps d'observation.... (*Il écoute.*) On vient ;... rentrons au camp..... (*Il se retire au fond , et toujours dans le milieu de la scène.*)

SCÈNE XI.

BATAILLE , WALTER.

(*Il entre par la droite , cherche à se reconnaître , et va directement vers la statue.*)

WALTER.

Je crois que c'est bien ici... La nuit est obscure en diable , à peine peut-on distinguer les objets. (*Il heurte la statue.*) C'est ici ,... voilà le banc de tantôt ,... la statue ;... l'arbre doit être là , à ma gauche. (*A la droite*

des spectateurs.) Le voici,... bon!... je suis à mon poste, vienne l'ennemi quand il voudra.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ.

(Fritz , sans parler , paraît à la cantonade à gauche , frappe un coup dans la main , puis se retire.)

WALTER.

VOILA le signal !... mettons-nous en mesure... La seconde personne qui passera devant moi :... ma foi , c'est tout ce que je puis faire que d'y voir.

BATAILLE a bien observé Fritz ; dès qu'il a disparu , il est allé à la cantonade ; et là , il regarde , il écoute , jusqu'à ce qu'il l'aperçoive.

Ils approchent ;... marchons...

(Il fait un peu de bruit.)

WALTER.

Le voici !... attention ! (*Bataille traverse le théâtre ; il va passer devant l'arbre qui cache Walter , et entrer dans le parc.*) Une. (*Fritz vient ensuite , et prend le même chemin que Bataille.*) Deux.

(Dès que Fritz est arrivé près de Walter , celui-ci , qui a bien pris son tems , sort brusquement de derrière l'arbre , et le frappe.)

FRTZ, tombant.

Tu t'es trompé!... je meurs!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD paraît au moment où Fritz tombe.

Oh! Ciel!... du secours.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BATAILLE, WALTER.

WALTER.

FUYONS...

(Il jette son poignard, et va pour se sauver dans le parc.)

BATAILLE, qui le guette, l'arrête au passage, et le saisit au collet.

Non pas, coquin! tu ne sortiras pas d'ici.

WALTER.

Laisse-moi fuir.

BATAILLE.

Tu as bien trouvé ton homme!

WALTER.

Veux-tu de l'argent?

234 LA FEMME A DEUX MARIS.

BATAILLE.

Vingt mille florins ne sauraient me payer ce que je viens de faire ! Par ici !... je le tiens... je le tiens.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS , ÉDOUARD , ÉLISA ,
JULES , DOMESTIQUES avec des flambeaux.

ÉDOUARD.

Par ici... accourez !...

BATAILLE , poussant Walter entre les domestiques.

Tenez , empoignez-moi ce coquin-là , et ne le lâchez pas : nous allons lui dire deux mots. (*On emmène Walter.*) (*Bataille crie aux domestiques qui l'emmènent :*) Fouillez dans ses poches , vous y trouverez un portefeuille , des papiers !

ÉDOUARD , apercevant le corps de Fritz.
Que vois-je !

BATAILLE.

Votre assassin , puni par son propre crime.

ÉLISA.

Fritz !... Ciel !

(Elle détourne la vue , ainsi que Jules.)

ÉDOUARD.

Otez-le de ses yeux. (*On emporte Fritz.*)
(*A Bataille.*) Que veux-tu dire ?

BATAILLE.

Que pour vous récompenser de tant de bienfaits, le monstre avait juré votre mort ; que c'est là que le crime devait recevoir son exécution, et que, sans le hasard, ou plutôt mon bon génie, qui m'a fait découvrir cet horrible complot, nous aurions maintenant à pleurer votre perte.

ÉDOUARD.

Qui l'a frappé ?

BATAILLE.

Son complice : le Ciel n'a pas même voulu qu'il périt de la main d'un honnête homme.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, M. BROWN, WERNER,
GERTRUDE, JULES.

M. BROWN.

VENEZ, bon vieillard.

WERNER.

Qu'ai-je appris ! Fritz n'est plus ! où sont-ils ?

M. BROWN.

Madame, ce portefeuille trouvé sur Wal-

ter, et qui contient des papiers de Fritz, renferme peut-être quelques renseignements utiles à votre justification.

ÉLISA.

Que vois-je ! ô Providence ! la même écriture que celle de l'extrait mortuaire ! Hincmer ! c'était le compagnon de ses débauches.

ÉDOUARD, qui a jeté un coup d'œil sur la lettre.

« Ecoutez tous. (*Il lit*) « Ce n'est que depuis
 » un mois, mon cher Fritz, que j'ai découvert
 » dans quelle prison tu étais renfermé, et tu
 » peux croire que dès ce moment je n'ai rien
 » négligé pour t'en faire sortir : mes démarches
 » étant inutiles, j'ai gagné un porte-clefs, qui
 » te remettra tout ce qui peut servir à ton évacuation ; fuis au plus tôt cette vilaine demeure, et vole où la fortune t'appelle.
 » Tu étais arrêté lorsque je revins de cette expédition, ainsi je n'ai pu t'instruire plus
 » tôt de son résultat. Notre projet a réussi
 » merveilleusement ; ta femme a reçu, dans
 » le tems, ton extrait mortuaire et toutes les
 » pièces à l'appui ; j'y avais mis tout mon
 » talent, aussi je te laisse à penser si elle a
 » été dupe de la supercherie. Elle est mariée
 » depuis huit ans avec le comte Edouard de
 » Fersen ; elle habite un magnifique château,
 » situé à deux lieues d'Anvers, et dont le
 » Comte lui a assuré la propriété avant son

» mariage ; il est à l'armée ; ainsi tu peux
» hardiment te mettre en route et te présen-
» ter : tu n'as plus qu'à recueillir. Adieu.

» HINCMEK. »

WERNER.

Le monstre !

TOUS.

Quelle horreur !

ÉDOUARD.

O respectable Werner !.... pourquoi vos
yeux sont-ils privés de la lumière !... vous
verriez des preuves authentiques , irrécus-
sables, de l'innocence de votre fille !

WERNER.

Vous me l'assurez tous ?

M. BROWN , LE MAJOR , ÉDOUARD.

Nous le jurons sur l'honneur !

WERNER.

Ah ! j'ai besoin de vous croire !

LE MAJOR , M. BROWN , ÉDOUARD , BATAILLE.

Pardonnez !... pardonnez !

WERNER.

Où donc est-elle, pour que je lui pardonne ?

ÉDOUARD.

A vos genoux !

238 LA FEMME A DEUX MARIS.

WERNER, lui tendant les bras.

**Dans mes bras!... Élixa!... Jules... venez
sur mon cœur!**

(Tableau. Chacun se groupe diversement et suivant
l'intérêt qu'il prend à la chose.)

ÉDOUARD.

**Un père offensé qui pardonne est la plus
parfaite image de la Divinité!**

(La toile tombe sur ce tableau.)

FIN DE LA FEMME A DEUX MARIS.

TÉKÉLI,

ou

LE SIÈGE DE MONTGATZ,

**MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS
ACTES,**

PAR M. GUILBERT-PIXÉRÉCOURT;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 18 janvier 1804.**

PERSONNAGE

LE COMTE ÉMERIC TÉKÉLI
Hongrie.

ALEXINA, son épouse.

CARAFFA, général des troupes
pereur, commandant le siège d

WOLF, officier attaché à Tékéli.

EDMOND, officier autrichien.

BRAS-DE-FER, domestique d'E

CONRAD, meunier.

URBAIN, jeune paysan.

CHRISTINE, fille de Conrad ,
Urbain.

MAURICE, soldat autrichien.

UN OFFICIER HONGROIS.

UN JEUNE ENSEIGNE HONGI

DEUX DRAGONS AUTRICHIE

UN PAYSAN.

SOLDATS HONGROIS.

SOLDATS AUTRICHIENS.

PAYSANS et PAYSANNES

HABITANS de MONGATZ.

MEUNIER.

L'action se passe dans la Haute-Hong

TÉKÉLI,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une épaisse forêt. Il doit y avoir un gros arbre à droite, au second plan, et un autre dans le milieu, à peu près au troisième plan; à gauche, au second plan, une touffe de petits arbres. Il fait nuit. Au lever du rideau, et pendant l'ouverture, on entend un violent orage. Les éclairs, le tonnerre, la pluie, la grêle, les vents se succèdent avec fureur. Tékéli est monté sur l'arbre de droite, où il a passé la nuit. Wolf est endormi au pied de ce même arbre. Tous deux sont vêtus en paysans. L'orage continue. (*)

SCÈNE I.

TÉKÉLI, WOLF.

TÉKÉLI, à voix basse.

WOLF!... Wolf!... il ne m'entend pas... la fatigue et le besoin ont tellement engourdi

(*) Toutes les indications que l'on trouvera dans cette pièce et dans celles du même auteur doivent être prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

ses sens, que l'orage affreux qui vient d'éclater sur nos têtes n'a pu le tirer du sommeil profond où il est plongé. (*Il descend de l'arbre. L'orage a cessé.*) Cependant il faut à quelque prix que ce soit, sortir de cette immense forêt où nous errons depuis deux jours sans avoir pris aucune nourriture. Si je dois laisser ici ma vie, j'aime mieux la perdre en employant le peu de forces qui me reste à combattre mes ennemis, que d'expirer sans gloire au pied d'un chêne. (*Il s'approche de Wolf et le frappe légèrement.*) Wolf!..

WOLF, encore endormi.

Me voilà, mon Prince!

TÉKÉLI, lui mettant la main sur la bouche.

Imprudent!

WOLF, éveillé.

C'est vous, comte Tékéli?

TÉKÉLI.

Encore! éveille-toi.

WOLF, se levant.

Pardon; mais votre nom chéri est si bien gravé dans mon cœur, que malgré moi il revient sans cesse se placer sur mes lèvres, et qu'à mon réveil c'est toujours le premier que je prononce.

TÉKÉLI, le serrant contre son cœur.

Brave Wolf!

WOLF.

Je vous ai promis de veiller jusqu'au jour pour vous garantir de toute surprise de la part des Impériaux, la fatigue l'a emporté : mais je m'étais placé de manière qu'on ne pouvait parvenir jusqu'à vous sans passer sur mon corps, et j'ai dormi tranquille. Et vous, avez-vous du moins reposé quelques instans ?

TÉKÉLI.

Penses-tu que le sommeil puisse approcher de ma paupière avant que je sois rassuré sur le sort d'Alexina, de cette épouse courageuse et fidèle, qui depuis un an, renfermée dans Hongatz, soutient, avec une poignée d'hommes, les efforts constans et réitérés de l'armée impériale ? Non, Wolf, la sauver ou mourir ; plus rien qui m'arrête ; ce jour verra terminer ma vie ou mes incertitudes.

WOLF.

J'ai partagé tous vos dangers ; jusqu'à son dernier soupir, Wolf combattra pour vous défendre ; mais l'intérêt du parti que vous servez, et dont vous êtes l'espoir, celui d'Alexina, le vôtre, exigent que vous n'exposiez pas légèrement votre vie ; en un mot, la prudence doit diriger toutes vos démarches.

TÉKÉLI.

C'est trop céder à tes conseils. Mon cœur se révolte et s'indigne quand je songe que mes fidèles Hongrois, que mon Alexina peut-

être est frappée d'un coup mortel; *tandis* qu'errant depuis deux jours dans une *forêt* pour se soustraire aux ennemis qui le *pour* suivent, privé d'alimens, couvert d'*habits* grossiers, forcé d'abandonner jusqu'à *ses* armes dans la crainte qu'elles ne le fassent *soup-*çonner s'il était arrêté, son époux, semblable à l'oiseau timide qui se dérobe à la serre du vautour, fuit devant quelques soldats, trop heureux quand un arbre touffu lui présente un abri salulaire. Ah! ces honteux délais irritent mon courage. Cette forêt s'étend jusqu'au bord de la Torza; viens, ami, je veux me précipiter dans ses eaux rapides, les traverser à la nage...

WOLF.

Et mourir à la vue de Mongatz; car, je vous l'ai dit, tous les passages de la rivière sont gardés par des détachemens nombreux, il est impossible de leur échapper.

TÉKÉLI.

Et que m'importe? en demeurant ici plus long-tems, ne faut-il pas expirer de besoin? est-ce là le trépas qui convient à l'homme qui a rempli l'Europe entière du bruit de ses exploits?

WOLF.

Si vous périssez, que devient Alexina?

TÉKÉLI.

Affreuse réflexion!

WOLF.

Est la Hongrie, qui vous a confié la défense de ses droits, qui compte sur vous pour les maintenir contre les entreprises de l'Empereur, que pensera-t-elle de l'homme à qui elle avait remis ses plus chers intérêts, et qui, après deux ans de revers supportés avec courage, s'irrite tout à coup d'un faible obstacle qu'on peut vaincre, et perd en un instant le fruit de neuf années de victoire ? Non, non, ce projet ne s'accomplira pas ; vous vivrez pour sauver votre pays, revoir votre épouse et jouir de vos triomphes. Consentez encore pour aujourd'hui seulement à vous remettre en mes mains ; daignez écouter des conseils dictés à la fois par le zèle et la prudence ; conservez un grand homme à l'État, un chef à l'armée, un époux à Alexina, un protecteur, un père à l'ami courageux et fidèle qui vous presse sur son cœur, et qui mourra glorieux s'il peut vous rendre à son pays.

TÉKÉLI.

Cette éloquence persuasive et touchante m'entraîne malgré moi ; j'y consens, je m'abandonne à toi, mais pour un jour seulement ; songe que ce soir, si je n'ai point revu Alexina, aucune considération ne peut plus m'arrêter.

WOLF.

Vous la reverrez, ou nous mourrons en-

semble. Demeurez en ce lieu ; le sentier qui est à droite , et qui m'est connu pour l'avoir déjà parcouru , me met à même de vous rejoindre plus promptement. Le jour ne doit point tarder à paraître ; je vais sur la lisière du bois observer les mouvemens de l'ennemi , et découvrir , si je le puis , le moyen d'échapper à ses poursuites.

TÉKÉLI.

Va , je t'attends avec impatience.

(Il lui serre la main et ils se séparent. Wolf sort par la gauche.)

SCÈNE II.

TÉKÉLI.

AMI rate et fidèle ! c'est pour moi que depuis deux ans tu as souffert tout ce que l'adversité la plus cruelle peut offrir de tourmens et de persécutions ; puissé-je me trouver bientôt à même de te récompenser dignement !... O vous ! êtres privilégiés , que le hasard , la naissance ou les talens ont placés à la tête des nations , montrez-vous toujours justes et bons envers les peuples qui vous sont soumis : sachez , par des bienfaits sagement répartis , gagner les cœurs de ceux qui vous entourent ; au milieu de votre gloire , peut-être un revers vous attend , vous trouverez un ami dans chacun des heureux que vous

ACTE I, SCÈNE III. 247
aurez faits. Quelqu'un s'avance à pas précipités... Seroit-ce déjà Wolf ?

SCÈNE III.

TÉKÉLI, WOLF.

TÉKÉLI.

Est-ce toi ?

WOLF.

Oui, parlez bas.

TÉKÉLI.

Tu parais bien agité.

WOLF.

Nous sommes découverts.

TÉKÉLI.

Découverts !

WOLF.

Les Impériaux sont à ma poursuite.

TÉKÉLI.

Oh ! Ciel !

WOLF.

Point de bruit. A peine vous avais-je quitté, que j'aperçois à quelque distance une lueur assez forte qui me fait présumer qu'on a établi des postes dans la forêt ; je quitte alors le sentier, et m'enfonçant sur la droite, je tombe sur une pelouse entourée de taillis ;

une sentinelle m'entend marcher , vient à moi, m'arrête et donne l'alarme. Je me dégage, je reviens sur mes pas, et je suis assez heureux pour vous joindre à tems et vous prévenir du danger que nous courons.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, AUTRICHIENS.

EDMOND, dans le fond.

On a parlé. (*A ses soldats.*) Halte ! (*Haut.*)
Qui vive !

WOLF, bas à Tékéli.

Les voilà : silence !

EDMOND.

Qui vive ?

WOLF s'aperçoit que Tékéli fait un mouvement pour se précipiter sur Edmond.

Au nom du Ciel, modérez-vous.

(Tékéli et Wolf se trouvent à peu près dans le milieu du théâtre. Edmond et son détachement sont entrés par la gauche et bordent les coulisses depuis la première jusqu'au fond.)

EDMOND.

J'entends du bruit. Il est là...

WOLF, bas.

Fuyons de ce côté.

(Il indique la droite.)

EDMOND.

Qui vive !

TÉKÉLI.

C'est fait de nous.

EDMOND.

En joue !

WOLF, à part.

O mon Dieu ! sauvez Tékéli.

(Wolf parle bas à Tékéli, et tous deux se jettent à terre, mais Wolf se place de manière à couvrir entièrement Tékéli, en cas que les coups de fusil les atteignent.)

EDMOND, après avoir écouté.

Feu ! (*Le détachement tire à hauteur d'homme et sur les coulisses de droite. Les coups partent au-dessus de la tête de Tékéli et de son brave compagnon, sans les atteindre.*)
Pas de charge, en avant !

(Le détachement marche sur la droite, au pas de charge et la baïonnette en avant. Wolf et Tékéli se sont relevés promptement et se sont placés au milieu de la touffe de petits arbres, qui doit être développée et à jour, de manière que Wolf et Tékéli soient bien en vue du public. L'épaisseur des arbres forçant la ligne de s'ouvrir, ils ne peuvent être vus ni touchés par les soldats. Le détachement continue sa marche dans le bois. On le perd de vue.)

SCÈNE V.

TÉKÉLI, WOLF.

(Dès qu'ils se sont assurés que les ennemis sont à une distance suffisante, Tékéli et Wolf volent dans les bras l'un de l'autre, et se jettent spontanément à genoux. Après avoir rendu grâce à la Divinité, Tékéli chancelle.)

WOLF le soutient, et lui dit avec effroi.

QU'AVEZ-VOUS, mon Prince ?

TÉKÉLI.

Je te l'avoue, le défaut de nourriture, l'humidité de la nuit, et ces secousses répétées, ont anéanti toutes mes facultés... je me sens défaillir.

WOLF.

Où trouver du secours ?... à cette heure, dans une forêt éloignée de toute habitation... Grand Dieu ! prends pitié d'un héros que ton bras a guidé dans les champs de l'honneur ; ne permets pas qu'après avoir échappé au fer meurtrier qui cent fois a menacé sa tête au milieu des combats, il expire ici comme le dernier des hommes.

BRAS-DE-FER, en dehors.

Camarades !...

WOLF.

On appelle, je crois.

BRAS-DE-FER, en dehors.

Camarades!... attendez-moi.

WOLF.

C'est un soldat ! Peut-être pourrai-je en obtenir quelque secours. (*A Tékéli.*) On vient ; tâchez de reprendre un peu de force.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BRAS-DE-FER, puis
MAURICE.

BRAS-DE-FER, portant un panier au bras et un
havresac au dos.

ATTENDEZ-MOI donc ; je ne pourrai jamais
vous rattraper.

MAURICE, en dehors.

Est-ce toi, Bras-de-fer ?

BRAS-DE-FER, à part.

C'est Maurice, je crois ; cela me rassure
un peu. (*Haut.*) Oui, c'est moi. Viens par
ici... dans le sentier... y es-tu ?

MAURICE, en dehors.

Oui.

BRAS-DE-FER, criant à tue-tête, au moment où
Maurice entre en scène, se trouve près de lui.

Maurice !

MAURICE.

Me voilà.

Ah ! tant mieux.

[WOLF.

Ils sont deux : il serait imprudent de nous présenter à eux avant de les avoir entendus ; et de savoir quels sont leurs projets.

MAURICE.

A qui diable en as-tu donc , mon pauvre Bras-de-Fer , pour faire un pareil vacarme ? tu es en état de réveiller , à toi seul , tous les hôtes de cette forêt.

BRAS-DE-FER.

Ma blessure au talon m'empêche d'aller vite ; ils m'ont laissé derrière , et tu sais bien que je n'aime pas cela.

MAURICE.

Tu es un maudit traîneur : je suis étonné que tu n'aies pas été pris dans la dernière sortie de la garnison de Montgatz.

TÉKÉLI , bas et vivement à Wolf.

Ils ont parlé de Montgatz : écoutons.

BRAS-DE-FER.

Ah ! je dis pris , c'est autre chose ; cela ne se fait pas comme cela. Quand il s'agit d'une affaire sérieuse , où je prévois qu'il peut y avoir du danger , comme par exemple une retraite , une déroute ; alors je prends mes précautions ; j'aime mieux me trouver un

peu trop en avant que d'être un des derniers.

MAURICE.

C'est prudent. Tu ne seras jamais soldat, mon ami, et je m'étonne que notre commandant, qui est un brave militaire, ait choisi pour son domestique un poltron de ton espèce.

BRAS-DE-FER.

Poltron n'est pas le mot ; je suis timide, c'est vrai. Mais, toi qui parles, je voudrais bien savoir pourquoi tu es aussi éloigné du détachement.

MAURICE.

Un diable d'homme, que le Ciel confonde, et qu'ils ont pris, je crois, pour le comte de Tékéli, est venu donner l'alarme au poste ; on s'est levé pour courir après, et comme on n'a pas eu le temps de relever les sentinelles, on nous a crié de cesser la faction, et de rejoindre le détachement ; mais j'ai eu beau faire diligence, je ne l'ai pas rattrapé ; je m'étais même beaucoup trop écarté de la route qu'il a prise, et sans les coups de fusil que je viens d'entendre, et qui m'ont remis sur la voie, je l'aurais probablement perdue pour long-tems, car, par l'obscurité qu'il fait, je désirerais le plus habile de reconnaître son chemin.

BRAS-DE-FER.

C'est aussi ce vilain homme qui est cause que je me trouve ici tout seul. Mon maître m'a chargé de ramasser ses provisions, qui heureusement ne sont pas très-considérables, car il ne m'amuserait pas du tout de les transporter ainsi d'un bout à l'autre de la forêt : cependant, puisque j'é te rencontre, tu m'obligeras d'en prendre la moitié.

MAURICE.

Volontiers.

BRAS-DE-FER.

Dis donc, Maurice, il me vient une idée.

MAURICE.

Tant mieux, si elle est bonne.

BRAS-DE-FER.

Lumineuse, mon ami. Nous avons encore au moins pour deux heures de nuit, ainsi nous battrions peut-être toute la forêt avant de rejoindre nos camarades.

MAURICE.

Eh bien ?

BRAS-DE-FER.

Pendant qu'ils poursuivent le comte Té-kéli, qui est peut-être fort loin d'eux, nous ne ferions pas mal de nous asseoir au pied d'un chêne, pour y attendre le jour; d'y faire la revue des provisions dont il s'agit, afin de les distribuer également, et de savoir

s'il ne s'y trouverait pas quelques bouteilles de cette excellente eau-de-vie dont le commandant nous régale quelquefois.

MAURICE.

En effet, je ne vois pas grand mal à cela ; d'autant, comme je le disais moi-même à l'instant, qu'il ne nous est pas possible de rejoindre le détachement avant le jour, ne sachant pas au juste de quel côté il a dirigé sa marche.

BRAS-DE-FER.

J'ai toujours passé pour un homme de bon conseil. Asseyons-nous ici. (*Ils s'assoient au pied de l'arbre sur lequel Tékéli était monté. Tékéli et Wolf se tiennent derrière eux à quelque distance.*) Visitons la cantine.

MAURICE.

Soit.

(*Chacun en tire quelque chose qu'il met à côté de lui, à mesure qu'il le prend.*)

BRAS-DE-FER.

Du biscuit.

(*Wolf se baisse doucement, prend le biscuit, et le présente à Tékéli.*)

MAURICE.

Un jambon... une bouteille... (*Il débouche et sent.*) C'est du Tokai, je pense ; il est confortatif ; mais je préfère l'eau-de-vie. (*il met la bouteille à côté de lui ; Wolf la prend, et la donne également à Tékéli, qui boit, et paraît se ranimer.*)

BRAS-DE-FER , tirant un flacon.

Je la tiens.

MAURICE.

Donne.

BRAS-DE-FER.

Chacun son tour. (*Il boit.*) Délicieuse.

MAURICE.

Nous ne risquons rien de prendre des forces, car nous en aurons besoin pour l'assaut de ce soir.

(*Tékéli et Wolf écoutent attentivement.*)

BRAS-DE-FER, qui buvait, s'arrête tout à coup.

Ne plaisante pas comme ça, Maurice, tu sais bien que cela me fait de la peine.

MAURICE.

Rien n'est plus vrai, tout est commandé; le comte Caraffa avait résolu de traîner le siège en longueur, bien certain que la famine qui se fait sentir vivement dans la place forcerait la comtesse Alexina de se rendre; mais ses espions lui ont appris hier que Tékéli, de retour de Constantinople, où il était allé demander du secours au Grand-Seigneur, cherchait à pénétrer dans Montgatz, et qu'on avait cru le reconnaître à l'entrée de la forêt avec un autre homme déguisé comme lui en paysan, et qui est sans doute ce fidèle officier qui l'accompagne toujours, le brave Wolf.

BRAS-DE-FER.

Le brave Wolf ! je ne le connais pas.

MAURICE.

Comme il serait dangereux que Tékéli pût entrer dans Montgatz, où sa présence et son exemple auraient bientôt ranimé le courage de la garnison, le comte Caraffa a résolu de le prendre à tel prix que ce soit, ou du moins d'empêcher son arrivée à Montgatz avant l'assaut.

BRAS-DE-FER.

Il a raison, le général ; et si j'étais à sa place, je sais bien ce que je ferais.

MAURICE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu ferais ? voyons.

BRAS-DE-FER.

Ce que je ferais ? je ferais comme lui,

MAURICE.

C'est pour cela qu'on a tenu des feux allumés toute la nuit, qu'on a doublé les postes le long de la Torza, et qu'il a ordonné une battue générale dans la forêt ; les mesures sont bien prises, il est difficile qu'il nous échappe ; d'ailleurs, la récompense de cent ducats que le Comte a fait promettre hier, à l'ordre, à celui qui livrerait Tékéli, lui est un sûr garant du zèle que chacun de nous mettra à exécuter ses ordres.

BRAS-DE-FER.

Certainement. Si une pareille aubaine pouvait nous tomber à nous ! hein ?... cela serait joli.

MAURICE.

Il ne faut pas croire qu'il soit très-facile de le prendre. Il est notre ennemi ; mais cela m'empêche pas de convenir qu'il est peut-être l'homme le plus brave de toute Hongrie.

BRAS-DE-FER.

A nous deux, nous en viendrions bien bout, peut-être !

MAURICE.

Deux contre un ? fi donc ! J'avoue que serais enchanté de le rencontrer, mais pour avoir le plaisir de combattre corps à corps un homme aussi fameux, aussi étonnant par ses exploits et ses revers.

BRAS-DE-FER.

Je ne t'envie pas ce plaisir-là. Ce n'est pas l'embarras, la renommée grossit les objets et fait souvent à un général une très-grande réputation, aux dépens de tel ou tel de ses officiers ou même de ses soldats, qui a contribué plus que lui à ses succès. Moi, j'ai entendu dire que Tékéli n'était rien moins qu'un brave, et que, lors du siège de Vienne, s'était conduit comme un lâche.

TÉKÉLI, se précipitant sur Bras-de-Fer.

Un lâche ! misérable !... ce mot va te coûter la vie.

(Il lui arrache son sabre.)

BRAS-DE-FER se lève et se sauve.

Aïe ! aïe ! c'est le diable !

WOLF, le saisissant.

Tais-toi.

MAURICE s'est levé, et a tiré son sabre.

A nous deux. (*Tékéli et Maurice se battent avec beaucoup de vivacité ; Bras-de-Fer est toujours tenu par Wolf. L'avantage reste à Tékéli, qui pousse vivement Maurice et le désarme. Il tombe.*)

Je suis vaincu. Frappe.

BRAS-DE-FER, terrassé au même instant par Wolf, tombant aux pieds de Maurice.

Je suis vaincu ; ne frappez pas.

MAURICE, à Tékéli.

Mais que je sache ton nom ?

TÉKÉLI.

Sois satisfait ; tu as eu l'honneur de combattre Tékéli.

MAURICE.

Il y a long-tems que je le désirais.

TÉKÉLI.

Tu es un brave homme ; je t'accorde la vie, mais à condition que tu ne parleras de

cette rencontre à qui que ce soit, avant demain à pareille heure.

MAURICE.

Je le jure.

TÉKÉLI.

Adieu.

MAURICE.

Adieu, grand homme. Ma vie était à toi, tu l'as épargnée; je te la consacre tant qu'il durera cette journée: fais que je me trouve à même de m'acquitter envers toi, et tu verras qu'un soldat de l'Empereur sait se rendre digne d'un bienfait et le reconnaître même dans un ennemi.

WOLF, poussant Bras-de-Fer.

Va, courageux Bras-de-Fer, s'il t'arrive de prononcer le nom de Tékéli, et de dire un mot de ce qui vient de se passer, souviens-toi que je te couperai les oreilles à la première entrevue.

BRAS-DE-FER.

Merci; je tâcherai que ce soit le plus tard possible. Viens, Maurice, viens, mon camarade.

MAURICE, fièrement.

Toi, mon camarade! tu as donc oublié que j'ai combattu Tékéli?

(Ils sortent par la gauche après avoir repris leurs provisions. Le jour paraît faiblement.)

BRAS-DE-FER, à part, en s'en allant.

Je ne suis pas du tout jaloux de cet honneur-là.

SCÈNE VII.

TÉKÉLI, WOLF.

TÉKÉLI.

Tu l'as entendu, Wolf, c'est ce soir qu'on livre l'assaut, c'est ce soir qu'ils espèrent vaincre une femme, pour l'emmener en triomphe à Vienne, pour offrir à l'insulte et à la risée publique celle qui sut arrêter pendant un an les forces de l'empire, et l'illustre Caraffa devant une faible citadelle ! mais ils ne l'obtiendront pas facilement ce triomphe dont ils se flattent. Il leur faudra vaincre Tékéli, et il leur a prouvé plus d'une fois qu'on payait cher les victoires qu'on remporte sur lui. Marchons : je possède une arme, malheur à qui tenterait de s'opposer à mon passage !

CHŒUR, en dehors.

De Christine et d'Urbain,
Chantons le mariage ;
Elle est belle, elle est sage.
Leur bonheur est certain.

WOLF.

Ce sont des paysans qui se rendent à une

noce ; si nous pouvions , à la faveur *de ce déguisement* , nous mêler parmi eux , nous trouverions peut-être plus facilement le moyen d'échapper à la vigilance des Impériaux.

TÉKÉLI.

Que me proposes-tu ? Toujours des délais !

WOLF.

Ce n'est que ce soir qu'on donne l'assaut. Il est à peine jour , nous pouvons encore employer la ruse ; il sera toujours tems de nous montrer à découvert , quand il ne nous restera plus d'autre ressource. Asseyez-vous. ayez l'air de souffrir.

TÉKÉLI.

Quoi ! tu veux...

WOLF.

Je vous en conjure... au nom d'Alexina !
(Tékéli s'assied au pied de l'arbre. Le chœur recommence , et entre en scène.)

De Christine et d'Urbain , etc.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS , URBAIN , PAYSANS
et PAYSANNES.

(Les paysans traversent le théâtre dans le fond.)

WOLF, bas à Tékéli.

CACHEZ votre arme. (*Haut.*) Camarades !
où donc allez-vous si gâignent ?

URBAIN.

Nous allons tout près d'ici , au moulin de
Kében.

WOLF, bas à Tékéli.

Heureux hasard !... au moulin de Kében !
à trois milles de Montgatz !... Il y a un pont
sur la Torza !... O Providence ! (*Haut.*) Il y
a sans doute aujourd'hui quelque fête qui
vous y attire , car vous voilà tous parés...

URBAIN.

Une noce , rien que cela ; et nous avons
hâte d'arriver , parce qu'elle ne pourrait pas
se faire sans nous , attendu que c'est moi ,
Urbain , qui suis le futur : je me marie avec
la petite Christine , fille de Conrad , meunier
du lieu.

WOLF.

Je vous en fais mon compliment. (*Bas à
Tékéli.*) Au milieu du tumulte de la fête ,
nous pourrons facilement nous évader.

Mais on nous attend... au revoir, ~~camarades~~ rades.

WOLF.

Encore un mot.

URBAIN.

Parlez vite, nous sommes pressés...

WOLF.

Urbain, puisque c'est ainsi qu'on vous nomme, vous m'avez l'air d'un bon enfant.

URBAIN.

C'est ce qu'ils disent tous ; ils ajoutent que ma femme sera la maîtresse, qu'elle fera de moi tout ce qu'elle voudra, et que, pour cette raison, je serai le plus heureux des hommes dans mon petit ménage ; mais où voulez-vous en venir ?

WOLF.

Vous ne refuseriez pas de rendre service, si l'occasion s'en présentait !

URBAIN.

Jamais cela ne se refuse, et encore moins un jour de mariage : cela porterait malheur pour le reste de la vie. De quoi s'agit-il ?

WOLF.

Mon compagnon que voilà et moi, nous venons de Zathumar et nous allons à Unwar, pour recueillir un héritage : il a eu le mal-

Heur de se blesser hier à la jambe ; vous voyez , il a peine à se soutenir. J'ai essayé de le porter ; mais , comme vous pensez bien , cela n'a pu durer long-tems. Il est tombé au pied de cet arbre , et nous y avons passé la nuit : si c'était un effet de votre bonté de m'aider à le transporter au moulin de Kében , pour qu'on puisse lui donner quelque secours , nous vous en aurions tous deux la plus grande obligation.

URBAIN.

Pardine ! il ne faut pas nous prier beaucoup pour cela... Nous allons bâtir une manière de brancard avec des branches , et nous le porterons chacun à notre tour : nous sommes en assez grand nombre pour que cela ne nous fatigue pas. Le père Conrad est un brave homme qui vous recevra le mieux du monde. Allons , à la besogne , vous autres.

(Les paysans coupent et arrachent des branches dont ils font un brancard.)

WOLF.

C'est fort bien ! mais un jour de noce cela ne gênera-t-il pas ?... il y aura tant de monde , sans compter la garnison , car sans doute on a établi un poste au moulin ?

URBAIN.

Non , pas au moulin même.

WOLF , à part à Tékéli.

Nous sommes sauvés !

Mais au bout du pont, parce que, voyez-vous, c'est un passage important, et il est bien essentiel de le garder, pour que l'on n'introduise pas de secours au château de Montgatz. Ils disent chez nous que ce serait un grand malheur si le prince Tékéli pouvait tant seulement mettre le pied dans cette citadelle; qu'il mettrait tout à feu et à sang; car il est bien méchant le prince Tékéli: si bien qu'ils nous ont fait une si belle peur, que nous le craignons plus que le diable. Ma foi! qu'il prenne garde à lui toujours, car s'il a le malheur de tomber entre les mains des Impériaux, ils ne lui feront pas plus de quartier qu'au dernier de ses soldats.

TÉKÉLI, vivement.

Il saura se défendre.

WOLF, bas.

De la modération.

URBAIN.

Au reste, ce que j'en dis là, c'est pour causer, car je n'entends rien à la guerre; j'aime mieux songer à ma petite Christine. Êtes-vous prêts, vous autres?

LES PAYSANS.

Voilà qui est fait.

URBAIN.

Allons, brave homme, mettez-vous là;

nous vous porterons bien doucement, et de manière à ne pas vous fatiguer.

TÉKÉLI.

Comment, vous voulez...

WOLF.

Et oui.

URBAIN.

Il est bon là! si nous ne voulions pas, qu'est-ce qui nous obligerait à le faire? allons, mettez-vous là, et partons, car il est grand jour, et le rendez-vous est à huit heures.

LES PAYSANS.

Partons.

WOLF.

Quand vous voudrez.

(Tékéli est sur le brancard; il est soutenu par Urbain; Wolf lui donne la main; les paysans l'entourent. Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur du moulin de Ké-ben : sur le devant, est une espèce de grange à laquelle communiquent des portes latérales, qui conduisent aux chambres habitées. Plus loin, au cinquième ou sixième plan, une cour fermée par un mur, à hauteur d'appui, servant de digue à la Torza, qui coule de l'autre côté. A gauche, au-delà du mur et sur la rivière, le bâtiment servant à l'exploitation : on voit deux meules en mouvement, l'une en face, et l'autre derrière le bâtiment. Un pont de bois, très-bas et composé de solives portées sur des pilotis, s'étend obliquement depuis le tiers du mur de la cour à gauche, jusque dans la coulisse du dernier plan à droite. On monte de la cour sur ce pont, par un escalier à rampe de bois, cette rampe se prolonge jusqu'au bout du pont ; on entre du pont au moulin, par le moyen d'une planche posée sur le bord de la porte. On voit dans le lointain, sur la droite, à la distance de trois milles, la forteresse de Montgatz. Les côtés de la grange sont remplis de sacs et d'ustensiles : un tonneau est à droite sur le devant.

SCÈNE I.

CHRISTINE sort avec précaution de la chambre de droite, et va écouter à la porte qui est vis-à-vis.

Mon père est occupé... bon... (*Elle court*

sur les bords du pont , et regarde de tous côtés.) J'ai beau regarder , je ne vois personne ; Urbain ne vient pas... Il est cependant neuf heures , et le rendez-vous était à huit. *(Elle revient avec un air boudeur.)* Qui peut le retenir ? S'il allait ne pas venir à présent , comme les jeunes filles se moqueraient de moi. Allez , Monsieur , je suis bien en colère ; c'est affreux de se comporter de la sorte un jour de noce. *(On entend la ritournelle du chœur qui termine le premier acte.)* Je crois que je l'entends. *(Elle court au fond.)* Oui , c'est lui avec tout plein de garçons et de filles bien parées... Allons , je ne suis plus fâchée. Sauvons-nous cependant ; il ne faut pas qu'il croie que j'ai fait attention à ce retard.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE II.

TÉKÉLI, WOLF, URBAIN, PAYSANS
et PAYSANNES.

URBAIN arrive , suivi de tous les paysans qui portent Tekéli ; ils entrent par la gauche près du petit mur.

CHOEUR.

De Christine et d'Urbain. . . .

URBAIN.

Chut ! je veux surprendre ma future. Attendez-moi là ; je vais prévenir le beau-père. *(Il va frapper à la porte de gauche , Conrad ouvre.)*

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD.

CONRAD.

C'EST toi, mon enfant ?

URBAIN.

Oui, père Conrad, nous voilà arrivés. Nous vous avons fait attendre, pas vrai ? mais ce n'est pas notre faute ; nous avons rencontré dans la forêt un pauvre diable qui s'est blessé, et qui avait passé la nuit au pied d'un arbre, ainsi que son camarade ; il nous a prié, là, d'une si bonne façon, de l'amener au moulin, pour lui procurer un peu de soulagement, que je l'y ai conduit, bien sûr et certain que cela ne vous ferait pas de peine.

CONRAD.

Assurément, mon garçon, tu as bien fait. Où est-il ce brave homme ?

URBAIN.

Le voilà, nous l'avons apporté sur ce brancard.

(Tékéli s'avance, conduit et soutenu par Wolf.)

CONRAD.

Approchez-vous, camarades, soyez les bien venus ; asseyez-vous, je suis à vous dans un moment.

TÉKÉLI.

Ne faites pas attention à nous, honnête Conrad.

CONRAD, à part.

Cet homme-là n'a pas un maintien ordinaire.

(Tékéli et Wolf s'assoient sur la gauche.)

URBAIN.

Et Christine, où est-elle ?

CONRAD.

Dans sa chambre. Allons la trouver.

URBAIN.

Un moment, beau-père ; je veux lui présenter le bouquet de la mariée en grande cérémonie. (*Il groupe tous les paysans et paysannes dans la largeur du théâtre et aux côtés de la porte.*) Entrez à présent ; vous pouvez l'amener.

(*Il se place à genoux devant la porte, et tient un bouquet à la main.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE.

(Christine , conduite par son père , sort de sa chambre. Tous les paysans et paysannes étendent sur sa tête des branches d'arbres, de manière à former un couvert. Urbain lui présente un bouquet. Tékéli et Wolf prennent part à ce tableau.)

CONRAD.

EST-CE que tu ne l'embrasses pas ?

URBAIN.

Je n'ose pas encore. (*A part.*) Mais tantôt...

CONRAD.

Allons, prends un à-compte, et à table. Vite à l'ouvrage, tout le monde; Christine, cela te regarde; toi aussi, Urbain... aide ta femme, rends-toi utile.

URBAIN.

Oui, beau-père.

(Chacun s'empresse, on va, on vient : Christine et Urbain ordonnent de leur côté ; on apporte une grande table que l'on couvre de mets.)

TÉKÉLI, à Wolf en lui montrant le fond.

La voilà, Wolf, cette forteresse, mon dernier espoir, et vers laquelle tendent tous mes vœux : conviens qu'il serait affreux d'échouer à la vue de ce port tant désiré.

WOLF, bas.

Nous y arriverons.

CONRAD, à Tékéli.

Mon brave homme, vous ne serez pas fâché de vous rafraîchir, n'est-ce pas ?...

TÉKÉLI.

Vous avez trop de bonté.

CONRAD.

On ne saurait jamais trop en avoir pour ceux que le malheur poursuit : soyez tranquille, nous aurons bien soin de vous ; si vous vous trouvez trop fatigué, et que vous aimiez mieux vous reposer que d'être du repas, vous n'avez qu'à parler, on vous placera dans un endroit où vous ne serez point interrompu par la gaieté bruyante de nos jeunes gens ; agissez comme si vous étiez chez vous ; demandez tout ce que vous voudrez ; pourvu que cela ne soit point contraire aux intérêts de l'Empereur, vous l'obtiendrez sans délai.

(Tékéli répond par une inclination. Conrad se retourne du côté de sa fille.)

TÉKÉLI, bas à Wolf.

Tu l'as entendu?... aux intérêts de l'Empereur...

WOLF, bas à Tékéli.

Paix !...

CONRAD, à ses enfans.

Eh bien ! cela avance-t-il ?

URBAIN, CHRISTINE.

Oui, voilà qui est fait.

(La table est dressée dans le milieu du théâtre, elle en occupe presque toute la largeur; les garçons conduisent Christine au milieu, les filles conduisent Urbain à la droite de sa future: Conrad prend Tékéli par la main, il vient se placer, avec lui et Wolf, à la gauche de sa fille. Tout le monde s'assied et garnit la table.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, GARÇONS MEUNIERS et FILLES de la ferme.

(Dès qu'on est assis, les garçons meuniers et les filles de la ferme accourent par derrière; et au moyen d'une poulie attachée à l'une des poutres de la grange, ils élèvent, au-dessus de la table, un faisceau de guirlandes de verdure et de fleurs, dont ils attachent les bouts à des piliers, de manière à former un dôme, au milieu duquel pend une couronne de roses blanches, qui descend sur la tête de Christine. Tableau.)

CONRAD.

AH! ah! vous nous ménagiez aussi une surprise, vous autres! Allons, c'est bien, mes enfans, je suis sensible à cette galanterie; dansez pendant le repas, ensuite viendra votre tour. (*Ballet de meuniers pendant lequel on mange; il doit être gai, vif et court, et se composer de groupes et de tableaux qui fussent ressortir les autres per-*

sonnages.) Allons , Urbain , une petite chanson à la mariée , pendant que nos danseurs vont boire à sa santé.

URBAIN.

Je ne demande pas mieux.

(On entend battre le tambour ; tout le monde se lève de table.)

WOLF , à Conrad.

Qu'est-ce que cela ?

CONRAD , aux paysans.

Allez voir. (*Urbain va sur le pont.*) Sans doute quelque corps qui change de poste. Ah ! mon Dieu , nous sommes faits à ce bruit et au fracas des armes : depuis un an que dure le siège de Montgatz , il ne se passe pas un jour sans que nous voyions des soldats : heureusement pour mon repos , on n'a jamais établi de poste au moulin. (*A demi-voix.*) Quand on a une jeune fille , on craint la présence continuelle des militaires. Ces gaillards-là vous cernent un cœur comme une citadelle , au moins.

URBAIN , revenant.

C'est un gros détachement qui vient de la ferme , et qui se dirige vers le moulin. (*Tékéli et Wolf se regardent.*) Cela va déranger toute notre fête , beau-père.

CONRAD.

Pourquoi ? ce sera sans doute comme à l'ordinaire , il ne fera que passer.

{UN PAYSAN.

Allons le voir.

TOUS.

Oui, allons.

URBAIN.

Ah! mon Dieu, on dirait qu'ils n'ont jamais rien vu.

(Tous remontent vers le pont et le long du petit mar: on les perd de vue. Il ne reste plus en scène que Tékéli et Wolf.)

SCÈNE VI.

TÉKÉLI, WOLF, CONRAD.

(Conrad fait un mouvement pour suivre les autres. Tékéli le prend par la main et l'amène eu-devant de la scène, Wolf est à sa gauche.)

TÉKÉLI.

CONRAD, vous êtes singulièrement attaché à la maison d'Autriche?

CONRAD.

Je verserais tout mon sang pour elle.

TÉKÉLI.

Si un de ses ennemis se présentait à vous sans défense, s'il réclamait votre secours....

CONRAD.

Sans défense!... il obtiendrait tout de moi. J'ai fait trente ans la guerre, et n'ai connu d'ennemis que sur le champ de bataille. Ce-

ACTE II, SCÈNE VI.

237

pendant il en est un, un seul envers lequel peut-être j'aurais peine à user de modération.

TÉKÉLI.

C'est...

CONRAD.

Le comte Tékéli.

TÉKÉLI.

Il est devant vous, c'est moi.

CONRAD.

Vous, Tékéli ! (*On entend le tambour qui s'approche.*) Votre danger me fait frémir ! un homme tel que vous ne doit périr que les armes à la main. J'oublie que c'est Tékéli qui me parle, et je ne vois plus en vous qu'un malheureux à qui j'ai promis l'hospitalité, et Conrad ne l'a jamais trahie. (*Le tambour est tout près.*) Nous n'avons pas le tems de sortir d'ici.... vite.... là.... sous ce tonneau : comptez sur moi. (*Tékéli se cache dans un tonneau dont un fond est ouvert. Conrad et Wolf relèvent le tonneau, en sorte que Tékéli se trouve dessous. A Wolf.*) Et vous ?...

WOLF.

Je suis son fidèle ami, son compagnon d'armes.

CONRAD.

Craignez-vous d'être reconnu ?

Ce vêtement me déguise assez pour croire que je cours moins de danger.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, MAURICE,
SOLDATS AUTRICHIENS.

(Les soldats paraissent sur le pont, et les paysans reviennent sur le devant.)

CONRAD, bas à Wolf.

MÊLEZ-VOUS à nos gens, vous passerez pour un de mes garçons. (*Wolf va s'appuyer sur le tonneau. A part.*) Un instant plus tard il était perdu. (*Haut et se tournant vers les paysans et affectant de la gaieté.*) Eh bien! mes amis, vous voilà contents, vous aimez tant à voir des soldats!

URBAIN, à part.

Nous nous serions bien passés de leur visite.

(Edmond fait ranger sa troupe en bataille dans le fond.)

EDMOND appelle le caporal, et lui dit à demi-voix.

Place un factionnaire sur le pont, avec la consigne de ne rien laisser entrer ni sortir sans l'avoir visité.

(Le caporal obéit. On place la sentinelle au haut de l'escalier.)

CONRAD, à part.

Qu'est-ce qu'ils veulent faire ?

EDMOND, à Conrad.

Est-ce vous qui êtes le maître de ce moulin ?

CONRAD.

Oui, mon Capitaine.

EDMOND.

Y a-t-il d'autres issues que celle-là (*il lui montre le pont*) pour arriver ici ?

CONRAD.

Il y a là-bas, à droite, une porte qui donne du côté de la forêt. (*Edmond envoie le caporal mettre une sentinelle du côté qu'on lui a désigné.*) Allez.

URBAIN, à part.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?... Est-ce qu'ils viennent faire le siège du moulin, par hasard ? Ah ! mon Dieu ! ma future est prise.

CONRAD.

Ne puis-je demander, mon capitaine ?...

EDMOND.

Je cherche le comte Tékéli... Je suis chargé par le général en chef de faire ici et aux environs les perquisitions les plus scrupuleuses et les plus actives.

WOLF, à part.

Oh ! Ciel !

L'Empereur promet cent ducats de récompense à celui qui parviendra à lui livrer le Comte. Nous avons la certitude que depuis deux jours il erre dans la forêt voisine, et qu'il cherche à pénétrer dans Montgatz ; mais toutes ses tentatives seront vaines ; il faut qu'il tombe entre nos mains, ou qu'il abandonne ce pays.

CONRAD.

Il ne tient qu'à vous de vous assurer qu'il n'est point ici.

EDMOND.

C'est aussi ce que je m'en vais faire.

UN PAYSAN.

Pardon... excusez, M. l'Officier ; ne serait-il pas possible de savoir comment il est fait, ce Tékéli ? (*A part.*) C'est que c'est de l'argent, cent ducats.

EDMOND.

Voilà son signalement, écoutez. (*Il lit.*) Émeric, comte de Tékéli, âgé de vingt-neuf ans, taille de cinq pieds huit pouces, cheveux et sourcils bruns, œil noir et perçant, figure noble, regard fier ; brave, courageux et facile à irriter : on le croit déguisé en paysan. N'oubliez pas qu'il y a cent ducats pour celui qui le conduira au général.

LE PAYSAN, paraissant réfléchir.

Et mais...



ACTE II, SCÈNE VIII. 281

CONRAD, l'interrompant.

Voulez-vous commencer la visite de la maison ?

EDMOND.

Allons.

CONRAD.

Christine, Urbain, conduisez ces messieurs partout.

CHRISTINE.

Oui, mon père.

(Tout le monde sort, excepté Conrad, Wolf et le paysan.)

SCÈNE VIII.

TÉKÉLI caché, CONRAD, WOLF,
UN PAYSAN.

WOLF, à part.

MALHEUREUX prince ! pourquoi t'ai-je conduit ici ?

(Il s'éloigne et se tient au fond, mais sans jamais perdre de vue le tonneau.)

LE PAYSAN, revenant mystérieusement et tirant Conrad à l'écart.

Père Conrad, je peux vous faire gagner de l'argent.

CONRAD.

Toi ?

TÉKÉLI.

LE PAYSAN.

Moi. Cinquante ducats !

CONRAD, à part.

Il l'a reconnu. (*Haut.*) Et comment cela, mon garçon ?

LE PAYSAN.

En livrant celui qu'on cherche.

CONRAD.

Le comte Tékéli ?

LE PAYSAN.

Lui-même. Il est ici !

CONRAD.

Tu badines !

LE PAYSAN.

Non, foi d'homme !

CONRAD.

Bah !

LE PAYSAN.

C'est étonnant que vous ne l'ayez pas remarqué.

CONRAD.

J'avais bien autre chose à faire.

LE PAYSAN.

C'est le camarade de l'homme qui était là tout à l'heure, et que votre gendre a trouvé ce matin dans la forêt. Je l'ai bien examiné à table : c'est mot pour mot comme le Capitaine nous a dit ; et ce qui prouve que je ne

me suis point trompé, c'est qu'il a disparu depuis que les soldats sont arrivés. Comme c'est chez vous qu'il sera arrêté, j'ai cru, par politesse, devoir vous proposer la moitié de la récompense ; mais pour peu que vous n'en vouliez pas, j'irai seul le dénoncer au Capitaine, et son affaire ne sera pas longue.

CONRAD.

Qu'oses-tu dire, malheureux ! Tu vas, pour quelques misérables pièces d'or, livrer au supplice un homme que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais fait de mal ! Tu ignores donc qu'il n'est point de métier plus vil, plus infâme que celui de délateur, que le mépris universel est la juste récompense des lâches qui se jouent à ce point de la vie de leurs semblables ?... C'est de l'argent que tu demandes... Je vais t'en donner. (*Il tire une bourse.*) Voilà les cinquante ducats promis, et vingt-cinq que j'y ajoute pour t'empêcher de faire une mauvaise action. C'est la moitié de la dot de ma fille ; j'allais la lui donner ; elle ne la regrettera pas, quand elle apprendra qu'elle a servi à sauver un infortuné. Va, et souviens-toi qu'un honnête homme doit mourir de faim plutôt que de gagner de l'or à pareil prix.

LE PAYSAN.

Gardez cet argent, Conrad, il me coûterait trop cher, je le sens, et je rougis d'avoir pu le désirer un moment.

CONRAD.

A la bonne heure.

LE PAYSAN, sanglottant.

Vous ne m'en voulez pas , père Conrad ?

CONRAD.

Non ; mais tu me jures sur ta vie de ne point trahir ce secret.

LE PAYSAN, de même. "

Ah!... je le jure sur la vie. (*A part.*) Mais, en attendant, voilà toujours cent ducats perdus.(*Il lui prend la main et la presse affectueusement.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, EDMOND, URBAIN,
CHRISTINE, MAURICE, SOLDATS,
PAYSANS.

CHRISTINE.

VOILA qui est fait , mon père.

URBAIN.

Ces messieurs ont regardé partout.

CONRAD, à Edmond.

Eh bien ! vous n'avez rien vu , n'est-ce pas ?

EDMOND.

Rien.



ACTE II, SCÈNE IX.

285

CONRAD.

J'en étais sûr. Il vous reste encore deux chambres à visiter, la mienne (*il ouvre la porte de gauche ; Edmond y entre suivi de deux soldats*) et celle-ci, qui est occupée par ma fille.

(Edmond va jusqu'à la porte de droite , qu'il entr'ouvre , et ne fait que passer la tête pour y jeter un coup d'œil , puis revient en scène.)

URBAIN , à part.

Ils vont bientôt s'en aller , j'espère.

EDMOND.

Je suis satisfait, Conrad. Je rendrai de vous et de votre famille le compte le plus favorable. Mais notre arrivée a suspendu vos danses et vos jeux ; reprenez-les , je vous prie , j'en serai le témoin avec le plus grand plaisir.

CONRAD.

Tout à l'heure , mon Capitaine ; nos jeunes gens ne sont pas pressés.

URBAIN , naïvement.

Quand vous serez partis.

CHRISTINE , pour réparer la sottise d'Urbain , qui paraît avoir choqué Edmond.

Urbain veut dire que nous ne sommes pas assez savans pour danser devant des messieurs de l'armée.

Vous ne devriez pas m'exposer à de pareils désagrémens. Comment voulez-vous que mon service se fasse, si chaque sentinelle que je rencontre a le droit de m'arrêter et de me faire des demandes aussi impertinentes ?

EDMOND, plaisantant.

Effectivement, cela ne convient pas.

BRAS-DE-FER.

Tenez, mon Capitaine, je ne sais pas comment la journée finira ; mais jusqu'à présent je n'ai pas été chanceux. Vous savez bien que vous m'avez dit ce matin dans la forêt : Bras-de-Fer, ramasse mes provisions, et tu viendras me rejoindre.

EDMOND.

Eh bien ?

BRAS-DE-FER.

Après cela vous êtes parti et vous m'avez laissé tout seul. J'ai rencontré Maurice (à part) heureusement pour moi (haut), et nous avons fait route ensemble pendant quelque temps ; mais voici bien le diable, imaginez-vous, capitaine, que nous trouvant fatigués, nous nous étions assis au pied d'un gros chêne ; voilà tout d'un coup...

MAURICE, tenant un broc et un verre, s'approche de Bras-de-Fer, et lui dit à voix basse :

Si tu parles, je te brûle la cervelle. (Lui

BRAS-DE-FER, en dehors.

Je vous dis que je suis Bras-de-Fer.

UNE VOIX, en dehors.

Cela m'est égal, je dois suivre ma consigne.

BRAS-DE-FER, riant.

Allons donc, vous êtes fou.

EDMOND.

C'est mon domestique qui se dispute avec la sentinelle ; viens, Bras-de-Fer.

BRAS-DE-FER, en dehors.

Vous l'entendez, j'espère !... mon maître m'appelle.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, BRAS-DE-FER.

BRAS-DE-FER ; il entre tout effaré.

Me voilà. C'est cet original, mon Capitaine, qui n'entend pas plus raison qu'un mur ; j'ai beau lui dire que je me nomme Bras-de-Fer, écuyer du capitaine Edmond, et qu'il n'y a pas de consigne pour moi ; il me répond, comme un imbécile qu'il est, qu'on lui a dit de ne rien laisser entrer ni sortir sans l'avoir visité.

EDMOND, riant.

C'est affreux.

URBAIN, WOLF, MAUBICE.

C'est bien parler, cela, père Conrad.

CONRAD.

Allons, Christine, fais les honneurs, va chercher du vin et offres-en à ces messieurs,

CHRISTINE.

Il y en a là, mon père.
(Urbain distribue des verres à Edmond et aux soldats,
Christine leur verse à boire.)

CONRAD.

Donne-m'en aussi, je veux avoir l'honneur de trinquer avec le Capitaine et mes anciens camarades. A la santé de l'Empereur !

(Il trinque avec Edmond, puis il sort avec Urbain pour aller chercher du vin.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté CONRAD et URBAIN.

(On a posé la bouteille et les verres sur le tonneau où est Tékéli.)

WOLF.

Au bonheur de la Hongrie !

BRAS-DE-FER.

A la conservation des vignes de Tokai !

EDMOND.

A la prise de Montgatz !

PREMIER DRAGON.

A celui qui entrera le premier dans la place !

DEUXIÈME DRAGON.

Ce ne sera pas toi.

PREMIER DRAGON.

Pourquoi non ?

DEUXIÈME DRAGON.

Parce que c'est un plaisir que je me promets depuis long-tems.

PREMIER DRAGON

Toi ?

DEUXIÈME DRAGON.

Oui, moi.

PREMIER DRAGON.

Je t'en défie.

EDMOND.

Cette chaleur me plaît.

DEUXIÈME DRAGON.

A moins que je ne sois renversé dès le premier choc, j'y entrerai, j'en fais le serment, et j'en suis aussi sûr que je le suis de placer une balle à trente pas dans le trou de ce tonneau.

PREMIER DRAGON

Je parie encore que tu ne l'y mets pas en trois coups.

DEUXIÈME DRAGON.

Va ; avec la permission du Capitaine , cependant.

EDMOND.

Je vous la donne.

WOLF , à part.

Grand Dieu !

(Il va s'asseoir sur le tonneau, les jambes pendantes du côté du bondon. Il a pris le violon de l'un des ménétriers.)

PREMIER DRAGON.

Rangez-vous.

(Tout le monde se place le long des coulisses et du mur du fond. Les deux dragons ont pris leurs pistolets, et s'appêtent à tirer.)

DEUXIÈME DRAGON , à Wolf.

Ote-toi de là , camarade.

WOLF , avec bonhomie.

Pourquoi donc faire ?

PREMIER DRAGON.

C'est ce tonneau que nous allons ajuster.

WOLF.

Bah ! voilà une belle idée , par exemple , de percer ainsi d'outre en outre les futailles du maître ! est-ce que vous ne pouvez pas

aussi bien ajuster une bouteille, un rond tracé sur un arbre.

EDMOND.

En effet, cela reviendrait au même.

PREMIER DRAGON.

Non pas, Capitaine; l'adresse consiste à faire traverser la balle de manière qu'elle sorte par l'autre côté du tonneau. (*A Wolf.*) Ote-toi de là.

WOLF.

Je ne m'ôterai pas que le père Conrad ne soit revenu. Père Conrad ! père Conrad !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD, URBAIN,
revenant avec de grandes cruches pleines.

Qu'est-ce qu'il y a, mes amis ?

WOLF.

Père Conrad, je dis comme ça qu'il ne faut pas que ces braves gens mettent vos futailles en perce sans votre permission : ils veulent s'amuser à tirer des coups de pistolet dessus, pour voir qui sera le plus adroit.

BRAS-DE-FER.

Pardi ! voyez le grand mal de percer une vieille futaille qui n'est plus bonne à rien.

CONRAD.

Vous vous trompez; tout sert chez nous, il ne faut qu'un hasard, une circonstance, et quelquefois c'est au moment qu'on y pense le moins que l'on trouve l'occasion d'employer de la manière la plus utile des choses dont on faisait peu de cas : d'ailleurs j'observerai au Capitaine qu'il est tout au moins imprudent de tirer des armes à feu dans une grange; il ne faut qu'une étincelle pour embraser tout le bâtiment; et vous seriez désespéré, j'en suis sûr, qu'un frivole amusement me devînt si funeste.

EDMOND.

Je n'avais pas songé... Allez, mes amis, dans le jardin, vous vous y exercerez de même.

CONRAD.

Mais sans danger pour personne.

PREMIER DRAGON.

Allons donc, puisqu'on le veut.

DEUXIÈME DRAGON.

Allons, tu ne gagneras pas pour cela.

PREMIER DRAGON.

C'est ce que nous verrons. Capitaine, est-ce que vous ne nous faites pas l'honneur d'assister à ce petit combat? naturellement vous devez être juge du pari.

CONRAD.

Il a raison, vous devez être juge du pari.

EDMOND.

J'y consens.

(Il sort suivi des soldats.)

URBAIN, à Christine et aux paysans.

Je suis curieux de savoir qu'est-ce qui gagnera.

CHRISTINE.

Oh ! cela me fait peur.

URBAIN.

Peur d'un coup de pistolet !... ne fais donc pas la bête, ces messieurs se moqueraient de toi.

(Il sort avec Christine et les paysans. Wolf est resté sur le tonneau jusqu'à la fin de la discussion.)

SCÈNE XIII.

TEKÉLI, caché. CONRAD, WOLF.

(Conrad et Wolf ont fait mine de suivre les autres, puis ils sont revenus vivement et avec mystère au-devant de la scène.)

WOLF.

Il est perdu.

CONRAD.

A ne vous rien celer, leur séjour ici, les précautions qu'ils prennent, tout cela m'inquiète beaucoup.

TÉKÉLI.

WOLF.

Comment le faire évader ?

CONRAD.

Cette nuit, peut-être, trouverons-nous un moment favorable.

WOLF.

D'ici là, la fatigue, le défaut d'air... J'aurai la douleur de le voir expirer !

CONRAD.

Il est impossible qu'il demeure long-tems dans cette position.

WOLF.

Quel parti prendre ?

CONRAD.

J'aurais bien un moyen de le faire sortir.

WOLF.

Voyons.

CONRAD, après s'être assuré qu'il n'est point observé.

Je dois envoyer aujourd'hui plusieurs sacs remplis de grains et autres denrées à la ferme qui est là... de l'autre côté de la rivière... on pourrait dans l'un de ces sacs...

WOLF.

Je comprends ; mais ce moyen...

CONRAD.

Je conviens qu'il est dangereux, et d'une

exécution difficile; je doute même que le prince veuille se déterminer à en faire usage; cependant...

WOLF.

Sa vie n'est point à lui; elle appartient à son épouse, à ses fidèles compagnons. Il suffit, généreux Conrad, je me charge de le faire consentir à tout.

CONRAD.

Je ne vous dissimule pas que vous courez le plus grand danger, si vous êtes découvert; et moi-même...

WOLF.

Honnête Conrad! combien votre dévouement me touche!

CONRAD.

J'ai promis de le sauver, je dois tenir ma parole.

WOLF.

Ne perdons pas un moment. (*Il regarde vers le fond, et voit la sentinelle au milieu du pont et qui paraît les observer.*) Ce soldat a les yeux sur nous. (*Il se baisse sans affectation près du tonneau, et dit à voix basse.*) Suivez tous nos mouvemens, et et laissez-vous conduire.

CONRAD.

Christine! Christine!

CHRISTINE, en dehors.

Plait-il, mon père ?

CONRAD.

Viens.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CHRISTINE, URBAIN.

CHRISTINE.

Me voilà.

URBAIN.

Qu'est-ce que vous voulez, beau-père ?

CONRAD.

Cela ne te regarde pas ; ce n'est pas toi que j'ai appelé.

URBAIN.

Je le sais bien, mais je ne me soucie pas de laisser ma petite femme toute seule, tant que ces maraudeurs-là seront au moulin.

CHRISTINE.

Fi, que c'est vilain d'être jaloux !

CONRAD.

Il ne s'agit point d'amour ni de jalousie. Écoutez-moi. Pendant que je vais entrer dans ta chambre avec ce brave homme, vous resterez tous deux sur ce banc, pour empêcher qu'on ne vienne nous interrompre ; sitôt que vous entendrez quelqu'un, vous tousserez bien fort pour nous avertir.

ACTE II, SCÈNE XV.

299

CHRISTINE ET URBAIN.

Cela suffit.

(Conrad et Wolf soulèvent le tonneau, et le font entrer dans la chambre de droite, dont ils ferment la porte.)

SCÈNE XV.

CHRISTINE, URBAIN, ensuite BRAS-DE-FER.

(Christine et Urbain ont regardé l'action de Conrad et de Wolf avec étonnement, puis ils se sont assis sur un banc qui est au bas d'un pilier de la grange.)

URBAIN.

CHRISTINE.

CHRISTINE.

Urbain !

URBAIN, avec importance.

Il se passe ici quelque chose qui n'est pas naturel.

CHRISTINE.

Qu'est-ce que ça nous fait ?

(Urbain paraît réfléchir.)

BRAS-DE-FER, au fond et à part.

Elle est gentille, au moins, cette petite meunière ! Je ferais volontiers connaissance avec elle... Je l'ai vue venir par ici, avec son

nigaud de fiancé... Eh ! les voilà sur ce banc...
Qu'est-ce qu'ils font là ?...

(Il s'approche doucement , et se cache derrière un
autre pilier.)

URBAIN.

Qu'est-ce que ça veut dire , tout ce mystère ?

BRAS-DE-FER , à part.

Il parle de mystère !

URBAIN.

Qu'est-ce que ton père va faire dans ta chambre, avec cet homme qu'il voit pour la première fois ?

CHRISTINE.

Tu es bien curieux ! Au lieu de te mêler de ce qui ne te regarde pas , tu ferais bien mieux de me dire quelque chose de joli... Ce n'est pas pour vous faire un compliment, mais vous n'êtes guère aimable pour un jour de noce ; si cela continue , je prévois que ce mariage-là n'aura rien de bien amusant.

URBAIN.

Apprenez, mam'selle, que ce n'est pas pour s'amuser que l'on se marie.

CHRISTINE.

Je commence à m'en apercevoir.

URBAIN , retombant dans ses réflexions.

Et cette idée de nous dire : Vous tousser

bien fort pour nous avertir, sitôt que vous entendrez quelqu'un.

BRAS-DE-FER, à part.

Ah ! ah ! voici du nouveau.

CHRISTINE, se levant et s'éloignant d'Urbain.
Tu m'impatientes !

BRAS-DE-FER, à part.

Essayons.

{ Il toussé fort, puis se cache. }

CONRAD, ouvrant la porte avec inquiétude.
Qu'est-ce qu'il y a ?

URBAIN.

Rien, beau-père.

CONRAD.

Tu as toussé.

URBAIN.

Ce n'est pas moi, c'est Christine.

CHRISTINE.

Moi ? je n'y ai pas songé.

CONRAD, à Urbain.

Ah ça ! si tu voulais bien faire trêve à tes plaisanteries.

URBAIN.

Je ne plaisantais pas, puisque je me disputais avec ma femme. (*Conrad se retire. A Christine.*) Voilà encore de tes niches ; tu as fait cela pour me faire gronder ; mais tu me le paieras.

BRAS-DE-FER, à part.

Il y a quelque chose là-dessous, c'est sûr...
Allons prévenir mon maître.

(Il s'échappe doucement par le côté où est Edmond.)

SCÈNE XVI.

CONRAD, WOLF, TÉKÉLI, *caché dans un sac*, URBAIN, CHRISTINE.

CONRAD, sortant de la chambre, et roulant le tonneau, en présentant le côté ouvert au public, pour qu'on voie qu'il est vide. A Urbain.

REMETS ce tonneau à sa place.

(Il rentre.)

URBAIN.

Oui, beau-père.

(Il place le tonneau à l'endroit où il était.)

CONRAD, sortant avec un sac. A Urbain.

Porte ce sac là-bas, avec les autres: (Il indique la gauche de la grange. Wolf sort en soulevant un autre sac: (*) Il paraît

(*) Ce sac doit paraître aussi rempli que les autres : l'homme étant censé dans le grain jusqu'à la hauteur des épaules, il n'y a que la tête qui présente une forme irrégulière; mais le sac ne doit pas être serré par le haut; d'ailleurs on suppose qu'on a mis dans le haut de ce sac, ainsi que dans les autres, d'autres denrées que du grain, comme le dit Conrad.

inquiet. A Urbain.) Allons donc, paresseux, n'es-tu pas déjà fatigué?... Entre dans cette chambre, et aide-moi à sortir les sacs qui y sont; il faut qu'ils soient tous portés à la ferme avant la nuit. (*A Christine.*) Et vous, Mam'selle, il semble que vous ne soyez pas de la maison, vous demeurez là les bras croisés à me regarder travailler; n'est-ce pas ridicule que je sois obligé d'employer des étrangers, tandis que j'ai chez moi des enfans grands comme père et mère, et qui ne font rien?

CHRISTINE.

Mais, mon père, je ne demande pas mieux.

URBAIN.

Nous ne pouvions pas vous aider, puisque vous nous aviez dit de rester là pour vous avertir.

CONRAD.

Qu'est-ce que tu vas dire? il faut toujours que tu raisonnes... Marche. (*A Wolf.*) Je vous demande bien pardon, mon camarade, d'avoir abusé de votre complaisance.

URBAIN, à Christine.

En vérité, je ne sais pas ce que ton père a dans la tête aujourd'hui... il est taquin comme tout.

CONRAD.

Dépêchons. (*Urbain et Christine entrent*

dans la chambre de droite. Bas à Wolf.)
Je vais les retenir un moment, profitez-en pour placer votre maître de la manière la moins incommode; faites en sorte de lui donner de l'air, et prenez garde surtout qu'on ne puisse en approcher.

(Wolf prend la main de Conrad et la pose sur son cœur avec toute l'expression de la reconnaissance. Conrad va rejoindre ses enfans, et il ferme la porte.)

WOLF. Il soulève péniblement le sac où est Tékéli, et le porte avec les autres, à gauche, près l'escalier du pont. Il le place de manière qu'il soit en vue et bien distinct : il entr'ouvre le sac.)

Quel exès d'abaissement ! Un prince si souvent victorieux, couronné roi de Hongrie à la tête de trois cents mille hommes, et dont le nom seul est encore la terreur de ses ennemis, réduit à employer un pareil stratagème pour échapper au fer des bourreaux !
(*Il entend du bruit.)* On vient. (*Il referme le sac et dit à voix basse.)* Ne craignez rien, mon Prince, Wolf est auprès de vous, demeurez immobile.

(*Il s'appuie sur un autre sac, de manière à couvrir presque entièrement celui-là.)*

SCÈNE XVII.

WOLF, TÉKÉLI *caché*, **EDMOND, BRAS-DE-FER**, **SOLDATS.**

BRAS-DE-FER, mystérieusement à Edmond ,
sans voir Wolf. A voix basse.

Vous allez voir si je ne vous ai pas dit vrai... arrêtez-vous là. Je vais donner le signal : vous verrez qu'il y a du mystère. *(Il tousse une fois , deux fois et toujours plus fort. Conrad n'ouvre point ; les soldats le regardent, et on commence à se moquer de lui.)* C'est singulier ! cependant, je suis bien sûr de mon fait.

EDMOND.

Oh ! tu es un habile espion !

UN SOLDAT.

C'est un rêve.

BRAS-DE-FER.

Je vous dis qu'il y a là-dedans des étrangers avec le père Conrad , et qu'ils méditent quelque noir complot.

WOLF, à part.

O Providence ! tu veillais sur nous.

EDMOND.

Avançons.

BRAS-DE-FER, aux soldats.

Prenez bien garde qu'ils ne vous échappent.

EDMOND.

De par l'Empereur, ouvrez.

BRAS-DE-FER.

Eh non ! ouvrez tout de suite.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD, URBAIN,
CHRISTINE.

CHRISTINE, ouvrant la porte.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service,
Messieurs ?

EDMOND.

Où est Conrad ?

CHRISTINE.

Là. Mon père, ces messieurs vous deman-
dent.

EDMOND.

Permettez, je veux m'assurer moi-même..

(Il entre.)

BRAS-DE-FER.

Oui, c'est plus prudent ; il faut s'assurer
soi-même... (Aux soldats.) Restez là, vous
autres, et ne laissez sortir personne sans la
permission du Capitaine.

UN SOLDAT.

Auras-tu bientôt fini ? je voudrais bien savoir qui t'a donné le droit de nous commander ?

BRAS-DE-FER.

C'est par procuration.

EDMOND, sortant avec Conrad et Urbain.

Pardonnez, Conrad, si j'ai pu soupçonner un moment votre franchise ; il est de mon devoir de veiller aux intérêts de l'Empereur.

BRAS-DE-FER.

Oh ! il n'a pas bien cherché ; il faut que je visite cela moi-même.

(Il rentre.)

CONRAD.

Je m'étais retiré un moment dans cette chambre pour y causer avec mes enfans de quelques dispositions relatives à votre arrivée ici.

EDMOND.

Je vois qu'on m'a trompé, et je ne puis assez vous témoigner mes regrets... C'est mon domestique qui était venu me faire part d'une découverte très-importante, et à laquelle, disait-il, était attaché le salut de l'armée. Ce n'est pas la première fois que pareille chose lui arrive, et je veux l'en punir. Il gardera les arrêts tant que nous resterons ici.

(*Aux soldats.*) Vous l'entendez , je vous défends de le laisser sortir.

(*Un soldat reste en faction à la porte : les autres se retirent dans le fond.*)

BRAS-DE-FER , voulant sortir de la chambre.

Je n'ai trouvé personne , mais cela n'empêche pas...

UN SOLDAT.

Halte-là.

BRAS-DE-FER , insistant pour sortir.

Qu'est-ce que tu dis ?

LE SOLDAT , barrant la porte avec son fusil.

On ne passe pas.

BRAS-DE-FER.

Je voudrais bien savoir , à mon tour , qui t'a donné le droit de me commander ?

CHRISTINE , riant .

C'est par procuration.

BRAS-DE-FER.

Je n'aime pas les mauvaises plaisanteries , entendez-vous ? Capitaine , dites-lui donc de me laisser sortir.

EDMOND.

Au contraire , je lui ai ordonné de te faire garder les arrêts , pour te punir de tes gentilleses.

BRAS-DE-FER.

Oh ! mon Dieu ! est-il possible de récompenser de la sorte un serviteur fidèle et zélé ?

CONRAD.

Pardon , M. le capitaine , mais il ne convient pas , ce me semble , que la chambre de ma fille lui serve de prison.

BRAS-DE-FER.

C'est la chambre de votre fil ? A h ! c'est différent , j'y reste.

URBAIN.

Un moment ! un moment ! (*A Edmond.*) On pourrait l'enfermer dans le moulin , on y découvre toute la plaine jusqu'au pied de Montgatz : il tiendra lieu de sentinelle avancée.

[CONRAD.

Il a raison.

EDMOND.

Soit. (*Aux soldats.*) Qu'on l'enferme dans le moulin.

BRAS-DE-FER.

Mon Capitaine ! (*On le conduit au moulin, il se met à une fenêtre.*) Grâce , mon Capitaine.

EDMOND.

Tais-toi , ou jete serai donner la bastonnade.

BRAS-DE-FER regarde la rivière.

Oh ! si je savais nager, quel saut je ferais !

CONRAD.

Holà ! vous autres ! Pierre , Joseph , Firmin , allons , à l'ouvrage. Vous permettrez , mon Capitaine ? nous avons là du grain et d'autres denrées à reporter à la ferme.

EDMOND.

Faites , faites.

CONRAD , Wolf qui est resté assis près du sac.

Lève-toi , paresseux à la besogne.

(Les garçons meuniers arrivent , et on les charge : chacun d'eux porte un sac sur le dos. Edmond va au fond.)

EDMOND , à la sentinelle.

N'oublie pas ta consigne.

(A mesure que les meuniers se présentent à la tête du pont , la sentinelle les arrête ; et tâte le sac qu'ils portent : il n'en reste plus que deux , et l'on n'a pas osé faire passer Tékéli.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE.

(Maurice , en entrant , observe Conrad et Wolf ; il saisit leurs signes d'intelligence ; et s'approche doucement de Wolf.)

MAURICE , bas à Wolf.

Le prince est ici.

WOLF, hésitant.

Le prince !

MAURICE.

J'en suis sûr ; je le vois à votre embarras.
Mettez-moi à même de lui être utile.

WOLF.

Il est là... près de moi.

MAURICE.

Et vous n'osez sortir dans la crainte de l'inspection ? Laissez - moi faire. (*Haut à Edmond.*) A propos, Capitaine, ce pauvre Vorback est là en faction depuis que nous sommes arrivés ; il a été témoin de l'accueil gracieux que nous a fait le père Conrad, mais il n'a pu profiter de ses offres obligeantes, et il ne doit pas avoir moins besoin que nous de se réconforter : si vous voulez me le permettre, je prendrai sa place un moment, à condition qu'il la reprendra dès qu'il se sera rafraîchi.

EDMOND.

J'y consens, pourvu que le service n'en souffre pas. Vorback, profitez de la bonne volonté de votre camarade, et cédez - lui votre poste.

(Maurice reçoit la consigne du factionnaire, qui vient se mêler à ses camarades et recevoir un verre des mains de Christine.)

WOLF, à part.

O mon Dieu, je te rends grâce !

CONRAD à Wolf.

A ton tour. (*Il l'aide à charger sur ses épaules, le sac où est Tékéli; Wolf va au pont, et, d'un pas lourd et pesant, gagne l'autre bout du pont avec son précieux fardeau. On le perd de vue. A Edmond.*) C'est fini, Capitaine; maintenant je suis tout à vous. Ordonnez : si je puis faire quelque chose qui vous soit agréable, vous n'avez qu'un mot à dire.

(On entend battre au drapeau.)

EDMOND.

C'est le général qui visite les postes.

CONRAD à part.

Pourvu qu'il ait pu échapper !

(On bat de nouveau.)

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE CARAFFA,

SOLDATS de sa suite.

(Dès qu'il paraît sur le pont, le détachement qui est dans le moulin accourt, se range en bataille et lui présente les armes.)

LE COMTE à Edmond.

CAPITAINE Edmond, avez-vous fait une visite exacte en ce lieu ?

EDMOND.

Oui, général.

LE COMTE.

Et vous n'avez rien vu qui puisse vous faire soupçonner que Tékéli y soit caché ?

EDMOND.

Rien.

LE COMTE.

On vient de m'assurer cependant qu'il y est entré ce matin, déguisé en paysan, et mêlé parmi des villageois qui se rendaient à une fête.

CONRAD, à part.

Le misérable Frank m'a trahi.

LE COMTE, à Conrad.

Bonhomme, répondez, avez-vous connaissance de ce fait ?

CONRAD.

Moi, Général ! (*A part.*) Donnons-lui le tems de s'éloigner.

LE COMTE.

S'il est vrai, je compte assez sur votre zèle et sur l'attachement que vous devez à l'Empereur, pour croire que vous m'épargnerez la peine de chercher plus long-tems Tékéli.

CONRAD.

Je supplie votre excellence de trouver bon que je ne réponde point à votre demande.

LE COMTE.

Vous êtes instruit ! parlez.

CONRAD.

Je ne le puis.

LE COMTE.

Qui vous retient ?

CONRAD.

L'honneur.

LE COMTE.

En pareille circonstance , l'honneur n'es
qu'un mot.

CONRAD.

Dans quelque circonstance que ce soit
l'honneur est tout pour un soldat ; l'Empe
reur même n'a pas le droit de l'emporte
sur lui.

LE COMTE.

Ainsi vous bravez ses ordres, et vous n
craignez pas...

CONRAD.

Je sais que ma vie est entre vos mains
mais un pareil motif ne saurait m'arrêter ; j
vous connais trop juste pour craindre qu
vous abusiez de votre pouvoir.

LE COMTE.

Parlez , je vous l'ordonne.

CONRAD.

Je vais vous obéir ; mais je supplie vot
excellence de ne pas oublier qu'elle m'y con
traint , et je lui demande pardon d'avance s

m'échappe quelques expressions qui puissent la blesser.

LE COMTE.

Poursuivez.

CONRAD.

Si celui que vous cherchez est ici de mon aveu, ce serait une perfidie de vous le livrer; s'il s'y est réfugié en me demandant un asile, ou que le hasard me l'ait fait découvrir, ce serait une bassesse; et Conrad, vieux militaire, couvert de blessures honorables, est également incapable de l'une et de l'autre.

(On entend plusieurs coups de fusil dans l'éloignement.)

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela ?

BRAS-DE-FER, à la fenêtre du moulin.

Capitaine !.. Monsieur le Général ! je vous demande pardon de la liberté que je prends... Je viens de voir un homme sortir de l'un des sacs que l'on a emportés du moulin ; il s'est mis à courir du côté de Montgatz, avec celui qui le portait.

LE COMTE.

C'est Tékéli.

BRAS-DE-FER.

Une patrouille les a aperçus et a voulu les rejoindre, mais inutilement ; elle a tiré dessus et les a manqués... Bah ! ils sont déjà bien loin.

LE COMTE.

Edmond, vous m'avez trompé, vous avez trahi l'Empereur, votre punition sera proportionnée au crime que vous avez commis.

CONRAD, avec chaleur et fermeté.

Le capitaine Edmond est innocent, je le jure. Je puis maintenant vous dire la vérité. Tékéli s'est introduit ici sans mon aveu. A l'arrivée du détachement, il m'a confié son nom, son état, ses dangers, et s'est mis entre mes mains, en me disant de prononcer sur son sort. J'aime l'Empereur, je respecte ses lois; j'aurais donné ma vie pour que Tékéli ne m'eût point fait cet aveu : mais enfin il était seul, sans défense, il implorait mon appui. Je vous le demande à vous, mon Général, je le demanderais de même à tous mes juges assemblés, que celui qui, dans une telle circonstance, eût été assez lâche pour le livrer, prononce le premier mon arrêt de mort.

LE COMTE.

C'est à l'Empereur de prononcer. (*A Edmond.*) Suivez-moi, tout est prêt pour l'assaut : puisque nous n'avons pu saisir Tékéli, tâchons du moins d'affaiblir l'effet que son retour doit produire dans Montgatz. Marchons.

EDMOND.

Général, volons à la poursuite de Tékéli,



peut-être nous sera-t-il encore possible de l'atteindre.

LE COMTE.

Allez, je doublerai la récompense promise.
(*Désignant Conrad.*) Qu'on s'assure de sa personne.

(On sort par le pont et sur une marche militaire.
Conrad embrasse sa fille qui veut le suivre; on la repousse; elle reste dans la cour au milieu des paysans. La troupe s'éloigne et emmène Conrad et Urbain, qui n'a pas voulu se séparer de son beau-père.)

FIN DU SECOND ACTE.

» m'avait indignement ravie , par les intrigues du grand visir , qui n'a pas craint de m'attribuer , auprès du Divan , les pertes occasionnées par sa seule ignorance ; il me venge de cet ennemi déloyal en le plongeant dans le cachot d'où il me fait sortir ; il m'assure de sa protection , de son amitié tout entière , et me promet des secours capables de relever mon parti d'une manière victorieuse. Je pars demain pour Constantinople , je presse Soliman de réaliser ses brillantes promesses , et je vole vers la Haute-Hongrie , où m'appellent à la fois l'honneur et l'amour. Adieu , chère épouse , je t'aime autant que la gloire ; c'est te dire assez que je ne saurais vivre sans t'adorer. T É K É L I. » Qui peut le retenir ? Il ne saurait ignorer les dangers que je cours , ma résistance opiniâtre et mes efforts pour lui conserver cette place. Si quelque ennemi secret avait attenté à sa vie !... je frissonne... (*On entend un grand bruit du côté de la porte.*) Qu'entends-je ! tout mon cœur a frémi ! Chaque fois qu'un bruit imprévu vient frapper mon oreille , l'espérance et la crainte se partagent mon ame ; je tremble et je désire à la fois d'en connaître la cause. (*Le bruit redouble.*) Des cris ! Si c'était... Alexina , tu t'abuses ; tu as été trop souvent déçue dans ton espoir , pour oser te livrer encore à l'attente d'une nouvelle heureuse.

SCÈNE II.

ALEXINA, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

MADAME, il nous est impossible de contenir plus long-tems le peuple. Chaque habitant, réduit au désespoir et ne pouvant supporter davantage l'horrible misère qui le prive à chaque instant des objets qui lui sont chers, oublie à la fois ses sermens, l'honneur de la Hongrie, et l'obéissance qu'il vous doit, pour ne songer qu'à l'extrême besoin qui le presse. Tous se sont réunis, ils entourent le château, ils assiègent les portes, et demandent à grands cris du pain ou la reddition de la place. Notre résistance accroît encore leur rage; ils veulent absolument vous voir et vous exprimer eux-mêmes ce qu'ils appellent leur dernière volonté. Pardon, Madame, si j'ose me permettre un conseil que le moment critique où nous nous trouvons semble autoriser; mais je vous conjure au nom de l'armée entière de prendre les mesures les plus promptes et les plus efficaces pour calmer leur fureur, car je tremble...

ALEXINA.

C'est la première fois que cela arrive à un soldat de Tékéli.

Pour vos jours , Madame.

ALEXINA.

Je ne sais pas les conserver aux dépens de ma gloire.

L'OFFICIER.

Cependant...

ALEXINA.

C'est assez. Faites-vous donner toutes les provisions qui sont au château, et qui me sont réservées, excepté ce qu'il faut pour la journée. Vous les distribuerez aux enfans et aux vieillards ; il n'est pas juste que je conserve du superflu quand mes sujets manquent du nécessaire ; demain j'aviserai aux moyens de m'en procurer d'autres. Quant aux mutins qui voudraient me forcer à une action deshonorante , ordonnez-leur de ma part de se retirer à l'instant ; rassemblez le conseil de guerre ; avant une heure je ferai publier dans Montgatz la décision qu'il aura prise.

(L'officier sort.)

SCÈNE III.

ALEXINA.

CHEZ Emeric ! si le sort qui nous poursuit depuis deux ans, après nous avoir comblés de toutes ses faveurs , s'oppose à notre réu-

nion ; s'il a permis que tu tombasses , expirant sous les coups d'un ennemi barbare ou d'un lâche assassin : si ton ombre malheureuse plane en ce moment sur ma tête ou vient errer autour de moi dans les sombres détours du palais de nos ancêtres ; n'abandonne pas celle qui doit venger ta cendre ; dicte-moi les réponses que je dois faire ; inspire-moi cette noble énergie , ce courage héroïque qui te fit pendant neuf ans l'effroi de l'Empereur , la gloire de ton pays , l'idole de ton épouse.

SCÈNE IV.

ALEXINA , OFFICIERS de la garnison ,
composant le conseil de guerre.

(Tous se rangent en demi-cercle. Le siège
d'Alexina est à gauche.)

ALEXINA.

BRAVES Hongrois , vous m'avez souvent montré ce que peuvent l'expérience et la sagesse unies au courage , et j'ai dû m'applaudir plus d'une fois d'avoir suivi vos conseils. La circonstance qui nous rassemble est peut-être la plus critique qui se soit présentée depuis le commencement du siège ; c'est du parti que nous allons prendre que dépend votre salut , le mien. Songez qu'il intéresse non-seulement les fidèles Hongrois renfermé

dans Montgatz, mais aussi tous ceux répandus dans les comtés de Kéves, Saros, Eperies, Zathmar, et autres; que le Vaivode de Transylvanie lui-même n'attend que l'issue du siège pour se déclarer en notre faveur ou embrasser le parti de l'Autriche. Rappelez-vous la lettre de mon époux, les promesses de Soliman; songez qu'au moment où nous aurions souscrit un traité déshonorant, Té-kéli peut arriver avec des forces imposantes, et balancer les succès du comte Caraffa; et qu'alors, par un excès de prudence, pardonnable peut-être, nous aurions compromis sans retour les intérêts de la Hongrie.

UN OFFICIER.

Madame, notre dévouement vous est connu; il n'est pas un de nous qui ne soit prêt à tout entreprendre, à tout souffrir pour vous prouver son obéissance et son zèle; mais tournez vos regards vers ces malheureux livrés aux plus cruelles angoisses, expirant dans les horreurs de la faim, et craignez les excès auxquels peut se porter le peuple au désespoir. Le découragement est dans tous les cœurs; la crainte d'un nouvel assaut peut exciter un soulèvement dont les suites seraient funestes; en un mot, je crois qu'il peut résulter d'une plus longue résistance des dangers incalculables.



ACTE III, SCÈNE V.

325

ALEXINA.

Je permets à ceux qui les redoutent de sortir de la ville. Quant à moi, je le déclare d'avance, je n'abandonnerai qu'avec la vie le poste honorable qui m'a été confié par mon époux. Si la décision du conseil n'est point d'accord avec mes sentimens, je n'irai point orner le triomphe du vainqueur ; c'est au milieu des ruines fumantes de Montgatz, sous ses remparts en cendre, qu'il lui faudra chercher le corps d'Alexina.

TOUS LES OFFICIERS, se levant.

Nous mourrons tous pour vous défendre.

ALEXINA.

Cet élan noble et généreux me flatte sans m'étonner. Les soldats de Tékéli ont appris, par son exemple, à ne traiter avec leur ennemi qu'après l'avoir vaincu. (*On entend un son de trompette.*) Qu'est-ce que cela?... (*Elle fait signe à un officier de sortir.*) Voyez...

(L'Officier sort.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté L'OFFICIER.

(Tout le conseil s'est levé et entoure Alexina.)

ALEXINA.

PENDANT qu'on va publier dans Montgatz le résultat de cette assemblée, disposons tout

pour une nouvelle sortie ; excitons , redoublons le courage des soldats ; et demain , tandis que , fier de ses derniers avantages et se reposant sur notre faiblesse , l'ennemi croira pouvoir se livrer avec sécurité aux douceurs du sommeil , pénétrons sans bruit dans le camp , immolons sans pitié tout ce qui s'offre à nos coups , tâchons de ressaisir , de ramener dans Montgatz une partie de ce convoi précieux qu'on nous a ravi ; que cette nuit mémorable apprenne à l'orgueilleux Caraffa qu'il peut être vaincu par une femme , et prouve aux soldats de Tékéli que son épouse est digne de leur commander.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , L'OFFICIER.

L'OFFICIER.

MADAME, un Officier , envoyé par le comte Caraffa , demande à être introduit vers vous.

ALEXINA.

Un envoyé du Comte ! Je ne veux pas qu'il emporte dans son camp l'idée satisfaisante de notre détresse. Qu'on prépare tout pour le recevoir d'une manière brillante ; garnissez les remparts qui sont en face du château des plus belles troupes qui me restent ; éloignez de ses regards tout ce qui pourrait lui mon-

trer l'affreuse vérité : en un mot, disposez promptement , et à tel prix que ce soit , tout ce que vous croirez propre à l'abuser sur nos forces et notre situation. Vous attendrez mes ordres pour l'introduire.

(L'Officier sort. On fait entrer des domestiques qui allument les candélabres placés dans plusieurs parties de la salle , de manière qu'elle soit brillamment éclairée ; on jette une riche draperie sur le siège d'Alexina ; elle-même se revêt d'un superbe manteau , et place son casque sur sa tête. Quand tout est prêt , elle ordonne qu'on introduise l'envoyé. Tous les officiers l'entourent ; elle est sur son siège.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, EDMOND, les yeux bandés, et escorté par une garde d'honneur.

(L'Officier qui a conduit Edmond lui ôte son bandeau. Celui-ci paraît frappé de l'éclat qui environne Alexina.)

EDMOND.

MADAME , avant de donner un dernier assaut qui décidera du sort de cette place , et qui doit infailliblement la soumettre à l'Empereur , le comte Caraffa veut épuiser envers vous tous les procédés généreux que votre sexe a droit d'attendre , même d'un vainqueur irrité. Il m'envoie donc vous proposer une amnistie pour vous et votre garnison ; il es-

père n'avoir point la douleur d'essayer un refus qui le forcerait à user des avantages que lui donnent sur vous ses succès et votre situation.

ALEXINA.

Accepter un pardon c'est se reconnaître coupable, et il n'en est point ici. L'Empereur veut enlever à la Hongrie les privilèges dont elle jouit de temps immémorial; il nous conteste le droit d'élire le chef du royaume, et prétend nous donner un vice-roi; il nous refuse le libre exercice de notre religion; c'est par le massacre des principaux seigneurs de ce pays, envoyés vers lui pour défendre nos droits, qu'il a répondu aux réclamations d'un peuple entier: et il ose nous offrir un pardon, nous proposer une amnistie!... Ni moi, ni les guerriers que je commande, ne nous laisserons séduire par ces appâts trompeurs. Une nation entière peut recourir à la force pour défendre sa religion et ses privilèges, sans qu'on ait le droit de l'accuser de rébellion. Je regrette que votre démarche ait un but que je ne dois point approuver; mais vous pouvez déclarer au Comte que les Hongrois ne poseront les armes qu'après avoir obtenu de l'Empereur la justice qu'ils réclament en vain depuis douze ans.

EDMOND.

Votre courage vous aveugle sur les dangers, Madame. Pouvez-vous vous flatter d'opposer encore quelque résistance à une armée victo-

rieuse, avec une poignée d'hommes exténués par la fatigue et le besoin ?

(Alexina fait signe qu'on ouvre les trois portes croisées du fond : on aperçoit, à la lueur des feux allumés, et sur les remparts garnis d'artillerie, deux rangs de soldats bien tenus et dans une attitude imposante (*).

ALEXINA.

Vous direz au Comte que vous avez vu quelques-uns de ces soldats si faibles, et qu'ils lui feront payer cher la citadelle de Montgatz, si jamais il parvient à s'en emparer.

EDMOND.

Depuis long-temps vous n'avez plus de vivres.

ALEXINA.

Nous n'en manquerons pas tant qu'il en restera dans votre camp.

EDMOND.

Vos munitions sont épuisées.

ALEXINA.

Il nous reste une barrière insurmontable, les rochers qui défendent l'approche de la place.

(*) Du moment que les portes croisées sont ouvertes, le théâtre est de plain-pied depuis le fond jusqu'au devant de la scène, et il n'y a d'autre séparation entre les remparts et la salle que les piliers gothiques, par conséquent très-minces et légers, qui sont entre les croisées, ce qui rend cette décoration très-pittoresque et d'un bel effet.

EDMOND.

Vos remparts n'offrent plus qu'un amas de ruines et de décombres...

ALEXINA.

Qui serviront à vous écraser.

EDMOND.

Chaque jour voit diminuer le nombre de vos soldats.

ALEXINA.

Il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes.

EDMOND.

Enfin le dernier espoir qui pouvait vous soutenir encore vient de vous être enlevé.

ALEXINA, à part.

Que veut-il dire ?

EDMOND.

Vous ne devez plus compter sur les secours que vous avait promis le comte Tékéli, puisqu'il vient de tomber en notre pouvoir.

TOUS LES OFFICIERS, avec inquiétude.
Tékéli !

EDMOND.

Lui-même. Il vient d'être arrêté au moulin de Kében, avec un officier déguisé comme lui en paysan.

TOUS LES OFFICIERS, consternés.

Est-il possible !

ALEXINA, vivement.

Hongrois ! on vous trompe. C'est une ruse inventée par un ennemi perfide, pour jeter le découragement parmi vous, et me faire consentir aux propositions de l'Empereur.

EDMOND.

J'ai dit la vérité.

ALEXINA.

Tu en imposes. Si Tékéli était entre vos mains, vous auriez dédaigné de traiter avec son épouse: c'est au contraire parce que vous avez connaissance de son arrivée prochaine, et que vous en redoutez l'effet, que vous avez tenté de me séduire.

(On entend en dehors un roulement de tambours et une fanfare de trompettes. Mouvement dans le fond.)

LES SOLDATS, en dehors,

Vive Tékéli!... *Les soldats se mettent sur une ligne et présentent les armes en criant :*
Vive Tékéli !

ALEXINA, avec transport.

Vous l'entendez !

EDMOND, à part.

Fâcheux contre-temps.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, TÉKÉLI, WOLF.

(Tékéli entre avec vivacité : il est en habit militaire, il ne lui reste plus que son bonnet de paysan qu'il ôte et qu'il jette à Wolf, qui porte déjà ses vêtemens, pour indiquer que le Comte les a ôtés en entrant dans la ville, mais sans s'arrêter. Tékéli semble remercier les Hongrois de leurs témoignages d'affection. Wolf remet les vêtemens de Tékéli à un soldat; il se débarrasse lui-même de ceux qui le couvrent, et paraît aussi en habit militaire.)

ALEXINA, descendant de son siège et se précipitant vers Tékéli.

BONHEUR inespéré ! c'est Émeric !

TÉKÉLI, l'embrassant.

Alexina !

LES OFFICIERS du conseil.

Vive Tékéli !

ALEXINA, se retournant vers eux et avec ivresse.

Eh bien ! que vous ai-je dit ?... mon cœur ne m'avait pas trompée ! le voilà ! c'est lui ! il nous est enfin rendu. (*Elle se jette encore dans les bras de son époux, puis se tournant vers Edmond, elle lui dit avec enthousiasme :*) Retournez vers le Comte, et dites-lui que dès ce moment Montgatz est imprenable.

EDMOND.

Ce transport est bien excusable , Madame. J'obéis, mais avant de partir, je dois, quoiqu'à regret , vous faire part d'une résolution prise par le comte Caraffa, et qu'il m'a chargé de vous communiquer, en cas de refus de votre part.

TÉKÉLI.

Quelle est-elle ?

EDMOND.

Le Comte veut qu'à l'avenir on ne fasse plus de prisonniers; il a ordonné que tous les Hongrois qui tomberaient entre nos mains fussent passés au fil de l'épée.

(Mouvement d'indignation de tous les Hongrois.)

TÉKÉLI, se tournant vers les siens, avec noblesse.

Soldats, vous épargnerez les vaincus et vous leur prodiguerez, comme vous l'avez toujours fait, les secours que l'humanité exige et qu'il sera en votre pouvoir de leur offrir.

EDMOND.

Tant de modération !...

TÉKÉLI.

Ne doit étonner que le comte Caraffa et les barbares capables d'exécuter ses ordres. Hors du combat, tout meurtre est un crime. La guerre, ce fléau terrible, inventé pour le malheur des nations , est assez redoutable , sans

T É K É L I.

ceux qui la font cherchent à ajouter *en-*
aux horreurs qu'elle enfante. Retournez
le Comte, et dites-lui ce que vous avez vu.

EDMOND.

royez bien , prince Tékéli , que c'est à re-
que je me suis chargé d'un pareil message.

T É K É L I.

vous plains de servir sous un tel chef.
remet à Edmond son bandeau, et on le reconduit
comme on l'a amené.)

SCÈNE IX.

S PRÉCÉDENS , excepté E D M O N D.

É L I , après avoir fait signe aux troupes de s'ap-
procher de manière à garnir les côtés et le fond du
théâtre.

'EST cette nuit, dans une heure peut-être,
ils vont nous attaquer. Tout est prêt pour
l'assaut, qui sera, disent-ils, le dernier.
Nous leur qu'ils ont dit vrai. Si la pré-
sence d'un chef qui vous aime, et qui presque
journs vous a trouvés invincibles sous ses
ordres; si celle de cet intrépide et fidèle officier
(*le capitaine Wolf*), que je fais gloire de pro-
poser mon appui, mon libérateur, mon ami ;
votre présence, dis-je, peut ajouter encore
à votre valeur et vous rendre les forces qu'une
si longue résistance vous a fait perdre, ve-



ACTE III, SCÈNE IX.

335

nez, chers compagnons de ma gloire, nobles soutiens de la Hongrie, volez sur mes pas, sur ceux d'Alexina, du brave Wolf, vous nous trouverez toujours au poste le plus dangereux. Opposons partout une vigoureuse résistance aux efforts de nos ennemis ; mais quels que soient nos dangers et de quelque côté que le sort se déclare, n'oubliez jamais que ce sont des hommes que vous allez combattre. Mes armes !

(On apporte deux bonnets, dont l'un est surmonté d'un superbe panache, des sabres et des pistolets, que Tékéli distribue entre Alexina, Wolf et lui. On présente à Tékéli deux drapeaux, portant pour légende : *Pro Deo et Patriâ*. Il fait approcher deux jeunes officiers, auxquels il les remet.)

TÉKÉLI, montrant aux jeunes officiers la légende des drapeaux.

Pro Deo et Patriâ ! C'est pour la conservation des droits de notre pays, pour le libre exercice de notre religion, que nous avons pris les armes ; souvenez-vous, jeunes Hongrois, que vous devez mourir, plutôt que de laisser tomber entre les mains de l'ennemi ces signes sacrés et précieux, qui attestent la légitimité de la cause que nous défendons.

Mettant son bonnet, et indiquant à ses soldats le panache qui le surmonte.

Au défaut de ces étendards, ce panache vous servira de ralliement ; vous le trouverez toujours au chemin de la gloire.

(Les porte-étendards rentrent dans les rangs. Tékéli les parcourt, et témoigne aux soldats qu'il est satisfait de leur tenue. Quand la revue est faite, on bat l'ordre. Les officiers se rassemblent autour de lui. Pendant qu'on donne le mot d'ordre, on entend un coup de canon ; chacun retourne à son poste : on bat la générale dans le fond. Tékéli, Alexina et Wolf se mettent chacun à la tête d'un corps, et tout le monde sort pour aller à la défense de la ville.)

SCÈNE X.

SOLDATS AUTRICHIENS, ensuite WOLF
ET LES HONGROIS.

(A la lueur des feux allumés, on voit l'extrémité des échelles posées en dehors des murs ; Wolf et les Hongrois qui sont sur le rempart les aperçoivent, se baissent et se retirent doucement en indiquant qu'ils vont surprendre les assaillans. On voit des Autrichiens monter avec précaution et sauter sur le rempart : à peine en est-il arrivé un certain nombre, qu'ils sont attaqués et mis en déroute par le peloton de Hongrois commandé par Wolf.)

SCÈNE XI.

B R A S - D E - F E R.

(Bras-de-Fer paraît au haut d'une échelle ; il tient un sabre à la main, et regarde s'il ne peut pas être aperçu ; alors il descend bien doucement, et se glisse dans la salle.)

Mon maître m'a forcé de suivre sa compagnie, comme si tout cela me regardait ; je vous demande un peu pourquoi il faut que je me

batte ou que je me fasse battre , pour savoir si les Hongrois nommeront leur roi plutôt que l'Empereur; qu'est-ce que tout cela me fait à moi? je n'ai pas la moindre prétention à la couronne; aussi peu m'importe de quelle manière la chose se décide. Si je pouvais trouver dans ce château un abri solitaire et tranquille , pour y attendre en paix l'issue de la bataille, cela me conviendrait beaucoup; parce qu'alors, si la ville est prise , je serai du nombre des vainqueurs; si nous sommes vaincus, je resterai prisonnier , et j'aime encore mieux cela que de me battre.

(On entend une décharge d'artillerie ; Bras-de-Fer se sauve à toutes jambes dans l'intérieur du château.)

SCÈNE XII.

UN ENSEIGNE , AUTRICHIENS.

UN JEUNE ENSEIGNE. Il entre en se battant avec un Autrichien qui fait tous ses efforts pour lui arracher son drapeau; il s'engage entre eux une lutte assez vive; le jeune enseigne est renversé, trainé dans la poussière, sans lâcher son drapeau. Enfin voyant entrer plusieurs Autrichiens, et certain de ne pouvoir leur échapper, il s'éloigne un peu de son adversaire et roule le drapeau autour de son corps en disant.)

J'AI juré de ne pas l'abandonner; vous ne prendrez pas l'un sans l'autre.

(Les Autrichiens se jettent sur lui, l'un d'eux le charge sur ses épaules et l'emporte.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, TÉKÉLI.

(Tékéli paraît sur le rempart ; il voit le danger que court l'Enseigne , et tire un coup de pistolet au soldat , qui tombe. Le jeune Hongrois est dégagé ; Tékéli le prend par la main , et descend avec lui dans la salle.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS , LE COMTE CARAFFA ,
ensuite ALEXINA , et WOLF.

LE COMTE , sur le rempart.

C'EST Tékéli ! pour cette fois nous ne le manquerons pas.

TÉKÉLI.

Je me suis souvent trouvé plus près de vous , et vous m'avez manqué.

(Ils s'élancent l'un sur l'autre ; Alexina , Wolf , et plusieurs officiers hongrois , accourent et sont suivis par des officiers autrichiens ; il s'engage entre eux un combat à douze. La présence d'Alexina , les dangers qu'elle court , le drapeau qui est tour à tour pris et repris , et que les soldats hongrois défendent en formant un cercle autour d'Alexina qui le tient en l'air , tout contribue à répandre de l'intérêt sur cette action , qui se termine par la défaite des Autrichiens. Le comte Caraffa est désarmé par Tékéli.)

LE COMTE, présentant sa poitrine.

Usez des droits que vous donne la victoire.

TÉKÉLI lui tend la main pour le relever, et lui rend son arme.

Voilà comme j'en use.

LE COMTE.

Tant [de générosité dans un ennemi que j'ai poursuivi avec tant] de d'acharnement !

TÉKÉLI.

Vous avez obéi à Léopold ; moi, j'obéis à mon cœur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER HONGROIS.

L'OFFICIER, à Tékel.

Mon prince, de toute part les ennemis sont repoussés avec perte ; ils fuient en désordre et cherchent à regagner leur camp ; mais nos soldats, profitant de leurs avantages et animés par le combat, les poursuivent au-delà des remparts, et en font un horrible carnage.

TÉKÉLI.

Faites sonner la retraite, et malheur à celui qui aura enfreint mes ordres.

L'OFFICIER.

Deux navans arrêtés au milieu d'un dé-

340

TÉKÉLI.

tachement se réclament de vous , et demandent à vous être présentés.

TÉKÉLI.

Qu'on les amène.

(L'officier sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS , excepté L'OFFICIER

TÉKÉLI.

MONSIEUR le Comte, je vous rends la li sur parole , et je consens à une trêve de mois , pendant lesquels vous vous rend Vienne pour obtenir de Léopold qu'il enfin au vœu de toute la Hongrie , à un constamment exprimé depuis douze an que les Hongrois soutiendront par le sac de leur vie , de leurs possessions, de tout qu'ils ont de plus cher.

LE COMTE.

Prince Tékéli , je ne vous avais connu qu'alors que par les rapports infidèles de nombreux ennemis ; la circonstance qui met à même d'apprécier vos rares qualités me devient infiniment chère et précieuse. J'emploierai , soyez-en certain , les moyens puissans de persuasion que vous m'inspirez pour décider l'Empereur à se rendre à vos vœux ; s'il se refuse à mes pressantes solli

ACTE III, SCÈNE XVII. 341

tions, je viendrai me remettre entre vos mains, et vous ordonnerez de ma vie.

TÉKÉLI.

Quelque agréable que me fût votre retour, je serais fâché de ne le devoir qu'à un pareil motif.

LE COMTE.

En attendant, tout ce qui est dans le camp vous appartient. Je sais que les habitans et la garnison de Montgatz ont beaucoup souffert pendant le siège; disposez de tout ce qui peut contribuer à calmer leurs besoins et adoucir la rigueur de leur sort.

ALEXINA.

M. le Comte, j'accepte vos offres avec reconnaissance.

(Elle donne des ordres à un officier qui sort.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, CONRAD, URBAIN,
conduits par des soldats.

TÉKÉLI.

C'EST l'honnête Conrad. (*Il court vers lui et l'embrasse.*) Brave homme! (*Il prend Wolf d'une main, Conrad de l'autre, et les presse tous deux sur son sein.*) Les voilà, M. le Comte, les deux hommes sans lesquels je n'existerais plus. Croyez-vous qu'il soit possible de reconnaître jamais de tels services?

Ma foi, M. le Prince, si nous n'avions pas eu l'avantage de vous connaître, vos soldats nous auraient sabrés ni plus ni moins qu'ils ont fait de ceux qui nous conduisaient; ainsi, comme vous voyez, voilà le service bien payé.

— Payé, il ne le serait point par le don de tout ce que je possède. Conrad, vous êtes mon prisonnier, et je ne vous céderais pas pour les trésors de la Hongrie. Vous resterez à Montgatz, vous habitez ce château, (*à Wolf et à Conrad*) tous deux avec moi, toujours près de moi. Je veux vous avoir sans cesse sous les yeux, afin de n'oublier jamais que l'homme bienfaisant et l'ami fidèle sont les deux êtres qui honorent le plus l'humanité. Urbain, vous serez des nôtres...

Et ma femme aussi, n'est-ce pas ? sauf votre respect, M. le Prince.

C'est trop juste. (*On entend une marche militaire.*) Qu'est-ce ?

Les habitants et la garnison viennent vous offrir leurs hommages et vous témoigner la joie qu'ils ressentent de vous revoir et d'être délivrés de la misère qui les accablait.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, SOLDATS HONGROIS, HABITANS
DE MONTGATZ.

(Les soldats et les habitans entrent en bon ordre et viennent féliciter Tekéli, qui les reçoit avec intérêt et satisfaction. Il est placé sur le siège qui est à gauche, Alexina est assise à sa droite, Wolf est à sa gauche, Conrad et Urbain sont assis sur les marches; le comte Caraffa est sur un siège isolé à la droite de Wolf.)

Fête militaire, jeux, combats simulés, danses et évolutions, à la fin desquels de jeunes filles viennent inviter Tekéli à descendre de son siège et à se placer sur un pavois qu'on élève et qui est orné de drapeaux pris sur l'ennemi. Les habitans forment des groupes sur les côtés, les soldats garnissent les remparts et le fond; on déploie deux drapeaux devant Tekéli, qui étend la main par-dessus, comme pour jurer qu'il restera fidèle à la cause qu'il a embrassée. Alexina et Wolf en font autant de chaque côté du pavois. Conrad, Urbain et le comte Caraffa sont restés en place, et prennent part à ce qui se passe: les jeunes filles mettent un genou en terre. On présente les armes; roulement. La toile tombe.)

FIN DE TEKÉLI.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

	F
L'HOMME A TROIS VISAGES, mélodrame en trois actes par M. Guilbert de Pixéré- court.	
LA FEMME A DEUX MARIS, mélodrame en trois actes, par le même.	
TÉKÉLI, mélodrame en trois actes, par le même.	

FIN DE LA TABLE.

ut ba
par
s peu
aut m
maver
VI
RICE
ntrant
mes se
avant
otre s
ise.
renu
Vale
dix de
paroi
i conu
bu,

